





15 857

Ne. 9738.



Ne 9738

LETTRES
DU COMTE
ALGAROTTI,
SUR LA RUSSIE.

LETTRES
DU COMTE
ALGAROTTI
SUR LA RUSSIE,

Contenant l'état du Commerce, de la Marine, des revenus, & des forces de cet Empire: avec l'histoire de la guerre de 1735 contre les Turcs, & des observations sur la mer Baltique, & la mer Caspienne.

TRADUITES DE L'ITALIEN.



A LONDRES;

Et se trouve à Paris.

Chez MERLIN, Libraire, rue de la Harpe
à St. Joseph.

M. DCC. LXIX.

Avec Approbation & Permission.



LETTRES
DU COMTE
ALGAROTTI
SUR LA RUSSIE.

LETTRE PREMIERE.

*A Mylord Hervey, Vice-Chambellan
d'Angleterre à Londres.*

De Helsingor le 10 Juin 1739.



PRES dix-neuf jours d'une
heureuse navigation, nous
voici enfin arrivés au dé-
troit du Sund. Il me sem-
ble, Mylord, que tous les jours on
écrit des Journaux, quoiqu'on ait

A



1145992

eu bien moins d'avantures qu'il ne nous en est arrivé. Tout voyageur, comme vous sçavez, se persuade facilement que les Mers qu'il a parcourues sont les plus orageuses, & que les Cours qu'il a vues sont les plus brillantes : ainsi vous ne vous étonnerez pas si les détails dans lesquels j'entrerai, sont quelquefois minutieux.

Je commencerai donc par vous dire que, le 21 du mois dernier, nous fîmes voile de Gravesende sur la frégate l'Auguste. Le vent souffloit de l'Est, ce qu'on pouvoit prendre en mauvais augure : mais le Capitaine du vaisseau, mon cher Mylord Baltimore, que vous connoissez pour le meilleur des hommes, m'en fit concevoir un plus favorable, de même que la compagnie que je rencontraï à bord.

Elle étoit composée du jeune Desagulliers, que son pere envoyoit en mer pour apprendre la pratique de la navigation, & de M. King qui avoit

demandé passage à Mylord pour St. Petersbourg, où il compte donner un cours de physique expérimentale, en présence de l'Impératrice. Imaginez maintenant la quantité de machines dont nous sommes pourvus, pour démontrer à toutes les Russies, la pesanteur de l'air, la force centrifuge, les loix du mouvement, l'électricité, & les autres découvertes philosophiques.

Ce qui sans doute est préférable encore, c'est notre abondante provision de limons & de vins exquis ; & surtout notre cuisinier François.

Quelques heures après avoir levé l'ancre, nous fûmes obligés de la jeter à deux milles de Shirnesse, où les Hollandois, lors de leurs guerres avec Charles II, brûlerent les vaisseaux qui s'y trouvoient en rade. Je me rappelai aussi-tôt les vers où Barnwel compare Néron pinçant sa Guitare, pendant l'embrâtement de Rome, au Roi Charles qui, pour se consoler

(4)

du triste spectacle de l'incendie de sa flotte, jouoit de je ne fais quel autre instrument.

Le 22 il nous fallut encore jeter l'ancre en présence de Harwich, non loin de Spigwash, lieu remarquable par le naufrage du Roi Jacques & du Duc de Malborough; car on peut appliquer à vos côtes, ce qu'on a dit dans un sens différent de la campagne de Rome, *nullum sine nomine Saxum*.

Ce qui me fit beaucoup de plaisir, c'est que nous fûmes comme enveloppés par une flotte chargée de charbon de terre, qui faisoit voile de Newcastle. Convenez, Mylord, qu'une telle flotte offre un plaisant spectacle. Navires, voiles, agrès, mariniers, tout en est noir. On croiroit que c'est un armement fait aux enfers. La vérité cependant, est que ces bâtimens charbonniers dont le nombre, a ce qu'on m'a assuré, monte à plus de quatre cent, ne sont pas d'une moindre

(5)

importance que ceux qui vont à la pêche de la morue, sur le banc de Terre-Neuve.

Ils forment le séminaire de la Marine Angloise; & sûrement un des actes les plus sages de votre Parlement, est d'avoir défendu de transporter, par terre, à Londres le charbon des mines de Newcastle. Par la quantité & la grosseur de ces bâtimens, il est aisé de juger de la consommation qui s'en fait dans les parties Méridionales du Royaume; & comment, à l'aide d'une taxe légère par tonneau, on a pu dans le cours de trente cinq ans, bâtir la magnifique Eglise de St. Paul, qui n'a couté gueres moins d'un million sterling.

Le 23 nous laissâmes derriere nous Yarmouth & l'Angleterre; & j'eus; pour la premiere fois de ma vie, je ne fais si je dois dire le plaisir, ou le déplaisir, de me voir comme isolé dans le monde: de quelque côté que je

jettasse les yeux , le Ciel & la Mer s'offroient seuls à mes regards.

Sur le soir le vent souffla du Sud-Ouest beau frais. On jetta le lock, je demandai combien nous filions, & on me répondit deux lieues par heure; ce qui m'apprit qu'en pleine Mer on ne comptoit plus par mille, comme sur la Tamise, mais par lieues. La réflexion me vint sur le champ que les Marins, si semblables aux joueurs par les grands hazards qu'ils courent, leur ressemblent encore en ce qu'ils ne s'amusent pas à compter par bagatelles.

Pendant que je m'amusois moi-même de cette idée, la scene changea. Qui s'expose sur les flots doit s'attendre à des tempêtes; je ne m'arréterai point à faire la description de celle que nous effuyâmes, & qui dura six jours de suite. Vous la trouverez, Mylord, dans Homère, ou dans Virgile: croyez seulement qu'il n'y man-

qua pas le *terque quaterque beati* pour ceux qui étoient à terre, ainsi que le *que diable alloit-il faire dans cette maudite galère.*

Balloté par des vagues immenses qui, après m'avoir élevé jusqu'aux nues, menaçoient de m'engloutir au fond de l'abîme; voyant l'Océan transformé en une dizaine de montagnes énormes bien différentes des petites collines de notre Méditerranée; je vous assure, Mylord, que ces exclamations ne sortoient pas de ma bouche, & qu'à peine il me restoit la force de les proferer. Il me suffira de vous dire, qu'après avoir quelque tems manœuvré pour relâcher à Newcastle, on changea de dessein; que le 30 nous parvînmes enfin à prendre terre à l'Isle de Schelling en Hollande, & que le lendemain nous mouillâmes à Harlinghen qui est beaucoup mieux pourvu des choses nécessaires à la vie.

Vous connoissez, Mylord, les Villes de Hollande; qui en a vu une, les a toutes vues. Partout ce sont des maisons construites de la même manière, des rues tirées au cordeau, des canaux qui les baignent, des allées d'arbres qui les ombragent, & une propreté qui va jusqu'au scrupule. Les terrepleins des murailles sont mieux entretenus que les jardins d'Angleterre. Tel est Harlinghen, d'où nous appareillâmes le premier de ce mois, après y avoir renouvelé nos provisions. Un bon vent de Sud-Ouest nous tira des bas-fonds & des écueils, dont toutes ces côtes sont semées, & nous fit faire trois grandes lieues par heure jusqu'au lendemain matin.

Ici, Mylord... Encore une tempête. Je vous en ferai absolument grace. Seulement je vous dirai qu'elle dura dans toute sa violence, près de deux jours; que nous étions sur le point

de couper notre grand mât, dont la hauteur extraordinaire donnoit de trop forts ébranlemens au corps du vaisseau, quand la mer commença à se calmer; & que le quatre, ses eaux s'applanirent tout-à-fait.

Le 5 bon vent; le 6 nous jugeâmes par une observation de la hauteur du soleil, sur l'exactitude de laquelle nous ne pouvions cependant pas trop compter, que nous étions par les cinquante huit degrés de Latitude, & vers le soir nous découvriâmes au Sud-Est le Jutland. L'épaisseur du brouillard nous empêcha de distinguer le Scha-Rif: c'est une pointe de terre, qui sépare l'Océan de la Mer de Danemarck, & que nous cherchions, je vous proteste, des yeux & du cœur. Enfin avant-hier la sonde nous apprit que nous l'avions doublé. Hier nous laissâmes à main gauche, ou, pour parler plus proprement, à l'Est, la côte du Halland sur

redoutable aux navigateurs , parce qu'elle s'éleve à plomb sur la Mer , & qu'elle n'offre ni bord ni mouillage ; & à quatre heures après midi , nous jettâmes l'ancre à Helsingor d'où je vous écris.

Vous voyez , Mylord , que pour peu que je voulusse entrer dans les détails , il ne dépendroit que de moi de vous faire un Journal complet de notre voyage , & même de l'orner par des relations scientifiques. Je pourrois vous dire , par exemple , que le 23 du moins passé , sur le minuit , nous apperçumes une aurore boréale en forme d'arc , dont le sommet regardoit l'Ouest , & se trouvoit coupé , autant qu'il me fut possible de l'estimer , par l'Azimuth de la déclinaison de la bouffole qui étoit de dix à douze degrés Ouest , ce qui se rapporte fort à ce que j'ai entendu dire à Gréenwich , à votre vieil Eudoxe Halley , lequel va cherchant des re-

lations , tant de la direction de l'aïmant , que de l'émission de la vapeur qui forme les aurores boréales , avec les poles du noyau qu'il suppose à la terre.

Je vous dirois encore qu'un jour de calme , M. King nous fit , avec beaucoup d'adresse , l'anatomie de l'œil d'un mouton , lequel fut cuit , par notre Martial , avec une égale habileté. Il nous en montra la corôide qui étoit verte , & nous assûra que c'est sa couleur constante dans tous les animaux qui paissent. La nature leur auroit-elle donné cette tunique propre seulement à réfléchir les rayons verts , afin que l'herbe fit plus d'impression sur leurs yeux , & qu'il y eût une espece d'attraction entre ces animaux & leur nourriture ? Ou bien , Mylord , seroit-ce que par la réflexion continue que fait leur corôide de rayons verts , elle en prend bien-tôt la couleur , & n'en peut plus réfléchir d'au-

tre? En effet connoissons nous la force physique de l'habitude, & les changemens qu'elle peut faire dans notre organisation? A force d'exercice, votre prédécesseur Démosthène n'est-il pas parvenu à acquérir la prononciation distincte du P à laquelle il sembloit que la nature l'avoit formé inhabile? Qui ne répéteroit long-tems qu'une parole, deviendroit peut-être muet pour toutes les autres.

Je fis encore, ces jours derniers, une observation sur l'optique qui prouve que les erreurs de nos sens servent, le plus souvent, à rectifier les jugemens de notre esprit. Vous savez, Mylord, que de deux objets fort éloignés, le plus éclairé paroît le plus proche. Deux bâtimens cingloient à la hauteur l'un de l'autre, à une très grande distance de nous; un seul recevoit les rayons du soleil, & il me sembloit incomparablement le plus proche; mais quand ils furent tous

deux sur la même ligne que mon œil, le vaisseau éclairé disparut & fut éclipsé par l'autre; de sorte que celui que je jugeois le plus éloigné, l'étoit réellement moins d'une grande demi-lieue.

Mais c'est assez parler d'avantures & de phénomènes de mer; je sens que vous êtes impatient d'apprendre quelque chose de cette terre, & que c'est principalement ce qui peut intéresser votre curiosité. La mer se resserre ici entre le Danemarck & la Suède; & n'a pas plus de largeur que la Tamise à Gravesende. Ce détroit diffère de tous les autres en ce qu'on n'y remarque aucun courant, à moins que les vents de Nord où de Sud ne l'agitent: en revanche, ne trouvant point de résistance; ils en forment sur le champ un très-rapide suivant leur impulsion.

Les côtes de la Suède sont Sauvages; au contraire, celles du Danemarck

c'est-à-dire du Séeland, sont riantes & bien cultivées. Certainement si elles avoient toujours été aussi agréables, les Teutons ne les eussent pas abandonnées pour chercher ailleurs des établissemens, & donner de la tablature à nos Marius. La vérité est qu'elles peuvent aujourd'hui le disputer aux campagnes-mêmes d'Angleterre. Leurs bosquets touffus, la pente molle de leurs collines, leurs prairies qui descendent jusqu'à la mer, & le verd d'émeraude qui nuance le tout, font le plus grand plaisir à la vue.

Le magnifique Château de Cronembourg s'élève pittoresquement sur le rivage; il est couvert de cuivre, & par le moyen de sa citadelle, il donne des loix au Sund. Ce château semble regarder du haut en bas la pauvre Helfenberg laquelle, sur la rive opposée, rend le salut aux vaisseaux, qui, entrant dans le détroit, font hommage à la Dardanelle Danoise. Cette

petite & miserable Ville n'est cependant pas sans gloire; du tems de Charles XII, elle a vu de ses tours, des payfans Suédois commandés par Steinbock, tailler en pieces les meilleures troupes du Danemarck.

Nous mouillons ici au milieu d'une centaine de vaisseaux: les uns vont, les autres viennent, & à chaque instant il en arrive de nouveaux. Il y a toujours dans cette rade une frégate Danoise de garde, c'est elle qui reçoit le péage, lequel monte, tous les ans, à près de trente mille livres sterling.

Je lisois ces jours derniers, dans la relation du Danemarck de Mylord Molefworth, que les Villes Anféatiques de la Baltique donnoient autrefois aux Danois une somme pour qu'ils entretinssent sur ce passage quelques fanaux; à-peu-pres comme les bâtimens charbonniers payent aujourd'hui en Angleterre, une espece de

contribution au particulier qui s'est chargé de l'entretien d'un phare flottant vis-à-vis le Nord-Buoy, & de celui qui est à l'ancre sur le banc de Dowzing, en face de la côte de Norfolk. Depuis, le Danemarck ayant augmenté considérablement en puissance, & les Villes Anseatiques ayant perdu la plus grande partie de la leur; ce qui dans le principe étoit une convention, avec le tems est devenu un droit. Combien de semblables métamorphoses ne découvrons-nous pas, Mylord, dans l'histoire, qu'on ne peut mieux appeler que les Annales de la fraude & de la violence? Quoiqu'il en soit, le Roi de Danemarck, maître de l'entrée du Sund, est précisément à la Baltique, ce que le Roi de Sardaigne, Souverain des Alpes, est aujourd'hui à l'Italie.

Du reste, le péage que chaque bâtiment paye, suivant sa charge, n'est pas très-considérable; il n'y a que la

quantité des vaisseaux qui puissent le faire monter si haut. On estime qu'une année portant l'autre, plus de deux mille passent le Sund tous les ans. Dans ce nombre on compte six cent Suédois; par le dernier traité ils sont assujettis à cette espece de tribut dont ils étoient précédemment exempts; mille Hollandois qui de leurs marais vont chercher dans le Nord, du fer, des planches, de la poix, du chanvre, du grain & en général presque tout ce qui est nécessaire à la vie; trois à quatre cent Anglois, & trois ou quatre François. Lubeck, Ville bien déchue de son ancienne splendeur, n'en fournit gueres plus, de même que Dantzick, qui fait cependant encore quelque figure: enfin les Russes qui, comme les Américains, mettoient, il y a peu d'années, la navigation au nombre des arts d'un autre monde, en envoient deux ou trois.

Précisément un navire de cette na-

tion, avec un gros ventre à la Hollandoise, a mouillé ce matin assez près de nous. Tout l'équipage en est Russe, suivant le rapport du Capitaine de la frégate Danoise, homme aussi honnête qu'instruit. Je ne puis, Mylord, vous rendre le plaisir que me font éprouver tous ces nouveaux objets : je me crois presque transporté dans un autre univers.

Mais voici qu'on appareille ; je ferme ma lettre & l'envoie au consul qui vous la fera parvenir à St. James. Daignez, Mylord, ne pas oublier un pauvre voyageur, qui, faisant voile au Nord-Est, jette de tems en tems les yeux sur le rumbe de la boussole qui le reconduira auprès de vous.



LETTRE II.

Au même.

De Revel le 17 Juin 1739.

LE dix, comme je vous l'ai déjà écrit, Mylord, nous appareillâmes de Hellingor, & ce fut en compagnie de quarante à cinquante voiles que nous eûmes bien-tôt dépassées. Une heure après nous laissâmes à l'Est l'Isle de Huene ou d'Uranienbourg, jadis la résidence de Ticho-Brahé. Vous connoissez, Mylord, le pèlerinage philosophique qu'y fit Piccard le siècle dernier, & le triste état de cette Isle céleste, où l'on ne voit plus que deux cabanes à moitié découvertes, & à peine quelques vestiges de ce fameux observatoire où Ticho fit des observations, qui, quoiqu'antérieures au télescope, font épo-

que dans l'histoire de l'astronomie.

La situation de cette Isle, placée précisément à l'entrée du Sund, la rend d'une grande importance ; & un fort, & de l'artillerie semblent mieux lui convenir, qu'un observatoire & des astrolabes : d'autant plus que, quelque hardiment qu'elle s'éleve sur la mer, son horizon n'est point aussi libre qu'un astronome peut le desirer, & qu'on doit l'attendre d'une Isle.

Sur les deux heures nous rasâmes presque Copenhague, & les mariniens nous firent remarquer que l'eau y est plus transparente qu'ailleurs. Nous comptâmes dans le port plus de trente vaisseaux de guerre sur les chantiers, & ils me parurent les plus beaux que j'eusse encore vus. Le nouveau Palais du Roi domine au milieu de la Ville ; on y travaille encore, & on assure qu'il doit être d'une grande magnificence.

Nous cotoyâmes encore la petite

Isle d'Amac qui fournit Copenhague de légumes ; des Hollandois en habitent une partie. On rapporte à ce sujet, que Christian II, ayant épousé Isabelle, sœur de Charles V, il demanda à l'Archiduchesse Marguerite, leur tante, Gouvernante des Pays-Bas, quelques Flamands habiles dans le jardinage, afin que la table de la Reine fut plus délicatement servie ; & qu'elle leur envoya quelques familles Hollandoises, qui se sont établies dans l'Isle d'Amac, comme à Versailles celles des Gondoliers Vénitiens que Louis XIV y fit venir.

Après avoir ensuite donné doucement à terre, pour éviter un banc appelé le Draker, nous passâmes vis-à-vis de Humblebeck, bourg situé à sept mille de Copenhague, où Charles XII débarqua, quand, âgé de dix-huit ans, il assiégea par terre & bloqua par mer cette capitale. Un peu auparavant nous avions traversé l'en-

droit où Charles XI passa, avec son armée, la mer à pied sec; & confia à une croute de glace sa personne, & les principales forces de son Royaume.

Ayant ensuite tourné à l'Est, nous primes le large du Cap Falsterbo situé dans la Schonie, & un des plus dangereux passages de la Baltique. Nous avions soin de jeter la sonde de tems en tems dans ces mers, où le Czar-Pierre le Grand l'avoit si souvent jetée, lorsque Commandant en 1716, sa flotte combinée avec celles des Danois, des Hollandois, & des Anglois, sa campagne aboutit à fonder exactement toutes ces côtes.

C'est ainsi que depuis le Cap Ris jusqu'à celui de Falsterbo, nous navigâmes presqu'au milieu de deux nations, qui, pour avoir été autrefois étroitement unies, n'en sont aujourd'hui que plus divisées. Il regne entr'elles la plus grande animosité. La mer est le champ de gloire de l'une,

& la terre celui de l'autre. En effet il paroît que les Suédois nés dans un pays stérile, montagneux, rempli de mines de fer, doivent être plus propres aux exercices militaires; & que les Danois qui habitent une quantité d'Isles, & qui possèdent la Norwege, Royaume situé sur l'Océan & appliqué uniquement à la navigation, doivent y avoir l'avantage. Outre quatre mille matelots que le Roi de Danemarck tient en tout tems sous sa main à Copenhague, la Norwege peut lui en fournir seize mille des meilleurs.

Au reste, vous savez, Mylord, combien depuis quelques années, les Suédois s'appliquent à la mer, aux manufactures, & au commerce. Les pays libres, comme l'est maintenant la Suède, sont les vrais climats de ces arts. Votre Parlement a tout lieu d'être inquiet du nouveau règlement, publié dernièrement à Stockholm, qui interdit toute production des manu-

factures étrangères: de sorte que, si l'Angleterre continue de prendre du fer chez les Suédois, au lieu de cent cinquante mille livre sterlings, elle aura avec eux un commerce passif de plus de trois cent mille livres. Et qui fait le parti qu'ils tireront de leur fer, quand ils l'exporteront tout travaillé?

Il est incroyable, nous disoit le Consul Anglois d'Helsingor, le nombre des vaisseaux Suédois qui navigent présentement, lorsque dans le tems du despotisme, on n'en voyoit que très rarement. On peut s'en faire une idée par ces six cent bâtimens qui chaque année, passent le détroit, lesquels ne comprennent point ceux qui trafiquent seulement dans la Baltique, ou qui sont équipés à Gothenbourg, port situé au-delà du Sund.

Entre plusieurs réglemens, faits par les Etats de Suède, pour encourager le commerce Maritime, je ne vous citerai que celui qui permet aux Offi-
ciers

ciers de la marine du Roi de monter, en tems de paix, des vaisseaux marchands pour s'exercer à la navigation, & continuer d'être utiles à la république: ce qui est conforme à cet autre, si ancien parmi eux, en conséquence duquel tous leurs soldats sont laboureurs pendant la paix. Chaque Province a ses Régimens formés des habitans du pays, & le gouvernement donne aux Officiers une maison & une portion de terre, de sorte qu'ils vivent au milieu de leurs soldats, comme un Abbé au milieu de ses moines: ils les assemblent, leur font faire l'exercice, & les passent en revue, en des tems réglés. Le Comte de Montecuculi, qui avoit été long-tems prisonnier en Suède, dans la guerre de trente ans, tenta d'introduire cet ordre dans les états de la maison d'Autriche.

Après avoir passé Falsterbo, nous cotoyâmes, le onze, l'Isle de Bornholm,

le douze, celle de Gothlande, le treize nous vîmes la petite Isle du Fare, & le quatorze, après un calme de quelques heures, il s'éleva un brouillard très épais, de sorte que, pour ne pas donner contre l'Isle de Dagho, située à l'embouchure du Golfe de Finlande, nous fûmes obligés de carguer nos voiles, & d'avancer lentement la sonde à la main. Le fond tout-à-coup diminua, & il fallut virer de bord avec précipitation, & prendre au large. Sur le soir le vent fraîchit, le brouillard continuant toujours, ce qui dans les mers étroites est plus dangereux qu'une bourasque sur l'Océan. Je disois donc au vent, comme Ajax à Jupiter.

Disipe ce brouillard qui nous couvre les yeux,
Et combats avec nous à la clarté des cieux.

Mais je ne le disois que tout bas.
Les Marins n'entendent pas volon-

riers parler du vent, du tems, ou de la route qu'on fait; ils sont pleins de superstitions, & en cela encore semblables aux joueurs: les uns & les autres voudroient assujettir à des combinaisons & à des règles, ce qu'il y a de plus fortuit. Enfin le brouillard se leva & nous entrâmes dans le Golfe sur le minuit. Quoique le ciel ne fût pas serein, l'air étoit très-clair; de sorte que je pouvois lire à merveille. Dans ce climat, vers le solstice d'été le degré de clarté à minuit, répond à celui d'Italie, dans la même saison, un quart d'heure après le couché du soleil: & si l'on ne peut pas dire ici, comme ceux qui vont à la pêche de la baleine, dans la mer Glaciale, à minuit beau soleil; rien n'empêche du moins de dire, à minuit beau clair.

Sans ces longs crépuscules il seroit impossible de naviguer dans ces mers étroites, & semées d'un bout à l'autre

d'Îles, de bancs, & d'écueils. Quelle différence entre les plaines immenses de votre Océan, & cette Baltique où chaque jour on rencontre de nouvelles terres ! Je vous jure, Mylord, qu'on paye bien cher dans le mauvais tems, le plaisir que procure leur vue quand il fait beau. Aussi depuis Novembre jusqu'en Avril, bien peu de navires osent s'y aventurer.

Le quinze, nous mouillâmes à la hauteur de Revel. Tout occupés d'arriver le plus promptement possible en Russie, nous étions encore moins tentés de relâcher dans cette capitale de l'Estonie, que nous ne l'avions été de faire halte à Copenhague qui nous y invitoit tout autrement ; quand un bon vent de Sud-Ouest lequel enflait nos voiles suivant nos vœux, sur le champ vint à tomber. » La mer, dit un de nos Poètes, est comme la vie ; l'instabilité est son partage. L'espérance

» dont on s'y berce est aussi trompeuse
 » que la joie passagere qu'elle fait
 » naître ; le beau tems, de même que
 » les beaux jours, ne dure qu'un
 » instant.

C'est ainsi qu'en place de cet agréable vent de Sud-Ouest, il s'en éleva un de Nord-Est, qui, soufflant avec une impétuosité incroyable, nous jettoit directement sur la plus affreuse de toutes les côtes. Heureusement nous étions encore en face de ce Revel que nous dédaignions ; il nous reçut dans son sein, après avoir eu une juste appréhension de donner dans certains écueils, lesquels font cortège à l'Île d'Ulfsoon qui est à son entrée. Le brouillard ne nous permettoit pas de les distinguer ; & ce ne fut qu'en les rasant, que nous en eûmes connoissance aux vagues qui blanchissoient au tour.

Après avoir couru tous ces dangers, nous mouillâmes sur les sept
 B iij

heures à un mille de la ville. La tourmente fut considérable, toute la nuit, cette plage étant particulièrement exposée au Nord-Est.

La maniere dont nous fûmes à terre est tout-à-fait agréable. Dans les gros tems on prend le canot à bord, & on l'y tient à couvert. Il y étoit précisément; Mylord & moi nous y entrâmes, personne ne voulut être de notre partie. Les gens de notre petit équipage furent distribués chacun à leur poste, l'un au gouvernail, l'autre au pied du mâc prêt à hisser la voile, le reste à la proue & le long du bord, avec des gaffes pour éviter la frégate. Notre enlèvement devoit s'exécuter en mesure. Deux cordages qui partoient l'un du devant, & l'autre du derriere du canot, étant bien arrêtés ensemble, le plus long fut passé au palan attaché à la pointe de l'antenne du grand mâc. Au premier coup

de sifflet nous voilà en l'air; on attend un moment que la vague qui bat le vaisseau s'écarte, & un second, en faisant filer le cordage, nous laisse tomber dans la mer. A l'instant nos matelots exécutent diligemment leurs manœuvres, on pousse au large, on met le cap à terre, on hisse la voile, notre timonier pare adroitement des vagues monstrueuses qui menacent de nous engloutir, nous passons dessus, & en un clin d'œil nous sommes sur le rivage.

Notre marche fut si rapide qu'à peine nous pûmes découvrir en passant, un très-beau mole, garni d'une nombreuse artillerie, lequel forme le port de Revel, & deux autres batteries à fleur d'eau qui en défendent l'entrée. Le reste des fortifications n'est pas si considérable: les plus importantes sont du côté de terre, & cependant ne peuvent en rien être comparées à celles de Riga, Capitale de
B iv

la Livonie, & frontiere de l'Empire dans cette partie. On les répare maintenant, & on attend de Russie, tous les jours, en cette Ville un détachement d'habiles travailleurs. Il est composé de six cent esclaves Turcs, & d'autant de malfaiteurs Chrétiens.

Ici, au lieu de pendre un criminel, on le condamne, comme autrefois en Egypte, aux travaux publics ; & cette punition que vous réputeriez en Angleterre, une rigueur extrême, est à peine suffisante pour contenir un peuple barbare, lequel ignore jusqu'au nom de la liberté, cette Divinité bienfaisante, qui, suivant l'expression d'un de leurs Poètes Ministre d'Etat, anime & embellit les déferfs & les rochers des pays où elle daigne habiter.

La garnison de Revel est composée de trois Régimens. Les Soldats n'en sont pas d'une taille brillante, mais, en revanche, ils sont quarrés &

robustes, & très bien disciplinés : on nous dit qu'il y avoit parmi eux un nombre considérable de Tartares. Vous pouvez imaginer, Mylord, avec quelle attention je regardois des troupes, qui, de nos jours, ont fourni tant de matériaux pour l'histoire. Un marchand Anglois établi dans cette Ville, lequel nous sert d'antiquaire, remarquant que je m'arrétois souvent à les considérer, m'a prévenu qu'à St. Petersbourg je verrois bien autre chose.

Quoiqu'on ne construise point ici de vaisseaux, & qu'on n'y fasse que les caréner & les radouber, nous n'en avons pas eu moins de plaisir à voir l'Amirauté, à la tête de laquelle est un certain Oliver Anglois, fort entendu à ce qu'ils assûrent, dans l'architecture navale. Les instructions qu'il nous a données pour le reste de notre voyage, sont venues fort à propos. Nous avons vérifié que les cartes marines

font très-peu exactes , & dans tout notre équipage, il n'y a qu'un seul homme qui ait navigué sur la Baltique; encore l'âge & l'eau de vie lui ont-ils fait perdre la mémoire. Nous avons reçu pareillement quelques instructions du Capitaine d'une frégate, laquelle est toujours de garde à Revel. C'est le premier vaisseau de guerre Russe que j'aye encore vu. Je vous assure, Mylord, qu'il s'igueroit avec avantage parmi des Anglois. L'uniforme qu'ici, comme en Danemarck, portent les matelots, de même que les soldats, est d'un très-bel effet.

Malgré les vaisseaux de guerre, l'amirauté, la garnison, les fortifications, & l'artillerie, ce peuple bénit le gouvernement, & est, je crois, le seul: mais véritablement il en a lieu. Tous les privileges dont il jouissoit, lorsque, du tems de Charles XII, les Russes s'emparèrent de cette Province, non seulement furent alors con-

firmés; ce qu'il y a de plus rare, ils ont été jusqu'à ce jour religieusement respectés: de sorte que ces écrivains de Livonie, qui ont dit tant de mal des Russes, chanteroient, suivant les apparences, la palinodie, s'ils revenoient au monde.

Elle n'est sujette à aucune charge, le principal revenu de l'Empire y consiste en certaines terres, dites de *la Couronne*, qui appartenoient précédemment à la Suède. Ces peuples se gouvernent avec leurs propres loix, qui sont les mêmes que celles de Lubeck; Revel ayant été autrefois Anseatique. Elle conserve encore une compagnie de soldats, dépendante immédiatement du Magistrat, laquelle toutes les nuits monte la patrouille avec les Russes. A peine fait-on ici que l'Empire est aux mains avec les Turcs: on n'y contribue pour rien aux frais de la guerre: aussi regne-t-il par-tout un profond silence.

sur les affaires d'Etat. Qui chercheroit dans les Caffés de Revel, les Gazettes & les papiers publics, comme à Londres, auroit bien tort.

Au reste, Mylord, quand je vous parle de la félicité de ce peuple, il faut pourtant en exclure cette partie, la plus nombreuse de toutes, qui cultive la terre, cette partie si avilie & si respectable, dont Virgile a si bien chanté le bonheur, & qui sûrement l'ignore dans ces contrées. Les paysans sont serfs ici, de même qu'en Pologne & en Russie; le propriétaire en dispose comme du bétail qu'ils élèvent. Aussi on n'y entend point dire, un tel a tant de rente; mais un tel a tant de milliers de paysans. On estime que le produit annuel qu'ils rapportent à leur seigneur, est d'un rouble par tête. Le spectacle de ces malheureux est réellement horrible; l'humanité gémit & s'indigne à leur vue. Figurez - vous, Mylord, des

spectres en haillons, avec un visage livide, & une barbe dégoutante. Les femmes, la première fleur de jeunesse à peine passée, ne conservent plus rien de leur sexe; & dans l'habillement & les manières, ressemblent en tout à leurs hideux époux.

La Ville est bien digne des habitans de la campagne. Les maisons y ont plus l'air de greniers que d'autre chose, peut-être aussi parce que le grain fait le plus grand commerce de la Province. Il y est en grande abondance, & d'une qualité parfaite. Les Suédois, les Danois & les Hollandois viennent l'enlever, & les derniers, entr'autres denrées, apportent en échange beaucoup de sel, qu'ils vont chercher jusque dans la Méditerranée. Il s'en fait en Russie une consommation très-considérable, l'aliment ordinaire des Soldats & de la plus grande partie du peuple, étant du pain & du sel.

On ne croiroit pas au premier coup d'œil, que des pays baignés par la mer, fussent dans la nécessité d'en importer : mais la salure de la mer est en proportion de la chaleur du climat, & les eaux de la Baltique pourroient presqu'être appellées douces, en comparaison de celles de la Méditerranée. Dans la plus grande partie de la Russie, depuis la Caspienne jusqu'à Moscow, & plus Nord encore, on tire le sel d'Astracan; & les Etrangers en fournissent les Provinces Septentrionales de l'Empire, de même que de tabac, superfluité Américaine qui s'est insensiblement tellement répandue, qu'elle fait aujourd'hui une partie considérable du revenu des Gouvernemens Européens. La Russie en échange, outre le grain, donne du chanvre, du lin, & du bois de charpente.

Le plus grand commerce de ce canton se fait à Riga. On y compte

certaines années, plus de deux cent navires Hollandois; il y en vient pareillement de Suède un très-grand nombre. L'Estonie & la Livonie étoient, & sont encore l'Égypte & la Sicile de ce Royaume; sans elles il ne pourroit subsister. Aussi le traité d'Aland permet aux Suédois d'y prendre tous les ans une certaine quantité de muids de grain, sans payer aucuns droits.

Au milieu des greniers de Revel; un arc de triomphe en bois, érigé à l'honneur de cette Catherine, qui, à Pruth, sauva le Czar & l'Empire, & fut digne de succéder à Pierre le Grand, ne m'a pas médiocrement surpris. Le goût de l'architecture, & le stile des inscriptions m'ont rappelé dans ces terres Septentrionales, le midi de l'Europe.

Je n'ai pas encore été peu étonné d'y trouver une sorte de thé, d'une saveur délicieuse, & dont les fleurs

étoient encore sur la tige : il étoit facile de juger que ce ne pouvoit être une production de ce pays qui étoit à peine délivré des neiges, & où, quoiqu'à la moitié de Juin, les arbres commencent à peine à entrer en sève. Ce thé vient de la Chine à St. Pétersbourg par les caravanes ; on prétend que c'est ce qui le conserve si frais : comme c'est une plante très-délicate, l'odeur de la sentine du vaisseau le corrompt toujours un peu. Je vous en envoie un essai, Mylord, comme à un amateur, je pourrois dire un professeur de thé ; & je me rembarque dans l'esquif pour retourner à bord, & poursuivre notre route.



LETTRE III.

Au même

De Cronstadt le 21 Juin 1739

A PRES avoir passé presqu'un mois sur la mer, nous sommes enfin abordés à cette terre, où nos desirs nous appelloient. Pour vous finir le Journal de notre voyage, car sans y penser j'en ai fait insensiblement un, je vous dirai, Mylord, que le 17 sur les onze heures du matin, nous levâmes l'ancre de Revel, & qu'à l'aide d'un petit vent de Sud-Ouest, nous passâmes heureusement entre la pierre de Revel, l'œil du diable & les autres monstres de cette côte, non toutefois sans courir de grands risques.

Les instructions d'Oliver nous servoient de pilote, & nous indiquoient les endroits dangereux. Nous en étions aussi avertis par des banderoles de

Diverses couleurs, comme on l'est ; sur les côtes d'Angleterre & de Hollande, par des tonneaux flottans. Elles tiennent à de grandes croix de bois plantées au milieu des rochers. Deux galiotes Russes visitent continuellement ces parages, pour voir si les banderoles sont en leur place : elles sont occupées aussi à découvrir les nouveaux écueils, & pour cet effet elles sondent sans cesse. En 1515, on en reconnut un, au milieu du golfe, par le naufrage d'un vaisseau de guerre Hollandois qui faisoit voile au milieu d'une escadre, par le plus beau tems du monde : il ne s'en sauva que cinq à six hommes, qui, par un heureux hazard, se trouvoient dans l'esquif. L'écueil est à cinq à six pieds sous l'eau, & si tranchant qu'il fendit la quille, de la proue à la poupe, & ouvrit le navire au même instant.

S'il faut s'étonner, c'est que ces

accidens funestes ne soient pas plus fréquens. Avant la fondation de St. Pétersbourg, on ne pénétrait que très rarement dans cette mer, au-delà de Revel & de Narva. On n'y étoit point attiré par l'appas du gain, comme on l'est aujourd'hui ; presque tout le commerce de Russie a été transféré d'Archangel à la Nouvelle capitale. Quelques instructions qu'on ait, on est donc obligé de n'avancer que la sonde à la main. La carte Hollandoise de la Baltique par Abraham Maas, que nous avons reconnue la meilleure de toutes, supérieure même à celle qui fut dressée par votre Amiral Narris, se trouve souvent en défaut, dès qu'on commence à entrer dans le golfe ; & vous sçavez, Mylord, qu'en Nautique il n'y a point de petites fautes, ainsi qu'en Médecine & à la guerre.

Le 18 nous passâmes à la hauteur de l'Isle de Hogland ; & à midi nous

découvrimes Séeskar , qui n'est qu'à dix lieues de Cronslot: ce qui nous fit concevoir de bonnes esperances. Il falloit cependant nous défier d'un courant , lequel se porte de Cronslot à Hogland avec beaucoup de rapidité , & jette sur la côte de Finlande , plus à redouter encore que celle d'Ingrie & d'Estonie , à cause de diverses jetées d'écueils , qui , comme autant d'ouvrages extérieurs , en défendent l'abordage. Ne vous semble-t-il pas , Mylord , que notre navigation auroit figuré avec éclat dans l'Odyssée , ou dans l'Enéide ? Il n'en sera pourtant pas fait la moindre mention ; quoique par le prix des assurances , qu'on peut appeller le thermomètre du commerce , il soit aisé de voir que la navigation , sur la Baltique ; est réputée la plus dangereuse de toutes.

Le même jour , sur le soir , nous mouillâmes à une portée de canon de Cronslot , où un pilote Russe nous

conduisit par un canal très-tortueux. Il nous fut envoyé par le vaisseau de guerre garde-côte , lequel se tient toujours à l'ancre , à quatre milles de Cronstadt. Cronslot est un château qui défend l'entrée du port de cette Isle. Elle est située à l'embouchure de la Néva , qui , tombant du lac Ladoga , après avoir baigné St. Pétersbourg , se jette dans le golfe. Ce fleuve , dont l'impétuosité n'est point rallentie par cette mer étroite & peu profonde , est la cause du courant qui porte , comme je vous l'ai déjà dit , de Cronslot à Hogland , & jette les navires sur la côte de Finlande.

Dès que le Czar forma le dessein de fonder St. Pétersbourg , il connut l'importance de Cronstadt qui en est l'avant corps ; & il le fortifia de manière qu'il y a peu de places dans le monde qu'on puisse y comparer. Figurez-vous , Mylord , que , pour entrer dans le port , il faut passer entre

Cronslot, un fort de quatre bastions ; & une batterie appelée St. Pierre, garnie de plus de cent pieces de canons ; & que se présentant comme ennemi on auroit à essuyer le feu de toute cette artillerie. Ce n'est pas tout, pour remonter le canal qui conduit au port, il faut un vent déterminé, tant il est étroit ; & les signaux, qui indiquent les écueils & les bas fonds, une fois enlevés, il seroit impossible au plus habile pilote de les éviter. Il n'y a cependant pas d'autre route à prendre. Hors du canal, on ne trouve sur la côte de l'Ingrie que cinq pieds d'eau, & sur celle de Finlande, il n'y en a pas suffisamment pour porter des vaisseaux de guerre.

La plus grande partie des canons qui défendent Cronstadt sont de fer ; mais si beaux & si bien brunis qu'ils semblent être d'acier. Tous les ouvrages sont en bois ; le projet cependant est de les mettre en pierre ; &

on a déjà commencé à l'exécuter sur une partie du mole. On acheve maintenant un magnifique canal, dont les quais sont d'une pierre qu'on tire aux environs de Narva, & qui est véritablement un ouvrage digne des Romains. Il a assés de largeur pour que deux des plus gros vaisseaux y puissent commodément passer de front, & sa profondeur est en proportion ; il doit avoir plus d'un mille & demi de longueur. A son extrémité seront des chantiers pour mettre les vaisseaux de guerre à sec. Le Czar, qui a formé cette entreprise, s'y est proposé deux objets principaux ; l'un de pourvoir à la conservation des vaisseaux qui pourrissent dans l'eau douce de la Néva ; l'autre, en les retirant ainsi à terre, de les mettre à couvert de tout bombardement.

Vous savez, Mylord, que la marine étoit l'objet de prédilection de Pierre le Grand. Il avoit coutume de dire

que la condition d'un Amiral d'Angleterre, est au-dessus de celle d'un Czar. Outre les avantages multipliés dont la navigation est la source, ce qui y attachoit particulièrement ce Prince *Méditerranée*, c'est peut être encore que son génie créateur trouvoit plus à s'exercer dans cette partie que dans toute autre.

Nous discourons de marine tout le jour avec l'Amiral Gordon; ce vénérable vieillard Ecoffois, chez lequel nous sommes logés. Il commandoit dernièrement à Dantzick la flotte Russe; c'est un des plus aimables hommes de mer qu'on puisse trouver. La Marine est aussi le sujet de notre conversation ordinaire chez le contre-Amiral O'Brien, qui est passé d'Angleterre au service de cette Couronne. Je puis donc vous assurer, Mylord, que je serois maintenant en état de parler marine, avec votre frere-même le Capitaine Hervey.

Mais;

Mais pour prévenir les éloges que je pourrois donner, dans ce premier moment d'enthousiasme, à la marine Russe, il me semble déjà que je vous entends dire, ce qui est incontestable; qu'une nation qui n'a pas un grand nombre de vaisseaux marchands, est dans une vraie impossibilité d'entretenir beaucoup de vaisseaux de guerre, & cela faute de bras pour les manœuvrer. Comment rassembler des matelots dans un pays où l'on compte sur ses doigts les bâtimens qui commercent? surquoi mettre un imbargo dans le besoin.

Tout Prince qui a des hommes, peut en faire bientôt des soldats. Un laboureur, un paysan s'accoutument facilement aux marches, au chaud, au froid, aux fatigues & aux exercices militaires. On ne crée pas ainsi des matelots; il faut qu'ils ayent été, dès l'enfance, habitués à l'air de la mer, à un autre élément, à une nou-

C

uelle espece de vie en quelque forte : ce qui a fait dire à un homme de beaucoup d'esprit, qu'une marine étoit la seule chose qu'un grand Prince ne pouvoit faire. Ainsi les Russes qui ne possèdent pas un pays maritime fort étendu, & qui n'ont, ni ne peuvent avoir l'acte de navigation de Cromwel, devroient se contenter de partager avec les Turcs l'empire de la terre, & s'y borner par nécessité, comme leurs voisins s'y sont fixés par choix.

Les Russes travaillent pourtant à remédier à ces inconvéniens, autant qu'ils peuvent, & l'on peut dire qu'ils forcent presque la nature. Chaque année ils font des campagnes sur la Baltique, avec des escadres de sept à huit vaisseaux remplis de jeunes gens, que de vieux marins instruisent ; & avec le tems ces élèves deviennent gens de mer tellement quellement. On en comptoit dernièrement dix à douze mille qui ont pres-

que tous périés sur la mer d'Azoph, où, à l'occasion de la présente guerre, le gouvernement les avoit envoyés pour monter les flottilles, qu'il a armées contre les Turcs.

Casan auroit pu autrefois fournir assez de matelots pour la navigation du Don, sans qu'il fut besoin d'en faire venir de si loin : cette ville, du tems de Pierre le Grand, avoit aussi un arsenal bien fourni, qui, par les changemens survenus dans le système politique, est aujourd'hui absolument négligé. Enfin la marine Russe paroît bien tombée, le nombre des matelots résidens à Cronstadt est réduit à quelques centaines : desorte que l'ouvrage des Anglois, qui président ici au département de la mer, a été comme anéanti pas les Allemands, qui sont à la tête des affaires de terre.

Le Czar assigna à l'Amirauté un revenu de trois cent mille livres sterlings, somme immense dans un pays

où le gouvernement fait avec deux schellings, ce qu'il seroit impossible de faire en Angleterre pour une guinée. Il vouloit que, pour quelque raison que ce pût être, jamais cette somme ne fût détournée à aucun autre usage: mais vous savez, Mylord, le destin ordinaire des testamens des Princes; aussi on assure, que, dans cette guerre entr'autres, on ne s'est pas peu écarté de l'intention du fondateur.

Les apparences sont pourtant ici aussi trompeuses qu'ailleurs; en entrant à Cronstadt, on croiroit la Russie uniquement occupée de sa marine. Le premier objet que nous aperçûmes, fut un vaisseau de guerre, d'une masse énorme, à la mâture duquel on travailloit; c'est peut-être la plus grosse machine qui soit, à cette heure, sur l'eau. Il est percé pour cent quatorze pieces de canons, lesquels doivent tous être de bronze, & les dedans en sont aussi ornés de scul-

pture que les canots de l'Impératrice. Il s'appelle l'*Anne*, du nom de cette Souveraine. Un certain Brown, Anglois, en est l'Architecte; le modèle qu'il en a fait est un navire de soixante pieces de canons, modèle digne de la grandeur & de la majesté de cet Empire.

Nous mouillâmes précisément auprès de l'*Anne*, qui mériteroit d'avoir pour théâtre l'Océan, au lieu de ce trou de Golfe de Finlande. Probablement dans quelques années, elle marchera en compagnie de trente ou quarante autres vaisseaux qui sont dans le port. Parmi eux nous distinguâmes la *Catherine* qui étoit le navire favori du Czar, & le *Pierre* construit sur le dessein même qu'il en avoit donné; il a la poupe la plus belle & la plus ornée que j'aye jamais vue: c'étoit le vaisseau Amiral à l'expédition de Dantzick. Tous ces bâtimens, les uns en carène, les autres en arme-

ment, font l'effet le plus pittoresque du monde; & un Vandenvelde les étudieroit, comme fait Pannini les ruines d'un Temple ou du Colisée. Il y en a dix huit ou vingt en état de naviguer.

Mais de quel usage ces gros bâtimens peuvent-ils être sur une mer aussi étroite, & dont le milieu-même n'est navigable que dans l'espace de quelques milles? Telle étoit pourtant la passion dominante du Czar: il vouloit des vaisseaux, il les vouloit du premier ordre, & il vouloit, qui plus est, qu'ils fussent construits dans son voisinage, où précisément cela convenoit le moins. Les gens du métier estiment que l' Arsenal & l'Amirauté auroient été beaucoup mieux placés à Revel, qu'à St. Pétersbourg & à Cronstadt où ils sont.

En effet à Revel l'eau est salée, du moins autant que la Baltique peut l'être, & les navires s'y conserve-

roient plus long tems. La glace y prend plus tard & s'y fond plutôt que sur la Neva; de sorte qu'ils eussent pu sortir de meilleure heure, & avec moins de risques. Voilà pourquoi les flottes Suédoises étoient toujours en mer, plusieurs semaines avant les Russes, quelque diligence que fissent ceux-ci; de même qu'assiégés de glaçons dans le port d'Archangel & dans la mer blanche, ils sont toujours prévenus par les Hollandois à la pêche de la Baleine.

Il y a plus encore, disent les connoisseurs; lorsqu'enfin le fleuve & le canal de Cronstadt sont dégagés des glaces, pour en sortir & mettre en mer, il faut précisément un vent d'Est, & dans ces parages les vents d'Ouest régner presque tout l'été; & d'ailleurs comme c'est à St. Pétersbourg que les vaisseaux se construisent, il faut ensuite les descendre à Cronstadt, ce qui ne peut se faire

fans danger, & fans une dépense très considérable. Entre St. Pétersbourg & Péterhoff, maison de campagne du Czar, située sur la Néva, se trouve un bas-fond où il n'y a pas plus de huit pieds d'eau. On y attendroit envain que la marée vint relever les vaisseaux, comme dans les fleuves qui ont leur embouchure sur l'Océan; il est absolument nécessaire de les transporter à la Hollandoise, à force de bras & de machines, ce qui n'est pas moins embarrassant que dispendieux.

Aussi l'on pense à obvier à une partie de ces inconvéniens. On se propose, dès que la présente guerre sera terminée, de creuser un large & profond canal, qui partant de St. Pétersbourg, passe par le milieu de Péterhoff, de sorte qu'on ne soit plus obligé d'employer des machines, pour descendre les vaisseaux à Cronstadt. C'étoit encore un des projets du Czar;

il avoit placé le lieu de leur construction dans sa capitale, auprès de son Palais; & après qu'ils étoient lancés à l'eau, il auroit voulu les voir passer au milieu des terrasses & des bosquets de sa maison de plaisance.

Tous les matins il sortoit de très-bonne heure pour visiter les chantiers, & s'y arrêtoit une ou deux heures; non pas seulement à donner des ordres & à examiner les travaux, mais à scier & à calfater lui-même. C'étoit sans doute pour donner l'exemple à ses sujets, qu'il vouloit rendre marins à toute force.

Dans le même esprit, il ordonna qu'aucun Boyard ne pût venir à la Cour, ni à cheval, ni en carrosse; mais seulement en canot: il leur enjoignit aussi de ne plus passer sur les ponts, & de ne traverser les rivières qu'en bateau; & qui plus est à la voile, sans se servir de rames: semblable à Cyrus, qui, voulant familiariser

les Perses avec le cheval, leur interdit presque l'usage de leurs jambes. Mais quelqu'ait été sa politique, il paroît incontestable, qu'ayant la facilité de faire ses armemens à Revel, & ayant établi la construction & l'équipement de ses vaisseaux à St. Pétersbourg & à Cronstadt; il est tombé dans la même faute, quoique d'une toute autre importance, que Louis XIV qui préféra, pour sa résidence, le sol aride de Versailles à la position charmante de St. Germain; & qu'on pouvoit dire aussi à Pierre le Grand, de son Arsenal, *ce ne sera qu'un favori sans mérite.*

Il est encore plus évident que ces mers sont aussi peu faites pour de gros vaisseaux, que des bas-fonds pour des Baleines. Des galères, c'est ce qu'il y faut. Pour peu qu'il y ait de Peau, elles en ont toujours assez; elles se glissent entre les petites Isles & les écueils; elles abordent par-tout,

Le Czar le sentit à la fin, & il fit venir de Venise des constructeurs de galères. J'en rencontrai un fort avancé en âge, & je ne fus pas peu surpris d'entendre par les soixante degrés de latitude des terminaisons en *ao.*

Les galères qu'on voit ici sont de différentes grandeurs; il y en a des petites qui portent environ cent trente hommes, & d'autres beaucoup plus considérables. Elles sont toutes armées de deux pièces d'artillerie sur l'avant, & garnies de canons de course & de fauconneaux sur les côtés. Le Czar leur avoit donné à chacune le nom d'un poisson de Russie; aujourd'hui elles sont numérotées, comme étoient les légions: on en compte plus de cent trente, & elles doivent être en bien plus grand nombre. Par leur moyen on transporte une armée de trente mille hommes avec une facilité extrême.

Ramer est pour les soldats Russes;

ce qu'étoit l'exercice de nager chez les Romains. Tout Fantassin apprend ici à manier la rame en même-tems que le fusil ; d'où sans commerce maritime, sans imbargo, les Russes ont toujours des équipages prêts pour leurs galères. Elles jettent l'ancre toutes les nuits, & débarquent où on s'y attend le moins : la descente faite ils les tirent à terre, les disposent en cercle, leurs éperons & leur artillerie dirigés en dehors, & voilà un camp retranché. Ils laissent pour sa garde cinq ou six bataillons, & avec le reste des troupes se répandent dans le pays, & le mettent à contribution. L'expédition faite, ils se rembarquent, & recommencent dans un autre canton. Quelquefois ils transportent leurs bâtimens d'une eau dans une autre, à travers une langue de terre ; ainsi que les anciens l'ont pratiqué en plusieurs rencontres, & particulièrement à l'exemple de Mahomet II, au siège de Constantinople.

Les Suédois peuvent rendre témoignage si ces galères Russes sont à redouter : ils les ont vu dévalter leurs riches mines de Norkoping, toute la côte de Gothlande & de la Sudermanie ; & se montrer jusques devant Stockholm. On raconte à ce sujet une aventure assez étrange, qui, dans une histoire Grecque ou Romaine, ne figureroit pas mal parmi les miracles & les prodiges dont elles sont remplies.

Il arriva, je ne sais quelle année, que les eaux de la Néva entrèrent, par un débordement extraordinaire, dans un vivier de Sterlet qui étoit dans son voisinage. Le Sterlets est un poisson d'une chair ferme & d'un goût exquis, qu'on ne voit que dans les rivières Méridionales de la Russie. Echappés de leur prison ils errèrent à l'aventure sur la mer, & furent pêchés à Walxholm, & entre les autres Isles des environs de Stockholm. On

ne manqua pas de les prendre pour un avertissement du Ciel que les Russes alloient descendre dans ces contrées, & le présage ne tarda pas à se vérifier.

Je ne veux pas vous omettre, Mylord, une autre particularité, qui, quoiqu'également naturelle, n'en est pas moins étrange. De quel bois croiriez-vous qu'on construit les vaisseaux à St. Pétersbourg ? D'une espèce de chêne qui est au moins deux étés en route avant d'y arriver. Il vient tout charpenté du Royaume de Casan : il remonte un peu le Wolga, ensuite le Tuertza, par un canal passe dans la Sna, delà dans la Mefta ; &, par le moyen du Volcova, tombe dans un canal qui donne dans le lac Ladoga, d'où il descend enfin par la Néva à St. Pétersbourg. J'ai vu dans ce port un canot construit à Casan, il y est venu par les fleuves que je viens de nommer, lesquels réunissent la mer Caspienne & la mer Baltique, & sont

bien autre chose que le fameux canal de Languedoc.

Autrefois on employoit le bois aussitôt qu'il étoit arrivé. Maintenant on le laisse, plusieurs années, dans de grands magasins percés à jour, comme des cages, afin que l'air y pénétre. Pendant les gelées on les couvre de grosses toiles pour défendre le bois de l'intempérie de l'air, à-peu-près comme on en use en Italie à l'égard des Cédrats.

Mais en voilà bien assez de navires & de galères. Maintenant, Mylord, si j'entreprendois de vous dire, combien je vous aime & je vous honore, je ne finirois point.



LETTRE IV.

Au même.

De St. Pétersbourg le 30 Juin 1739.

JE n'ai pas de plus grand plaisir, Mylord, que de vous écrire; & je le fais le plus souvent qu'il m'est possible. Je vais enfin vous parler de cette nouvelle ville, de cette grande fenêtre, ouverte récemment dans le Nord, par où la Russie regarde en Europe. Nous sommes arrivés à St. Pétersbourg, ces jours derniers, après en avoir passé deux à Cronstadt, chez l'Amiral Gordon: nous y avons laissé notre frégate, qui, prenant onze pieds d'eau, n'auroit pu remonter au-delà de Péterhoff; & nous nous sommes rendus ici, dans une barque aussi belle que bien décorée, que nous a donnée l'Amiral.

Sept mois de l'année on voyage sur

la Néva en barque, & les autres cinq mois en traîneau. Le Czar en avoit un en forme d'esquif. Quand le vent étoit Est ou Ouest, il alloit & venoit sur la glace à la voile, portant ainsi ses ordres de St. Pétersbourg à Cronstadt, & de Cronstadt à St. Pétersbourg. Il gouvernoit son traîneau avec une espèce de timon, semblable à ces bâtons ferrés dont on fait usage sur le Mont-Cénis. Il avoit de la sorte le plaisir de naviguer jusque sur terre.

Mais le plus grand qu'il ait senti de sa vie, ce fut lorsqu'il remonta la Néva en triomphe, après avoir battu à Gango en 1714, la flotte Suédoise, conduisant à sa suite l'Amiral prisonnier, avec une grande partie de ses vaisseaux. Il vit réellement alors l'accomplissement de son ouvrage. Une nation qui, quelques années auparavant, n'avoit pas seulement une chaloupe dans la Baltique, s'entrouva souveraine; & Pierre.

Michaelof, jadis charpentier dans un chantier d'Amsterdam, mérita, par cette importante victoire, d'être promu au grade de Vice-Amiral de toutes les Russies : comédie pleine d'instruction, a dit quelqu'un, & qui auroit du être représentée en présence de tous les Rois de la terre.

Cette voie triomphale, cette voie sacrée de la Néva, n'est toutefois ornée ni d'arcs ni de temples: de Cronstadt jusqu'à St. Pétersbourg, elle est flanquée d'une forêt à droite & à gauche. Là ne sont ni chênes à cimes majestueuses, ni ormes touffus, ni lauriers toujours verts; mais la plus maussade génération d'arbres qu'éclaire le soleil. C'est une espèce de peuplier tout-à-fait différente de ceux en lesquels furent transformées les sœurs de Phaéton, & qui ombragent les rives du Pô. Nous prétions envain l'oreille pour entendre le chant mélodieux des oiseaux, dont le Czar vou-

lut peupler cette forêt triste & sauvage. Inutilement il y en fit transporter de nombreuses colonies, des provinces Méridionales de l'Empire; ils sont tous péris en peu de tems, sans essayer même de laisser de leur postérité.

Après avoir vogué quelques heures au milieu de ce bois hideux & taciturne, voilà tout-à-coup que le fleuve tourne; & la scène changeant à l'instant, comme à un Opéra, nous voyons devant nous la ville Impériale. Sur l'une & sur l'autre rive, de somptueux édifices groupés ensemble, des tours à aiguilles dorées qui s'élevaient çà & là en forme de pyramides, des vaisseaux, qui, par leurs mâts & leurs banderoles flottantes, marquent la séparation des rues & distinguent les masses du quadre, tel est le brillant spectacle qui se présente à nos regards: on nous dit voici l'Amirauté, là est l'Arsenal, ici la Citadelle, de ce côté est l'Académie, de cet-

autre, le Palais d'hyver de la Czari-
ne. Arrivés à terre, M. Crammer,
Négociant Anglois, & aussi poli
qu'instruit des affaires de la Russie,
vint nous recevoir; c'est chez lui que
nous logeons. Peu-à-près nous eumes
la visite de M. Bondeau, depuis plu-
sieurs années résident de votre nation
en cette Cour.

Quand nous fumes entrés à St Pé-
tersbourg, nous ne le trouvames plus
aussi superbe qu'il nous paroissoit de
loin; soit que l'horreur de la forêt n'em-
bellit plus la perspective, ou que les
voyageurs ressemblent aux chasseurs
& aux amants. Cependant la situa-
tion d'une ville située sur les bords
d'un grand fleuve, & formée de dif-
férentes Isles, qui donnent lieu à divers
points de vue & effets d'Optique, ne
peut être que belle. Quand on se rap-
pelle les cabanes de Revel & des au-
tres villes de ces contrées, il n'est pas
possible qu'on ne soit content des

maisons & des édifices de St. Péters-
bourg; mais le terrain sur lequel il
est fondé, est bas & marécageux, la
forêt immense au milieu de laquelle il
se trouve, est affreuse, les matériaux
dont il est bâti ne valent pas grand-
chose, & les desseins des édifices ne
sont ni d'un Inigo Jones ni d'un Pal-
ladio.

Il régné dans cette capitale une
espece d'architecture bâtarde qui tient
de l'Italienne, de la Françoisise & de
la Hollandoise; c'est tourefois cette
derniere qui domine, & il ne faut pas
en être surpris. Le Czar fit ses pre-
mieres études en Hollande, & ce fut
à Sardam que nouveau Prométhée
il prit le feu dont il anima sa nation.
Il paroît aussi que c'est uniquement
en mémoire de la Hollande qu'il a
planté des rangées d'arbres le long
des rues, & qu'il les a coupées
de canaux, qui certainement ne
sont point ici du même usage qu'à
Amsterdam & à Utrecht.

Le Czar obligea les Boyards & les grands de l'Empire d'abandonner Moscow, dans les environs duquel se trouvoient leurs terres, & de s'établir à la suite de la Cour. Les Palais du plus grand nombre sont sur les bords de la Néva, & l'on voit bien qu'ils ont été bâtis plus par obéissance que par choix. Les murs en sont tout crevassés, hors d'à-plomb, & se soutiennent à peine. Quelqu'un disoit qu'ailleurs les ruines se faisoient d'elles-mêmes, mais qu'à St. Pétersbourg on les construisoit. Aussi il faut à tout moment, dans cette nouvelle capitale, reprendre les fondations des édifices, & l'on y bâtit sans cesse; tant pour cette raison, qu'à cause de l'instabilité du sol & de la mauvaise qualité des matériaux. Si donc il faut appeler heureux ceux *quorum jam mania surgunt*, combien les Russes le doivent être, eux, qui, plus d'une fois en leur vie, ont le plaisir de voir leurs maisons s'élever. Celle où nous la-

geons est des plus solides: M. Cramer, qui, s'il ne l'a pas bâtie, est venu volontairement l'habiter, en prend le plus grand soin. Elle est située le long du fleuve, dans une position charmante, & quand on y est entré on se croit en Angleterre.

Nous parlions de marine chez l'Amiral Gordon; vous pouvez bien penser, Mylord, que nous raisonnons maintenant commerce avec M. Cramer. Je pourrois vous faire un volume de tout ce que j'en ai appris, depuis le peu de jours que nous vivons ensemble.

On peut avancer en toute assurance que le commerce du Nord est aussi actif que celui du Sud: l'un fournit aux habitans des zones tempérées, la plus grande partie de leurs superfluités, comme le thé, la porcelaine, les mouffelines, &c. & l'autre ce qui leur est le plus nécessaire, le grain, le chanvre, le fer, & semblables marchandises.

La Russie abonde principalement en cendres, cuirs, lin, chanvre, poix, fer, rhubarbe, & bois de charpente. Environ quatre-ving-dix navires Anglois viennent tous les ans, à St. Pétersbourg; ce sont eux qui y font le plus grand trafic. Ils y portent de l'étain, du plomb, de la quincaillerie, de l'indigo, du bois de Campeche, de l'alun de roche, & des étoffes de laine en telle qualité, qu'on dit communément que l'armée Russe est habillée de drap Anglois. Le tout monte à la valeur de cent cinquante mille livres sterlings. Ils prennent en échange pour deux cent mille livres de marchandises du pays, de sorte que la balance est de cinquante mille livres en faveur de la Russie.

Très peu de Hollandois vont jusqu'à St. Pétersbourg. Ils font leur traite ordinairement à Narva & à Riga. Outre du grain, du bois, & du chanvre, ils y prennent du miel & de

de la cire qui viennent de l'Ukraine; & sans compter le sel, ils laissent en paiement des étoffes de laine & des épiceries: ce dernier article est d'une très-grande importance, principalement dans le Nord. On estime que la balance est égale entre ces deux nations.

Le commerce de la Russie avec la Suède, est tout à l'avantage de la première. Les Russes fournissent à la Suède beaucoup de pelleteries, & quantité de grain provenant de l'Estonie; tandis qu'ils n'en tirent presque rien, se contentant de leur fer, quoique d'une qualité moins parfaite.

La Russie vend aussi des pelleteries à la Pologne pour une somme considérable, & tire, à tous égards, parti de son voisinage.

Quant à la France, il y a très-peu de commerce immédiat entre ces deux nations, & rien n'est si rare que de voir dans ces mers un bâti-

ment François : ce qui n'empêche pas qu'il n'entre en Russie une quantité incroyable de denrées de France. Ce Royaume retire tout l'or que les Anglois laissent à St. Pétersbourg, par le moyen de ses vins, de ses riches étoffes, de ses galons, de ses tabatieres, de ses modes, & de tous ces brillans colifichets, qui servent d'aliment au luxe de la Cour Czarienne.

Rien de si somptueux que les fêtes qui s'y donnent ; on observe à Lyon de faire entrer l'or & l'argent par onces, dans les étoffes pour la Russie. Il seroit difficile de décider si ce fait est l'effet du gouvernement des femmes, qui aiment naturellement les galas & la parure ; plutôt que la suite de l'administration des Etrangers, lesquels parviennent ainsi à appauvrir les habitans du pays. Le fait est qu'il commença du tems de Catherine, qu'il augmenta sous Pierre II qui

n'étoit qu'un enfant, & qu'il est maintenant porté à son comble. Les choses alloient bien autrement du vivant du Czar, qui, avec les arts & les manufactures, avoit pris en Hollande le goût de la frugalité. Les Boyards qui sont obligés aujourd'hui de dépenser, tous les ans, une grande partie de leur revenu en galons & en habits, faisoient autrefois, par ordre du Souverain, construire un vaisseau.

Chez les peuples qui fournissent eux-mêmes à leur luxe, il existe l'industrie, fait circuler l'argent, l'attire du dehors, & est ainsi d'une utilité sensible : mais chez ceux où il n'est que transplanté, & où il ne peut s'entretenir que par l'industrie des Etrangers ; des loix somptuaires deviennent indispensables, si l'on ne veut voir sous peu tout l'argent sortir du pays. Aussi la Suède & le Danemarck y ont recouru, comme à l'unique remède ; & il semble que la Russie n'au-

roit rien de mieux à faire que de les imiter.

Il y a cependant une espece de luxe , peu en vogue dans nos climats , auxquels il convient moins qu'à ceux du Nord , qui pourroit être avantageux à la Russie. C'est celui des fourrures qu'on peut y porter les trois-quarts de l'année. Vous savez , Mylord , que cette Sibérie , réputée à tous égards un si mauvais pays , fournit pourtant l'Europe d'Hermines , de Zibelines , de Loups blancs & de Renards noirs. Il y a telle peau qui par la finesse , la longueur , la couleur & le lustre du poil , est portée à un prix incroyable ; & un Pelletier Russe est aussi habile à distinguer toutes ces qualités , qu'un Jouaillier Anglois à connoître l'eau d'un diamant.

Les fourrures sont fort à la mode en Turquie , elles forment le plus grand trafic qu'y fassent les Russes. Ils en envoient aussi quelques-unes en

Perse : mais leur commerce s'y réduit à fort peu de chose , quoiqu'il leur fût facile de tirer des avantages très-considérables de son voisinage. Le vaste Empire de la Perse ne communique à la mer des Indes que par le port de Gomron , autrement de Bander-Abassi ; & les Russes pourroient aisément , par le moyen de la Caspienne , acheter les belles soies du Ghilan , & les distribuer ensuite aux manufactures de l'Europe.

C'est ce qui n'est pas échappé ; Mylord , à vos compatriotes ; une compagnie Angloise vient d'obtenir du Gouvernement , le privilége de trafiquer en Perse , par la mer Caspienne. Il n'est pas surprenant que la Russie favorise une nation dont le commerce lui est si avantageux ; qui , par la découverte du port d'Archangel , a la premiere , en Europe , traité directement avec elle ; & qui , pour ne point parler des autres services

qu'elle lui a rendu, lui a appris l'usage des chiffres Arabes, & lui en a même donné la connoissance.

De tous les peuples de l'Europe, la Russie est le seul qui commerce par terre avec les Chinois: il n'y a que d'elle aussi qu'ils reçoivent des marchandises en échange des leurs; ils ne les livrent aux autres que pour de l'argent en nature. Au reste, tout ce qu'ils en prennent se réduit à des pelletteries, lesquelles sont nécessaires dans les parties Septentrionales de cet Empire, qui s'étend depuis le Tropicque d'été jusques par les cinquante degrés de latitude. Cette branche de commerce monte à soixante dix mille roubles par an, & le profit en est, si l'on peut parler ainsi, pour les épingles de l'Impératrice.

A se rendre de St. Pétersbourg à Pékin, à y faire la traite, & à s'en revenir, la caravane met trois ans. Elle passe par Tobolski, Capitale de la

Sibérie, où elle s'arrête. Elle tourne ensuite par le pays des Tongous, l'Irtuski, & traverse le lac Baikal & le désert qui conduit jusqu'à la grande muraille. Elle est reçue dans le désert par un mandarin Chinois, à la tête de quelques centaines de soldats, qui l'escortent jusqu'à Pékin.

Je tiens tout ce détail d'un certain Baron Lang, lequel en a été sept ou huit fois le conducteur, & qui, pour récompense, vient d'être nommé Vice-Gouverneur d'Irtuski; c'est-à-dire d'une Province beaucoup plus vaste que la France, & qui contient moins d'habitans que la plus petite Paroisse de Paris.

Ne croyez pas, Mylord, que les marchands Russes, arrivés à Pékin, ayent la liberté d'aller & de venir, & de vaquer à leurs affaires: ils sont renfermés dans un Caravanserai, où on les garde à vue, à peu près comme le sont les Hollandois au Japon.

Quand les Chinois croyent qu'il en est tems, ils leur portent du thé, un peu d'or, des soies crues, de vieilles étoffes, des pagodes, de la porcelaine de la plus vile espece; le tout pour la plus grande partie consistant en rebuts, & dans la balayure de leurs magazins, & puis ils leur souhaitent bon voyage. Or je vous laisse à penser, Mylord, si les Chinois, les plus grands affronteurs qu'on connoisse, mettent à profit la détresse & la nécessité où ils voyent ces pauvres Russes.

Dans la vente qu'on fit l'autre jour, d'une partie des marchandises apportées par la dernière caravane, je vis une vieille horloge de Tompion, toute fracassée, & dans un état à ne jamais marquer les heures. C'étoit véritablement un cadavre, suivant l'expression des Chinois. Vous savez, Mylord, qu'avec leur grande habileté, ils ne sont pas encore parvenus à construire de ces machines ingénieuses,

dans lesquelles nous emprisonnons le tems. Ils les achètent de votre nation, & c'est la seule production Européenne qui soit reçue à Canton. Quand une horloge vient à se déranger, ils disent qu'elle est morte, & la mettent à l'écart jusqu'à l'arrivée d'un bâtiment Anglois. Ils la lui portent aussitôt, & la changent pour une vivante, en donnant ou recevant du retour suivant l'occurrence. Les Anglois, qui ont toujours à bord quelque garçon horloger, sont resusciter facilement les morts, & les revendent ensuite comme arrivées tout récemment de leur pays. C'est, je crois, le seul genre d'industrie où nous ayons l'avantage sur les Chinois.

Le cadavre de Tompion fut acheté très-cher par un Baron Allemand, qui est au service de la Russie, & qui par-là vouloit faire sa cour à l'Impératrice. Elle est toujours présente aux vendeurs des marchandises Chinoises.

lesquels se font dans une grande salle du Palais appelé *Italian*. Quand on a exposé en vente une étoffe, une piece de porcelaine, ou autre chose; souvent l'Impératrice elle même fait une offre: là il est permis à chacun de ses sujets de la contredire, chacun s'empresse à renchérir sur elle, chacun veut que son nom soit crié pour quelque marchandise, & celui qui l'a payée le plus cher, croit avoir le mieux employé la journée. Nous eûmes nous-mêmes la permission de nous mettre au nombre des acheteurs.

Ce n'est pas la seule, ni la plus considérable branche de commerce qui soit au profit de l'Impératrice. La rhubarbe, le sel, les cendres, une grande partie du chanvre, la moitié du fer, la bière, les eaux de vie & les épiceries se vendent & s'achètent pour son compte; ou ce qui revient au même pour celui de l'Empire. Les tavernes & les bains publics dépen-

dent aussi du Gouvernement. La crédulité du peuple occasionne un grand concours au cabaret; & s'ils ne sont pas aussi fréquentés qu'en Angleterre, les bains le sont presque autant qu'en Turquie.

Le profit qui résulte de ces différents objets, fait une partie des revenus de l'Etat. Le reste consiste dans les douanes, les péages & une capitation de soixante-dix copiches, ou trente-cinq sols d'Angleterre par tête. Les Boyards ou Seigneurs de terres la payent pour chacun de leurs vassaux mâles, & elle monte à un peu plus de la moitié de ce qu'ils leur rapportent. Cette imposition Turque est un moyen très-facile d'avoir un cens exact de l'Empire. On en fait monter la population à dix-sept millions d'ames, sans compter les provinces conquises qui peut-être ne vont pas à un million. Vous voyez, Mylord, que ce n'est qu'une poignée d'hommes pour un

Empire beaucoup plus vaste que celui des Romains. On a encore ici un autre moyen de faire le dénombrement. Il consiste dans la manière qu'on employe pour recruter l'armée, chaque province étant obligée de fournir un homme par cent trente-cinq.

Les revenus de l'Empire sont en outre augmentés considérablement par une très-grande quantité de terres qui appartiennent à la Couronne, & que les confiscations continuelles ne laissent pas diminuer. De sorte que tout compté, comprenant ce que les provinces sont obligées de fournir en travailleurs, bestiaux, bled, froment, orge, & autres denrées, suivant le besoin de l'Etat; on peut en évaluer les revenus à quatorze à quinze millions de roubles, (*) autrement trois millions de livres sterlings; somme im-

(*) Le rouble est pris ici comme monnaie de compte, & équivalent à deux rixdales.

mense dans le Nord, & relativement aux revenus de la Suède qui ne montent pas à deux millions sterlings, & à ceux du Danemarck qui à peine en font un : principalement encore si l'on fait attention au pays, où tout se donne pour rien. Dans le cœur de l'Empire, le bœuf, le pain & le reste de ce qui est nécessaire à la vie, ne coûtent pas le sixième de ce qu'il valent en Angleterre. Une galère sans canon ne revient au gouvernement qu'à un millier de roubles, & le soldat n'en reçoit pas en argent le tiers de la solde qu'on lui donne en France & en Allemagne.

Tels sont les revenus de la Russie, & le nerf de la guerre qu'elle a maintenant avec les Turcs; jusqu'ici pour la soutenir, le ministère n'a point été obligé de recourir à de nouveaux impôts. Cependant elle ne peut, sans subsides, entretenir des armées en Allemagne, où le thermomètre est

beaucoup plus haut en tout ; parce qu'alors elle est obligée de payer , argent comptant , les subsistances que fournissent gratuitement les Provinces , & d'augmenter considérablement la paye du soldat. De sorte que , malgré la disproportion qu'il y a de la Russie au Danemarck & à la Suède , dans les traités d'alliance qu'on contracte avec elle , il faut insérer les mêmes articles Arithmétiques qu'avec ces deux Puissances.

Mais à qui dis-je tout ceci ? A vous , Mylord , qui , sans sortir de votre cabinet , le savez mieux que nous qui allons courant les mers ; comme votre Newton connoissoit la forme de la terre , avant que les François fussent la mesurer en Laponie. Aussi c'est uniquement le plaisir de converser avec vous qui m'a arrêté sur tous ces détails , & je me suis confié dans l'indulgence réciproque avec laquelle les amis

se pardonnent les riens qu'ils disent : J'espere recevoir de vos nouvelles au premier ordinaire : jamais courrier n'a été plus impatiemment attendu. Adieu, Mylord , continuez de m'aimer , & pensez quelquefois à moi.

Seu civica jura

Respondere paras , seu condis amabile carmen.



L E T T R E V.

Au même.

De St. Pétersbourg le 21 Juin 1737.

DANS ce climat Septentrional & aride, un limon de Naples, un cédrat de Florence, ou quelque production plus précieuse encore du Midi, m'eût fait moins de plaisir que votre lettre. Je suis charmé, Mylord, d'avoir, dans mes dernières que vous recevrez sous peu, répondu d'avance à une partie de ce que vous desirez : il ne dépendra pas de moi que vous ne soyez également satisfait sur le reste.

Il me semble que je vous ai parlé assez au long de la marine, du commerce & des revenus de cet Empire ; je ne fais si j'en pourrai faire autant de son état militaire. Tout ce que je puis vous dire, c'est que lorsque je m'arrêtois à Revel, à y considérer les soldats

qui composent sa garnison, M. Cleiff avoit raison de me dire de passer outre, & qu'à St. Pétersbourg je verrois bien autre chose. Rien en effet n'est plus beau que les trois régimens des gardes *Prebaranoski*, *Imailoski*, *Simoneski*. C'est l'élite de toute l'armée, comme les Grenadiers en France : ils forment un corps d'environ dix mille hommes, d'une taille avantageuse, carrés & lestes en même tems, & sont la troupe la plus brillante qu'on puisse voir.

Leur uniforme est verd, & les Grenadiers portent des casques de cuir bouilli, ombragés de pannaches à la Romaine. Toute cette guerre ils sont restés tranquilles, excepté un seul détachement qui a joint l'armée. Ils composent la garnison de cette capitale avec le régiment d'*Ingermanlaski*, lequel ne leur cède en rien ; la garde de la Personne sacrée de l'Impératrice leur est confiée, & ainsi que les gar-

des Prétoriennes, ils donnent & ôtent l'Empire à leur gré.

Ils ont succédé, comme vous savez, Mylord, aux fameux *Sréléizer* détruits par Pierre I. Ces *Sréléizer* qui étoient au nombre de quarante mille, & la seule milice perpétuelle qu'il y eût autrefois en Russie, étoient aussi la colonne du Despotisme. Michel Féderowitz les institua, au commencement du siècle dernier, pour contenir le *Sobor* ou Sénat, qui avoit limité la puissance du Czar, dans les mêmes termes que l'est présentement celle des Rois de Suède. Ils jouissoient des mêmes privilèges, & combattoient de la même manière que les Janissaires. Quand la Russie étoit en guerre, on joignoit, comme en Turquie, à ce nerf de l'infanterie, les levées qui se faisoient sur le champ en chaque province; & outre les Calmouks & les Cosaques, la petite noblesse possédant les fiefs appellés *Dieti Boyarskie*, (fils

de Boyards) montoit à cheval, ainsi que le pratiquent les Timariots chez les Turcs.

Les différens ordres, tant militaires qu'ecclésiastiques, étoient autrefois réglés en Russie sur le modèle de Constantinople, aujourd'hui l'Allemagne lui en fert. Le Czar y avoit déjà appris à se faire Chef de la Religion, & à entretenir toujours sur pied une armée nombreuse & disciplinée. A sa mort il laissa le riche héritage de deux régimens des Gardes, de cinquante d'Infanterie de campagne, de trente de Dragons, & de soixante-sept autres appellés de garnison; en tout cent quatre-vingt-dix mille hommes.

L'Impératrice régnante n'a pas laissé dépérir son patrimoine. Elle a augmenté le corps des Gardes auxquels elle doit son autorité (car après la mort de Pierre II, au milieu de tant de troupes, les Russes furent saisis d'un

accès de liberté) d'un nouveau régiment de trois bataillons & de cinq escadrons, qui, créé par elle, lui est entièrement dévoué. La Russie manquoit de Cuirassiers; cette Princesse en a levé trois régimens; de même que vingt de Milices pour garder les lignes de l'Ukraine, & la défendre contre les incursions des Tartares: de sorte que le total de l'armée monte présentement à deux cent quarante mille hommes.

Le Maréchal Ogilby est le premier instituteur de la discipline militaire en Russie; & elle y a été portée à une très-grande perfection par le Maréchal de Munich, *extremis Europæ jam nunc victor in oris*. Quoique l'Europe semble aujourd'hui décerner le prix de l'art militaire à la Prusse; je ne sais si nous trouverons à Berlin plus de précision dans les évolutions, & les différens exercices.

Ce qu'il y a de certain, il ne paroît oint de nation plus propre à la guerre

que les Russes. La désertion est absolument inconnue parmi eux; ce qui tient à leur attachement pour leur religion, dont ils savent que dans les autres pays, ils ne trouveroient pas même de vestige. Leur patience dans les revers & les contretens est à l'épreuve, ainsi que leur docilité. Accoutumés, en se promenant chez eux, à changer sans cesse de climat; ils ignorent les diverses maladies qu'engendrent ailleurs les déplacemens & les longues marches; & ils peuvent dire de plus avec les anciens Latins.

Durum à stirpe genus, gnatos ad flumina
primum,
Deferimus, sævoque gelu duramus & undis.

Pour commentaire de ces vers, il est bon que vous sachiez, Mylord, que la coutume du pays est de jeter les enfans, d'un four où on les tient un certain tems, dans l'eau froide ou dans la glace. C'est ainsi qu'on les en-

durcit au chaud & à la gelée, & qu'on les rend plus invulnérables aux coups des saisons, qu'Achille à ceux des lances & des fleches. Cependant chaque fantassin, outre ses armes, porte toujours un manteau, vêtement pres-que continuellement nécessaire dans ces régions glacées. Ils l'entortillent, & le passent d'une épaule à un des flancs, ainsi qu'on portoit anciennement le ceinturon de l'épée. Au besoin ils le déplient, & s'enveloppant dedans, ils dorment sur la neige comme dans le meilleur lit.

Il ne faut pas non plus ici de grands préparatifs pour nourrir le soldat. On leur distribue de la farine, & dès qu'ils sont campés, ils creusent des fours en terre, où ils cuisent leur pain qu'ils font eux-mêmes. Quand on veut les régaler, on leur distribue une sorte de biscuit très dur qu'ils concassent en petits morceaux, & font bouillir avec du sel & quelques herbes qu'ils trou-

vent partout. La majeure partie du tems ils font abstinence, parce que, quoique dispensés des carêmes & des jeûnes, qui remplissent plus de la moitié de l'année chez les Grecs, ils veulent cependant jeûner. De tels soldats auroient bien convenu à Cromwel; qui, dit-on, faisoit publier un jeûne dans son armée quand il manquoit de vivres. Convenez aussi, Mylord, que Machiavel, qui reconnoissoit en Suisse beaucoup de traits des mœurs anciennes, en eût trouvé au moins autant chez les Russes, lesquels rappellent de plus, en quelque maniere, la grandeur de l'Empire Romain.

Pour confirmer cette idée, je pourrois vous citer encore la ferme croyance où ils sont de voler à la gloire éternelle, en mourant pour l'Impératrice, ce qui répond à l'amour du citoyen Romain pour sa patrie; & leur habileté à se servir de la hache, avec laquelle seule ils parviennent à faire ce

qui feroit impossible à nos ouvriers, sans une grande quantité d'outils. Dans la dernière guerre contre la Suède, les soldats Russes construisoient des galères, de même que les légionnaires de Labiénus des vaisseaux, pour l'expédition de César en Angleterre. Dernièrement des payfans auxquels on s'est borné à dire; » allez à la forêt, coupez des arbres, & faites une chose semblable à celle-ci, » en ont construit une vingtaine. Les Sculpteurs que nous vîmes à Cronstadt, travailler à toutes sortes de figures Arabesques, dans l'Anne Joanowna, n'étoient pareillement que de simples payfans, n'ayant d'autres outils qu'une hache.

En un mot tout soldat Russe est charpentier au besoin. Vous voyez, Mylord, quelle utilité il en résute pour raccommoder les chariots, réparer les caissons d'artillerie, faire des ponts & ouvrages semblables qui

se

se présentent, à chaque instant, dans les expéditions militaires. C'est tout cet ensemble qui constitue le fonds d'une bonne Infanterie; & celle des Russes, disciplinée & commandée ainsi qu'elle l'est aujourd'hui, doit être regardée comme la meilleure du monde connu. Il n'en est pas ainsi de leur Cavalerie. Ce vaste Empire ne fournit point de chevaux propres à monter les Cuirassiers; il faut les faire venir du Holstein: ceux du pays ne sont pas même assez forts pour les Dragons. Dans toute cette partie du Nord, à laquelle on peut joindre la Suède & la Pologne, les chevaux sont petits & bons seulement pour des Hussards.

Pour ce qui regarde la Cavalerie légère, les Calmouks & les Cosaques n'en laissent pas manquer. Le gouvernement peut en lever soixante mille; & quoiqu'il ne leur donne pour paye que la permission de piller le pays ennemi, on doit être tranquille sur

E

leur subsistance. Ils sont d'un grand usage pour aller à la découverte, pour dérober à l'ennemi une marche ou un changement de position, pour l'inquiéter & le harceler sans cesse. Toutefois ils nuisent souvent presque également à l'armée dont ils dépendent, par les ravages qu'ils exercent. Comme des sauterelles, ils portent la destruction partout où ils se répandent, & leurs chefs-mêmes ne peuvent les contenir; étant impossible de les assujettir à cette discipline exacte, qui a pour premier fondement la paye du soldat. Les Russes pensent, & avec raison, que l'Infanterie est le nerf de l'armée: aussi, les jours de bataille, ils ont coutume de faire combattre à pied la majeure partie de leur Cavalerie.

Quant à l'Artillerie, sur laquelle toute maintenant la plus grande partie de la guerre, ils en ont également perfectionné la fabrique & l'usage.

Les canons étoient autrefois en Russie aussi énormes qu'inutiles; semblables en quelque sorte à cet Empire qui faisoit grande figure sur les Mappes-Mondes, & où il ne se trouvoit personne en état de lever une carte. Il n'y a pas encore bien long-tems qu'ils n'avoient des armes à feu, que par le moyen des Etrangers. Il y a moins d'un siècle qu'Alexis Michelowitz fit venir de Brescia huit mille carabines, qu'on conserve encore dans l'arsenal de Moscow. Ce sont autant de monumens qui déposent quelle étoit tout récemment l'ignorance de ce peuple, qui aujourd'hui ne le cede en rien à aucun autre.

A Syfterbeck, non loin de St. Pétersbourg, il y a une très belle fabrique d'armes, établie par Pierre le Grand; & du côté de Moscow il y en a une autre. Un Officier, qui, l'année dernière, y fit fabriquer trente-trois mille fusils, m'a dit qu'à l'épreu-

ve, il n'en étoit pas crevé plus de quatre-vingt sur mille, tandis, m'a-t-il ajouté, que la moitié de ceux de Saxe crèvent. Or le fusil tout monté & livrable au fantassin, ne coûte pas plus de deux roubles, ou environ neuf schellings, ce qui est en Angleterre le prix d'un couteau. Ils ont pareillement la poudre presque pour rien.

Il y a aussi en Russie deux trains d'Artillerie très- considérables. L'un est placé dans l'Ukraine, frontiere des Tartares & des Turcs; l'autre dans cette partie, à portée des nouvelles conquêtes. Les places sont, en outre, abondamment pourvues de canons; & chaque bataillon a deux pièces de campagne & un mortier. En 1714, on comptoit en Russie treize mille canons, & depuis on en a de beaucoup augmenté le nombre. Le corps des Canoniers est aussi brave que beau à voir; son uniforme est rouge &

noir, avec les boutonnières d'or. C'est à un Ecoffois, nommé Bruce, que l'Empire est redevable du bon ordre qui régne présentement dans l'Artillerie, & les écoles de fortification.

Si je puis m'exprimer ainsi, il ne manque donc plus rien en Russie, pour l'achèvement du Temple de Mars, qu'un établissement en faveur des soldats invalides. Les gens de mer ont bien un hôpital en face de Cronstadt; mais l'humanité des Princes ne s'est encore occupée d'aucune fondation pour les troupes de terre. Quant à leur politique, elle a fait en sorte que les enfans des plus grands Seigneurs commençassent à porter les armes, comme simples soldats; & fissent, en cette qualité, l'apprentissage du service. Un jour M. Rondeau me fit remarquer le fils d'un *Knées*, autrement d'un Lord; qui étoit de sentinelle à la porte de sa maison; car les Ministres Etrangers ont ici une garde. Ces jeunes gen-

tils - hommes sont sujets aux mêmes punitions que les autres soldats, aux fers & au Knout, en cas de besoin. Les Officiers eux-mêmes ne sont pas exempts du bâton; en quoi ils peuvent se consoler par l'exemple des Romains, chez lesquels, comme vous savez, Mylord, les verges étoient un châtiment commun au soldat & à l'officier.

A toutes les revues, les Inspecteurs examinent, dans le plus grand détail, la conduite de chaque officier, & portent fort au long les informations qu'ils en ont faites, dans des registres volumineux, lesquels se déposent à la Chancellerie & au collège de la guerre, où on les consulte dans l'occasion. Les chariots d'écritures, qui suivent l'armée, ne doivent pas être mis au nombre de ses moindres embarras, de même que parmi les officiers du grand Maréchal, du grand Ecuyer, & des autres charges de la Couronne,

les Ecrivains ne forment pas le petit nombre. Enfin dans ce gouvernement despotique, on tient registre de tout ce qui se passe, quelque minutieux qu'il puisse être. On diroit que les Russes, qui ont commencé à écrire plus tard que les autres nations de l'Europe, travaillent à réparer le tems perdu.

Les Etrangers, & principalement les militaires, auxquels l'épée vaut mieux que la plume, ont bien de la peine à s'accoutumer de ces écritures continuelles. Mais il faut de la patience, & le nombre de ceux dont elle est la ressource, est très-considérable. On compte dans le service Russe les Officiers Etrangers, & surtout les Allemands, par milliers. Quatre se distinguent, principalement dans ce grand nombre; qui sont Loewendal, Keith, Lascey, & Munich, dont les deux derniers commandent,

Eiv

maintenant les armées victorieuses de l'Empire.

Lowendal a l'esprit très-délié, fait toutes les langues, connoit toutes les Cours & toutes les armées de l'Europe, est beau parleur, plein de courage, & s'occupe, dit-on, singulièrement de sa fortune (a).

Keith, homme d'un jugement très-rassis, a plus obtenu de soumission des Officiers Russes par la douceur, que les autres par la sévérité: au milieu des armes, il a toujours sçu cultiver les lettres, & il joint à la pratique de la guerre, la théorie la plus profonde & la plus raisonnée (b).

(a) Après la révolution de Russie, il passa au service de France; & s'y distingua en plusieurs sièges, & principalement par la prise de Berg-Op-Zoom.

(b) C'est le célèbre Maréchal Keith, tué à la bataille d'Hochkirchen en 1758, au service du Roi de Prusse.

Lascy, blanchi sous le casque, a vu éclore, sous Pierre le Grand, la gloire de la Russie: il ne s'est jamais mêlé d'aucune affaire d'Etat, & a toujours sçu obéir à quiconque a été chargé du commandement. On rapporte qu'à Pultava, il demanda au Czar s'il falloit attendre, pour faire feu, d'être à peu de pas des Suédois; ou bien tirer à la distance ordinaire. Le Czar fut d'abord surpris de cette question: mais saisissant son but, il répondit de différer la décharge, ce qui fut une des principales causes de la victoire. C'est lui qui conduisit les Russes sur le Rhin, à l'armée du Prince Eugène. Il se forma bientôt entre ces deux Généraux, la plus intime familiarité; & les Russes & les Allemands voyant leurs Chefs, naturellement peu parleurs, s'entretenir longuement ensemble, disoient qu'ils s'étoient rendus réciproquement des causeurs. Il a la réputation d'être

économé de sang, & d'attendre patiemment l'occasion. Les soldats le saluent du nom de pere *Baska*.

Il n'en est pas ainsi de Munich, qui passe pour être prodigue de sang, plus craint qu'aimé des troupes, & entreprenant au delà des bornes que prescrit le devoir. » Dieu soit loué ! » s'écria-t-il, voyant les François débarquer à Dantzick, » on manque de mains en Russie pour les mines. » Bravade toutefois qui convient assez à un Général, & qui est propre à répandre la confiance dans une armée. Par un excès d'ambition il voudroit avoir le commandement universel, & il faut convenir que les grandes qualités l'en rendroient digne. L'Empire lui doit beaucoup, & entr'autres établissemens, celui du collège des Cadets, qui est composé de trois cent gentilshommes, distribués en différentes classes, ou plutôt partagés en différentes compagnies. On leur enseigne les

langues, la danse, la fortification, à monter à cheval, à faire des armes, en un mot tous les arts convenables à des militaires. Leurs exercices académiques sont de former, sur la Neva, des fortins & des poligones avec de la glace, de les attaquer & de les défendre, & de donner des essais de l'utilité dont ils feront un jour à l'Etat qui les nourrit & les élève : enfin ce collège est un vrai séminaire militaire. Il occupe le Palais Manziçoff employé ainsi à un meilleur usage, qu'à étaler aux yeux de la nation le luxe d'un favori.

St. Pétersbourg doit encore au Comte de Munich, la facilité du transport des vivres, & pour ainsi dire, son pain quotidien. Cette grande ville composée de cent vingt mille habitans, est située à l'extrémité de vastes marais & d'un bois immense, qui, comprenant plus de cent lieues de terrein, s'étend jusqu'à Moscow.

Elle tire la plus grande partie des provisions nécessaires à la vie, du pays qui est le long des rives du Volcova, & des environs de Novogorod, où la terre devient moins ingrate. L'hiver, quand tout est gelé, les traîneaux viennent régulièrement & sans difficulté à St. Pétersbourg, par le Lac & par la Neva; & y apportent en abondance tout ce dont il a besoin. L'été il n'en est pas ainsi: les barques ne peuvent pas y descendre aussi facilement, à cause des vents d'Ouest, qui regnent presque continuellement ici, & des bourasques terribles auxquelles le Lac est sujet: ce qui occasionnoit quelquefois la famine à St. Pétersbourg; & ce qui fut cause que, quand le Czar fonda cette ville, il y périt plus de cent mille hommes par la disette des vivres. Or Munich a remédié à cet inconvénient, en achevant & perfectionnant le long des bords du Lac, le canal intérieur, commencé par

le Czar, pour joindre le Volcova à la Néva; par le moyen duquel les barques arrivent maintenant l'été aussi régulièrement, à St. Pétersbourg, que les traîneaux l'hiver. Ce Général mériteroit donc bien qu'on lui érigeât une statue, avec une inscription semblable à celle qu'on lit au-dessus d'une des portes de Paris, *Abundantia porta*.

Mais voilà une assez longue lettre. Je vous embrasse, Mylord. Que le lait excellent que vous fournit en abondance votre beau parc de St. James, & les Poudings dont vous faites votre nourriture, vous conservent long-tems en parfaite santé.



 LETTRE VI.

Au même.

De St. Pétersbourg le 13 Juillet 1739.

L'AUTRE jour, Mylord, j'entendis quelqu'un représenter la Russie sous l'image d'un grand Ours blanc, dont les griffes de derrière portent sur les bords de la mer glaciale, dans laquelle sa queue flotte; qui a sa gueule au Midi vers la Perse & la Turquie, & avec ses pattes de devant, s'étend au loin vers l'Orient & l'Occident. Les grands hommes d'Etat du Nord, Oxenstiern & Frédéric Guillaume Electeur de Brandebourg, disoient qu'il ne falloit ni le délier, ni l'irriter, ni le faire dresser sur ses pieds. Charles XII eut cette imprudence; en le battant à diverses reprises il lui apprit à dévorer une partie de ses Etats, & l'a

fait ainsi connoître à l'Europe, à laquelle il l'a rendu terrible.

La vérité est que la Russie n'a rien à craindre de la part du Nord, étant elle-même de ce côté les extrémités du monde. Les vents du Septentrion si funestes dans les autres contrées, où ils soufflent les rhumes & les maux de poitrine, sont ici bienfaisans. Ce sont eux, qui, gelant les marais & les fleuves, pratiquent des routes commodes, au milieu des abîmes & des chemins les plus mauvais; & ouvrent l'hyver le commerce intérieur dans ce vaste Empire. Les Russes s'embarquent alors dans un traîneau, avec leurs marchandises & des provisions pour plusieurs jours; & parlent de faire sept ou huit milles Werts, (a) comme nous parlerions d'aller de Rome à Naples, ou de Londres à Yorck.

Du côté de l'Orient la Russie confine à la Chine, & si jamais, par avan-

(a) Quatre Werts font une de nos lieues.

ture , elle avoit guerre avec cet Empire , on pourroit bien dire d'elle.

Imbellem avertis Romanis arcibus indum.

Les Tartares & les Calmouks ; qu'elle renferme en quelque sorte dans son sein , ne lui sont plus aucunement à craindre. Si autrefois par leurs incursions , ils la rendirent tributaire , aujourd'hui un bataillon Russe , avec deux pièces de campagne , en mettroit en déroute plusieurs hordes ; sans compter que diverses Nations de Calmouks reconnoissent sa souveraineté , & lui servent comme de bouclier & d'avant-corps.

La mer Caspienne , sur laquelle il est presque impossible de naviguer , faute de ports & de mouillages , sépare , avec quelques déserts , la Russie de la Perse. La Géorgie , pays qui professe la religion Grecque , leur sert encore de limites , & en cas de rupture , elle ne

manqueroit pas de prendre partie en faveur de la Russie. Au reste , la stérilité & le mauvais air des Provinces Persiennes , situées le long de la mer Caspienne , lesquelles seroient nécessairement le théâtre de la guerre , semblent devoir maintenir long-tems la paix entre ces deux Empires. La Russie les a restituées de bonne grace à Koulikan , quoiqu'elle eût sacrifié tant d'hommes à leur conquête. Elle sent qu'elle est dans le cas de la fameuse loi de *Coercendo Imperio* ; le Czar lui-même avoit coutume de dire , que ce n'étoit pas de nouvelles terres qu'il ambitionnoit , que peut-être il n'en possédoit que trop , & qu'il ne cherchoit que de l'eau.

La Russie est également en sûreté de la part des Turcs. Ils ne peuvent l'attaquer du côté de l'Ukraine , qui est la province la plus Méridionale , la plus belle & la plus fertile de l'Europe ; ils en sont séparés par un im-

menſe défert, où l'on fait ſouvent pluſieurs journées de chemin, ſans pouvoir trouver d'eau. Le Boryſtène deſcend, il eſt vrai de Kiovie, Capitale de l'Ukraine, à Oczakow frontière Turque; mais les cataractes de ce fleuve rendent comme impoſſible de le remonter.

Cependant les Tartares du Kuban & de la Crimée, ſont à portée de faire des incuſſions en Ruſſie, & ils en donnent ſouvent des preuves. Ils pénètrent dans l'Ukraine, mettent le feu à quelques Villages, en enlèvent les familles, & ſe retirent auſſitôt, n'ayant aucune facilité pour s'y maintenir. Vingt régimens de milice qu'on a levés, par le conſeil du Comte de Munich, veillent maintenant à la garde des lignes qu'on a tirées, le long de cette province, depuis le Boryſtène: elles ſont défendues par des forts, placés de diſtance en diſtance, qui avertiſſent par des ſignaux, de quel côté l'ennemi s'avance.

Afin de ſ'en délivrer abſolument; il eſt important aux Ruſſes de conſerver Azoph; cette place tient en bride toutes les hordes de Kuban. Pour contenir pareillement celles de la Crimée, ils auroient beſoin d'être les maîtres de Kerçi, port excellent qui domine le détroit ou Boſphore Cimmérien. Une flottille, qu'ils y entretiendroient, les feroit reſpecter ſur le Palus-Méotide & ſur la mer Noire. Elle ſuffiroit pour empêcher les Tartares de ſortir de leur peninſule, & mettroit même, dans une eſpece de dépendance, Conſtantinople qui vit en grande partie de la Crimée; c'étoit le deſſein du Czar Pierre, & ſi la guerre préſente ſe termine heureuſement, il pourra bien s'exécuter.

En entrant par la Moldavie dans la Pologne, les Turcs auroient plus de moyens d'entamer la Ruſſie, attendu qu'il leur ſeroit bien plus facile de trouver des ſubſiſtances

dans cette partie , que dans celle d'Oczakow. Mais il leur faudroit alors combattre de plus les Polonois, qui ne verroient pas tranquillement les infidèles s'avancer sur leurs terres ; & ils ne devroient gueres compter sur les Moldaves, lesquels, étant de la religion Grecque, ne porteroient pas volontiers les armes contre les Russes, qui sont de leur communion. En outre Kiovie, place importante relativement à la maniere dont les villes sont fortifiées en cette partie de l'Europe, domine de ce côté, & défend le passage du Borystene, qu'il faut absolument traverser avant de pénétrer dans l'Ukraine ; & cette province fournira toujours aux Russes tant de ressources pour faire la guerre, que, de toutes manieres, ils doivent avoir l'avantage sur les Turcs.

Je ne vous parle pas, Mylord, de la Pologne qui est à l'Occident de la Russie. Un pays qui n'a ni troupes, ni

places, & où il faut l'unanimité de toute une diète pour statuer une loi, tandis qu'une seule opposition suffit pour lui ôter son autorité & la diffoudre ; un tel pays, dis-je, comme autrefois l'Amérique, est la conquête & la proie de quiconque l'attaque. Ce Royaume qui a figuré avec éclat, les siècles derniers, dans le Nord encore Barbare, & dont les armes victorieuses ont même quelquefois donné des loix à Moscow, doit maintenant en recevoir avec docilité, de tous ceux qui voudront lui en prescrire. Par l'anarchie qui y regne, la Pologne est un champ ouvert à la Russie, laquelle en proclamera toujours les foibles Rois, avec autant de facilité que les Ducs de Courlande.

Les Suédois sont donc les voisins les plus redoutables qu'ait la Russie, & maintenant que la plus grande partie de ses forces sont employées contre les Tartares, & que sa marine est

peu de chose, elle ne laisse pas que d'en avoir quelqu'appréhension. Dans le tems que le Comte d'Osterman négocioit, avec toutes les finesse du cabinet, cette paix d'Aland, par laquelle Pierre le Grand termina ses longues guerres avec la Suède; un chef de Cosaques nommé *Scranacroška*, ce qui signifie joue rouge, fut trouver le Czar & lui tint le discours suivant. » Pere, si tu penses réellement à » ôter de ton chemin cette épine des » Suédois, laisse-moi faire, je te prie, » j'irai avec mes Cosaques, & ferai » main-basse sur tout ce qu'il y a en » Finlande d'hommes, de femmes & » d'enfans. Ainsi, je te jure, il ne te restera pas un ennemi dans ce pays. » Nous en ferons un désert, ce qui » vaut mieux que dix forteresses.«

Telle est la politique Orientale, comme vous savez, Mylord: mais il faut que vous sachiez encore qu'indépendamment de toute considération

de puissance & de forces, la Russie a les plus grandes facilités pour faire la guerre à la Suède, au lieu que la Suède ne peut attaquer la Russie qu'avec beaucoup de difficultés. Elles consistent en ce qu'il est impossible aux Suédois de former des magasins en Finlande, pays extrêmement stérile, où les habitans vivent de l'écorce des arbres mêlée avec le pain, &, certaines années, d'écorce seulement.

Ils ne pourroient non plus tirer leurs subsistances de Livonie & d'Estonie, attendu qu'au premier soupçon de guerre, toute traite de grain leur seroit interdite. Pour s'approvisionner en Pologne, ils auroient besoin d'un grand nombre de navires, & par conséquent il leur seroit aussi difficile de le faire secrettement que sans obstacle. Il leur faudroit encore nécessairement passer la mer, pour porter une armée en Finlande; & enfin ils n'y ont point de places fortes.

Au contraire, les Russes y possèdent Wibourg, ville importante & bien fortifiée, & la Carélie, pays coupé çà & là, de marais, de bois, de rivières, de passages étroits, & très-propre ainsi à tirer, au besoin, la guerre en longueur; d'autant plus qu'il est comme environné de provinces très-fertiles. Que si les Suédois, de même que les Danois, à raison de leur commerce, sont supérieurs aux Russes en forces de mer & en gros vaisseaux; ceux-ci les surpassent de beaucoup pour le nombre & la qualité des galères, qu'on peut presque ranger parmi les forces de terre. Ils peuvent, par leur moyen, inquiéter leurs ennemis de toutes parts; &, à l'exemple de Scipion, porter la guerre jusques dans leurs foyers. Il faut donc croire que la Suède y pensera plus d'une fois, avant d'attaquer la Russie, & de s'exposer à perdre, en peu de tems, les
grands

grands avantages qu'elle s'est procurés depuis la paix d'Aland.

Mais si la paix est à désirer pour la Suède, elle ne l'est pas moins pour la Russie, afin de pouvoir recueillir, pleinement, les fruits de la nouvelle création du Czar. Quelque glorieuses que lui aient été les guerres qui l'ont occupée tant d'années, elles lui ont coûté des hommes; lesquels sont partout la principale richesse des Etats, & dont, à cause de sa vaste étendue, elle est dans une si grande disette. On assure que la présente guerre, en particulier, depuis cinq ans qu'elle dure, a diminué l'Empire de plus de deux cent mille habitans.

L'Espagne & la Russie sont peut-être les deux pays les plus avantageusement situés, pour donner des loix au monde. L'une placée au milieu de l'Océan & de la Méditerranée, & naturellement maîtresse du détroit de Gibraltar, est défendue par les Py-

renées, du seul côté qu'elle touche au continent. L'autre située entre l'Asie & l'Europe, avec des frontieres dont la nature a rendu la plus grande partie inaccessible, a pour rempart du reste la foiblesse de ses voisins, & peut facilement s'étendre du côté où elle espérera le plus d'avantages. Mais de quoi l'une est-elle capable avec fix à sept millions d'habitans; & l'autre avec une population moindre que celle de la France, lorsqu'elle est vingt fois plus étendue ?

Il semble maintenant que l'affaire importante des Russes devoit être de peupler leur pays, & principalement l'Ukraine, leur meilleure province, entièrement dévastée par cette guerre. Il paroîtroit cependant dangereux d'y transporter des colonies d'Ostiaques, de Samoyedes, & de ces autres peuples Septentrionaux presqu'inutiles, à l'Empire; ils pourroient, par leur petitesse & leur difformité, y gêner la

race des hommes. Le mieux seroit donc d'acheter des familles Tartares, & d'y attirer les Moldaves & les Valaques; qui étant unis à la Rutlie par les liens de la même religion, & la regardant comme le siège de l'Empire Grec, accourroient s'y établir à l'envi.

La population une fois augmentée, on réussiroit facilement à perfectionner l'agriculture, dans un pays qui répond avec usure, aux travaux des laboureurs; & il seroit également facile d'y entretenir de nombreux troupeaux de moutons: de sorte que le gouvernement ne fût plus obligé de recourir à la laine, & aux manufactures des Etrangers, pour habiller les troupes. Il pourroit alors s'occuper de l'exploitation des mines, qui, par le défaut de mains, est aujourd'hui presqu'entièrement négligée. Il y en a en Sibérie, de très abondantes en fer; & il s'en trouve encore aux en-

viros de Moscov. Dernierement ; proche Kola, on en découvrit une de cuivre qu'on assure être fort riche. ce vaste Empire en contient certainement de bien d'autres fortes.

Le travail des mines entrepris & dirigé, comme il convient, seroit le moyen de faire une guerre lourde & funeste à la Suède qui convertit en or son cuivre & son fer. En tems de paix le gouvernement, à moins que la nature n'y ait mis des obstacles invincibles, pourroit encore exécuter le grand dessein du Czar, de réunir la mer Caspienne au Pont-Euxin, en creusant un canal du Tanais au Wolga. En général il seroit facile au gouvernement de rendre le commerce beaucoup plus utile au pays qu'il n'est. Il lui suffiroit pour cela de renoncer aux Monopoles qu'il exerce sur différens genres, & de lui accorder plus de liberté. Malheureusement il n'arrive que trop souvent, que ceux qui gouvernent

ayent des vues toutes opposées au bien général de la nation ; & c'est ce qu'on voit principalement ici, où la Cour semble ne s'occuper que des moyens de conserver l'autorité dont elle est en possession, & de tenir dans une égale dépendance le peuple & les grands. Pour cet effet il faut un gouvernement militaire : *imperium armis acquisitum, armis restituendum*, disoit Hirtius à César.

De tout ceci vous conclurez, Mylord, que si la succession vient à s'établir d'une manière stable en Russie, & qu'après une longue paix, il y regne un Prince prudent, ambitieux & actif, rien ne pourra l'arrêter dans sa course, ni mettre obstacle à ses entreprises. Il semble assez naturel que ces deux Empires, qui, par la nature de leurs frontières, n'ont rien, ou presque rien à craindre de leurs voisins ; qui ont des troupes nationales nombreuses & bien disciplinées ; qui sont

F iij

formés de millions d'hommes parlant tous la même langue , & professant la même religion ; dont enfin le gouvernement est militaire , finissent par demeurer maîtres en Europe du champ de bataille , & par combattre entre eux pour la souveraineté de cette belle partie du monde. Nos enfans seront peut-être les spectateurs de ce grand duel : nous avons déjà vu ces deux redoutables puissances , essayer leurs armes l'une contre l'autre.

J'ignore , Mylord , si avant que de partir , je pourrai encore vous donner de mes nouvelles ; tout ce que je fais , c'est que je vous chérirai & respecteraï toujours , comme l'honneur d'une Isle qui fait celui de l'Europe.



 LETTRE VII.

Au même

De Dantzick le 13 Août 1739.

LE 21 du mois dernier , au moment d'appareiller pour Dantzick , je reçus , Mylord , votre lettre en réponse à celle que je vous écrivis d'Hel-singor , où vous me demandez tout ce que j'aurai pû recueillir , concernant la présente guerre de la Russie contre les Turcs. Cette guerre des plus importantes , par la fin que le gouvernement s'y est proposée , & qui ne tendoit à rien moins qu'à rendre tributaire , & même à assujettir la capitale de l'Empire Ottoman ; est également singulière par la nature du pays où il a fallu marcher , & celle des nations qu'il a fallu combattre. Les Généraux chargés du soin de la conduire , ont été obligés en consé-

quence, de s'écarter des regles ordinaires de l'art militaire.

Avant de vous écrire ce que j'en ai appris de plus précis, je commencerai, Mylord, par vous dire qu'après avoir heureusement échappé, pour la seconde fois, aux périls du golfe de Finlande, nous mouillâmes à Dantzick le deux de ce mois. Cette ville voulut aussi dernièrement, faire l'épreuve du poids des armées Russes.

Cæsaris Augusta non responsura lacertis.

Ses dépenses pour porter sa garnison ordinaire de douze cens hommes à trois mille, furent très-considerables; le dommage qu'elle souffrit de cinq mille bombes, que les Russes y jetterent, a été plus considerable encore; & elle a fini par payer quelques centaines de milliers de roubles au trésor de l'Impératrice, à laquelle elle s'imaginoit pouvoir résister. Les députés que la Ville lui envoya à cette

occasion, à St. Pétersbourg; en reçurent toutes sortes de caresses: mais il leur fut impossible d'obtenir un seul copiche de diminution, à la contribution imposée.

Dantzick a ainsi appris à ses dépens, comme autrefois Marseille du tems de César & de Pompée, à ne point se mêler des disputes des Grands; & désormais elle devra se contenter, avec ses Consuls & ses Officiers municipaux, ses quatre-vingt mille livres sterlings de revenu, sa garnison, ses fortifications, & les trois cent canons de bronze qu'elle a dans son arsenal, d'être à l'abri des incursions des Polonois, lors de leurs confédérations.

Au reste, la constitution actuelle du Royaume doit parfaitement la tranquiliser, & il ne paroît pas qu'elle ait rien à craindre pour ses privilèges, son anseatisme ou sa liberté. La Pologne & la Lithuanie ensemble.

ont à peine huit mille hommes de troupes sur pied, & ce n'est pas le seul mal de l'État. Ce *Veto* universel de chaque Nonce, ne peut être regardé que comme un *Veto* au bien général du pays; & l'élection du Roi y porte la désolation cinq à six fois par siècle.

Les citoyens zélés veulent encore que l'intolérance y soit une plaie funeste, pour la population & pour le commerce; attendu que les Juifs l'inondent & en enlèvent tout l'argent. Que n'y auroit-il pas à dire ensuite de l'esclavage des paysans, & des juridictions des Starostes & autres, lesquels exercent des droits qui ne peuvent appartenir qu'au Souverain? C'est bien dommage, ajoutent les bons patriotes, que la liberté de la Pologne dépende du bon plaisir des puissances voisines; lorsque pour l'assurer & leur rendre la république respectable, il suffiroit de remédier aux désordres de la constitution. Cette

seule réforme rendroit son ancienne splendeur à un Royaume des plus considérables de l'Europe, baigné d'un grand fleuve qui se décharge dans la mer, abondant en hommes & en grains, & auquel il ne manque qu'un bon gouvernement, & l'industrie sa fille.

Au reste, Mylord, tous ces abus subsisteront; trop de gens ont intérêt à la continuation de l'anarchie actuelle. Mais, quoiqu'il en puisse arriver, si Dantzick dépend de la Couronne de Pologne, tout le Royaume est en quelque sorte tributaire de cette ville, maîtresse des embouchures de la Vistule. Les Seigneurs Polonois y envoient, par le moyen du fleuve, leur grain, dans lequel consiste leur unique revenu, & le vendent aux Dantzikois: n'étant permis aux Polonois d'en traiter directement avec les étrangers, que pendant le seul espace de cinq jours que dure la foire.

Les Dantzikois le logent dans de grands greniers qui remplissent en partie leur ville. Ils le revendent ensuite aux Suédois, lesquels donnent en échange leur fer & de la porcelaine de la Chine; & principalement aux Hollandois, dont Dantzick est la mere nourrice. On estime que l'exportation qui s'en fait, monte à un million sterling chaque année. Elle étoit autrefois bien plus considérable, quand le bled de Pologne se débitoit jusques dans la Méditerranée: on voit que Venise, lors d'une grande disette, fut ravitaillée par Dantzick. Cette diminution de l'unique branche de commerce de la Pologne s'attribue en grande partie, aux progrès qu'a fait, l'agriculture en Angleterre, & aux prix qu'on y accorde à ceux qui exportent le grain, lorsqu'il est en abondance.

Après le grain, le commerce le plus considérable de Dantzick consiste en eaux de vie. Cette ville est pour le Nord, ce que Corfou & Zara sont

pour le Midi. A St. Pétersbourg seulement, elle en vend pour six mille livres sterlings tous les ans. Du tems de l'Impératrice Catherine, elle y en envoyoit le double, & c'étoient les beaux jours de la Russie, soutiennent les marchands d'eau de vie de Dantzick.

Maintenant, Mylord, que je vous ai dit de Dantzick, ce qui m'en a semblé le plus intéressant à savoir, & vous n'ignorez pas que les voyageurs sont volontiers prolixes; il me reste à vous parler de la guerre qu'ont présentement les Russes avec la Turquie.

Le motif, ou si vous aimez mieux le prétexte de la guerre, a été de châtier les Tartares, qui, depuis longtemps, ne cessoient d'infester les frontieres Méridionales de l'Empire. Les plus considérables parmi eux sont ceux de la Crimée: on dit qu'ils peuvent mettre sur pied jusqu'à quatre-

vingt mille hommes. Outre cette péninsule, ils possèdent en terre ferme la petite Tartarie, située le long de la partie Méridionale de la mer d'Azoph & de la mer Noire. Ils ont pour alliés, ou sous leur dépendance ceux du Kuban, qui occupent les rives Septentrionales de la mer d'Azoph; & ceux de Budziack lesquels sont établis aux environs du Niefter, & s'étendent depuis le Bog jusqu'au Danube. Les Tartares de la Crimée habitent dans des villes, & sous un ciel tempéré, cultivent un pays riche en bestiaux & en grains. Les autres errent dans les déserts, & cultivent seulement çà & là quelques pièces de terre.

Ils reconnoissent tous la Porte pour souveraine & pour protectrice. Par le moyen de Caffa & de Baluklava, où il y a garnison Turque, elle domine la Crimée: elle tient en sujétion les Tartares du Kuban, par

Azoph qu'elle possède à l'embouchure du Tanaïs; & enfin ceux de Budziack par Bender situé sur le Niefter, & Oczakow, situé sur la rive Occidentale du Borystène, à l'endroit où, après avoir reçu le Bog, il se jette dans la mer.

Comme les autres Tartares Mahométans, ils vivent de brigandage; tandis que les Calmouks & les Mounghals, idolâtres de religion, ne font tort à personne; & se nourrissent de leurs bestiaux, à l'exemple des anciens Patriarches. Les Russes ont élevé contre ceux du Kuban & de la Crimée, leurs voisins les plus redoutables, deux grands retranchemens; l'un s'étend du Tanaïs au Wolga; & l'autre, renfermant un espace de cent lieues, prend depuis le Borystène jusqu'au Donetz, rivière qui se jette dans le Tanaïs au-dessus d'Azoph.

La belle province d'Ukraine, entre laquelle & la petite Tartarie coule

la Samare, est le champ principal des incursions des Criméens. Elle s'allia autrefois avec la république de Pologne ; & dans la suite elle passa sous la protection de la Russie, qui, depuis la défection de Mazeppa son Chef ou Hetman, l'a réduite en province de l'Empire. Elle est située dans un climat heureux & riche en bestiaux, en miel, en cire, & en toutes fortes de grains. Ses habitans sont les Cosaques, Grecs de religion ; nation guerrière, qui de tout tems a été aux mains avec les Tartares ses voisins. Ceux-ci beaucoup plus puissans, & toujours en campagne, infestoient continuellement l'Ukraine, enlevant de toutes parts les troupeaux & les familles. Leur Kam a le dixième du butin, & le reste se partage entre leurs Murfas ou Capitaines & les soldats.

Dernièrement ils se permettoient ce brigandage avec d'autant plus de li-

cence, qu'ils voyoient la Russie & la Porte dans une méfintelligence réciproque. Outre les mécontentemens passagers qui s'élevent journellement, entre deux Empires rivaux & limitrophes, d'un côté les Turcs soupçonnoient la Russie de favoriser, sous main, Koulikan leur fléau ; & celle-ci de l'autre monroit beaucoup de ressentiment, de ce qu'ils prétendoient passer par des provinces de sa dépendance, & alloient même, dans leurs expéditions contre les Persans, jusqu'à violer son territoire. La Porte excitoit donc les Tartares contre la Russie ; & ils entreprirent, ou plutôt ils continuerent la guerre d'autant plus volontiers, qu'ils savoient les forces de leurs ennemis occupées en Pologne, dont les événemens, qui tournoient tous à l'avantage des armes Russes, ne faisoient qu'irriter davantage les Turcs.

En diverses incursions, les Tarta-

res firent en Ukraine un grand butin, & un nombre considérable d'esclaves, qui se vendoient publiquement à Constantinople, comme pris sur des ennemis déclarés. Après bien des plaintes & des écritures inutiles, la Russie recourut à la dernière raison des Souverains; &, pour châtier ces voleurs, elle choisit le tems que les troubles de Pologne, à laquelle elle avoit donné un Roi, étoient sur le point de finir, & que Koulikan occupoit les Turcs plus que jamais en Asie.

En 1735, après avoir rassemblé une armée en Ukraine, l'Impératrice donna ordre au Général Léonteff, de pénétrer en Crimée, avec vingt mille hommes de troupes réglées, & huit mille Cosaques; & d'y mettre tout à feu & à sang. Mais étant parti trop tard, il ne put parvenir qu'à Camervifaton sur le Borystene, après avoir battu quelques hordes ou com-

pagnies de Tartares, qu'il rencontra dans le désert.

L'année suivante 1736, la campagne fut plus sérieuse. Les affaires de Pologne étant terminées, & la paix arrêtée entre la France & l'Empereur, auquel la Russie avoit envoyé des secours; celle-ci tourna toutes ses forces contre les Tartares. Pendant l'hiver le Comte de Munich forma une armée sur le Tanais, laquelle de bonne heure investit Azoph. Une flotte aux ordres du Contre-Amiral Bredal, composée de plusieurs galères & de différens autres bâtimens, dont les équipages étoient venus de la Baltique, descendit de Veronitz. Elle portoit la grosse artillerie; & pour couvrir & seconder le siège, elle s'empara des bouches du fleuve. Munich laissa le commandement de l'armée au Maréchal Laszy, qui revenoit de la guerre d'Allemagne; & pour consommer l'entreprise de l'année dernière con-

tre la Crimée, il fut se remettre à la tête de l'autre armée; qui s'étoit grossie en Ukraine, où on établit le siège principal de la guerre.

Il lui fallut y couper une quantité prodigieuse d'arbres pour construire des chariots, y faire des provisions considérables de farine; & rassembler un très-grand nombre d'hommes, de chevaux & de bœufs pour transporter des vivres, pour six mois, à travers des pays qui ne fournissent autre chose que du fourage. Il lui fut aussi nécessaire de se pourvoir de quantité de tonneaux; afin de ne pas manquer d'eau dans des déserts, où souvent, pendant plusieurs journées de chemin, on n'en sauroit trouver.

Munich, ayant ainsi pensé à tout, sortit de l'Ukraine. Son armée marchoit en un ou plusieurs quarrés, suivant l'occurrence; avec les vivres & les bagages au centre. On ne voyoit autour, de quelque part qu'on jettât

les yeux, que le ciel, l'herbe des champs, & les Tartares qui venoient par différens retranchemens l'attaquer çà & là. Repoussés d'un côté, ils s'échappoient dans un clin d'œil, & un moment après, ils reparoissoient d'un autre: quelquefois, telle étoit leur multitude, ils enveloppoient toute l'armée, comme un nuage épais.

On leur oppoisoit les Cosaques & les Dragons, qui, divisés en plusieurs escadrons, marchoient aux angles du quarré; & au premier besoin étoient soutenus par l'Infanterie, armée en partie de piques, & pourvue de chevaux de frise, lesquels mis en travers avec célérité, tenoient lieu de retranchement: mais d'ordinaire on disperçoit les Tartares par quelques volées d'artillerie, dont l'armée conduisoit un train nombreux. Il leur arrivoit quelquefois, lorsque les Russes avoient le vent en face, de mettre le feu à l'herbe, qui, dans ces déserts,

croît à une grande hauteur. Alors la seule défense étoit de creuser promptement des fossés, & d'élever un rempart contre l'incendie, qui se répandoit victorieusement par la campagne.

A mesure que l'armée avançoit, les Russes élevoient des redoutes de distance en distance, pour conserver leur communication libre avec l'Ukraine; & Munich laissa dans un lieu appelé Somara, un petit camp retranché, avec mille hommes, & quelques pieces d'artillerie, & de plus défendu, en avant & en arriere, par les autres fortins. Ce n'est pas autrement que les Colonies Européenne s'avancèrent en Amérique, vers les habitations des Sauvages; & Jules Agricola employa toutes ces précautions, quand il entreprit la conquête de l'Ethiopie, Royaume alors inconnu & désert. Afin d'assurer ses derrieres, & d'enchaîner, en quelque sorte, son

armée avec les provinces soumises aux Romains, on voit qu'il eut soin d'établir aussi des forts, de distance en distance. Seulement la chaîne des forts Russes étoit de beaucoup plus longue, d'autant plus que le défaut d'eau ne leur permettoit pas toujours de suivre le plus court chemin; & que, pour en chercher, il leur falloit quelquefois s'écarter, de deux ou trois marches de leur route.

Avec toutes ces précautions & toutes ces difficultés, Munich s'avançoit vers la Crimée, conduisant une armée de soixante-dix mille hommes de troupes réglées, & un plus grand nombre encore de chariots; tandis que celle de Lascy, moins nombreuse, seroit de plus en plus Azoph, qu'elle emporta heureusement au mois de Juillet. Ainsi cette place importante, qui, outre qu'elle tient le Kuban en sujettion, domine le Tanaïs & le Palus-Méotide, revit, il y a trois

ans , les aigles Russes sur ses remparts. Le Czar Pierre s'en étoit emparé en 1697 ; mais , par la paix de Pruth , il fut obligé de le restituer. Les Tartares du Kuban éprouvèrent aussi la vengeance des Russes : ils furent battus à plate couture par un certain Donduc - Ombo , Chef des Calmouks qui habitent vers Astracan , sous la protection de la Russie.

Munich , après des escarmouches presque continuelles dans les déserts qu'il eut à traverser , étant arrivé aux fameuses lignes de Précop , se prépara à les attaquer. Elles défendent l'entrée de la Crimée , & sont flanquées de plusieurs tours , qui ont été autrefois l'écueil des armes Russes. Le Kam y étoit retranché avec toutes ses troupes , parmi lesquelles il y avoit quelques compagnies de Spahis & de Janissaires. Munich ayant fait semblant de les attaquer d'un côté , se porta d'un autre , & les força facilement.

Avant

Avant de pénétrer dans le pays , il envoya , sous la conduite de Léonteff , un gros détachement vers Oczakow , afin de n'avoir pas , sur ses derrières , les Tartares de Budziack , & les Turcs qui commençoient déjà à s'ébranler dans cette partie. Léonteff s'empara de Kinburn , petite forteresse située sur le Borystène , en face d'Oczakow ; pendant que le Grand Visir , campé sur le Danube , en renforçoit la garnison ainsi que celle de Bender , observoit les mouvemens des Autrichiens , lesquels , ayant fait la paix avec la France , sous prétexte de répartir leurs troupes en des quartiers plus commodes , formoient une armée en Hongrie , & mettoit en défense les frontieres de l'Empire du côté de la Chrétienté.

Etant entré dans la Crimée , Munich prit Koslow , ville riche & marchande , située sur la mer ; Bacifaray résidence du Kam , placée presqu'au

G

milieu de la Peninsule, où il brûla les Palais de ce Prince; il fit le même traitement à Sultanfaray, résidence du Sultan-Galga, autrement l'héritier présomptif du Kam: mais lorsque son cours étoit le plus rapide, & qu'il menaçoit d'exterminer la contrée entière, tout-à-coup il s'arrêta. Ayant trouvé le pays qui conduisoit à Caffa, l'objet principal de ses vues, ruiné par les Tartares-mêmes, il sentit qu'il lui seroit d'une difficulté extrême de s'en emparer.

Il craignoit surtout qu'ils ne traversassent les marais du Palus-Méotide, par des gués dont ils ont la connoissance; & qu'après s'être joints à ceux de Budziack, ils ne tentassent ensemble quelqu'irruption en Ukraine. C'étoit réellement leur projet; ils esperoient prévenir les Russes de vitesse, ou du moins les trouver harassés de fatigue; & par le pillage de l'Ukraine, se dédommager en partie, du désastre de la Crimée.

Munich se reporta donc vers les lignes de Précop, qu'il fit raser en plusieurs endroits; & s'étant réuni à Léonteff, lequel avoit démoli Kimburn, à la fois trop à la portée des Turcs & trop éloigné des frontières Russes, pour penser à le conserver; il reconduisit en Ukraine, au commencement de l'automne, son armée victorieuse à la vérité; mais réduite à la moitié, par les disgrâces continuelles qu'elle avoit essuyées.

Elle ne put pas même se refaire de tant de fatigues pendant l'hiver. C'est précisément la saison que choisissent les Tartares pour leurs entreprises; par la commodité de trouver les marais & les fleuves gelés, & d'avoir ainsi des routes, pour se jeter partout où il leur en prend fantaisie. De plus, l'expédition de Munich les força de remettre à ce tems, l'exécution de leur dessein. L'armée Russe fut donc obligée de passer presque tout l'hy-

ver au bivouac. Une partie, en faction contre ceux de la Crimée, étoit occupée à la défense des lignes; le long desquelles, à l'exemple de ce que pratiqua César à celles de Durazzo, par des signaux de fumée on avertissoit, en un instant, de la présence de l'ennemi; l'autre partie en alerte contre ceux de Budziack, rompoit continuellement les glaces du Borystène, afin de leur couper le passage.

Malgré la garde la plus exacte, les Tartares pénétrèrent cependant en Ukraine par plus d'un endroit; & y firent un butin très-considérable. Ils tirent de l'arc, & manient la lance & le sabre, avec une adresse qui n'a point d'égale. Chacun d'eux mène deux ou trois chevaux; ils montent tantôt l'un, tantôt l'autre, & dans un besoin font vingt-cinq lieues par jour. Si un cheval ne peut plus aller, ils le tuent & s'en régalerent avec leurs

compagnons; ou ils le lâchent dans le désert, dans lequel ils le retrouvent ensuite beau & bien remis. Ils ne portent avec eux que le pur nécessaire, qui se réduit presque à rien, pour des gens accoutumés à se nourrir de chair de cheval, & de lait de jument. Les nuits les plus rigoureuses, tant ils sont endurcis au froid, dans la crainte de se découvrir à l'ennemi, ils n'allument pas de feu. Leurs manteaux, étendus sur quelques bâtons fichés en terre, leur servent de tente, & les selles de leurs chevaux d'oreillers. Pendant l'hyver, leurs chevaux paissent l'herbe qu'ils trouvent sous la neige, dont ils sont obligés de se contenter pour tout breuvage. Le gros de l'armée fait halte vers la frontière de l'ennemi: ils détachent alors différens corps, lesquels ont ordre de rejoindre à jour marqué, & ordinairement ne reviennent au camp que chargés de butin, comme ils firent cette année.

A peine la guerre commençoit avec ces succès divers, qu'il y eut des propositions de paix : les Persans & les Autrichiens en étoient les principaux médiateurs. Koulikan avoit promis de ne conclure aucun traité avec la Turquie, que la Russie n'y fut comprise : mais sur ce point il montra peu de bonne foi, ou beaucoup d'indifférence. En effet, à peine assis sur le trône, se voyant sur les bras les rebelles du Candahar secourus par le Mogol, contre lequel il étoit résolu de marcher ; il ne devoit pas être fâché que les Turcs fussent en Europe aux mains avec les Russes, tandis qu'il alloit parcourir la plus riche partie de l'Asie. Pour les Autrichiens, dans le dessein où ils étoient de réparer les pertes qu'ils venoient de faire, dans leur guerre avec la France, ils pensoient à attaquer les Turcs, déjà fatigués de la guerre de Perse, & dans un nouvel embarras par celle de

Russie : de sorte, que pendant qu'ils propoisoient la paix à Constantinople, ils préparoient tout en Hongrie, pour entrer en campagne au printems.

Les avis furent cependant divisés, dans le cabinet de St. Pétersbourg, sur le parti qu'il y avoit à prendre. Le Comte d'Osterman, vieux Ministre, dont la réputation étoit faite, aimant la paix si nécessaire à l'Empire, & ne se fiant que de la sorte aux liguees ; conseilloit bien de châtier les Tartares, mais en même tems il vouloit qu'on évitât de rompre entièrement avec les Turcs. Il disoit que la dernière campagne suffisoit pour la sûreté & l'honneur de l'Empire, qu'il n'étoit pas prudent de le mettre en danger, en l'engageant dans une guerre si difficile & si onéreuse ; que les Tartares étoient plutôt irrités que domptés ; que les Turcs, libres en ce moment de la guerre de Perse, pouvoient porter toutes leurs forces en

Europe ; qu'ils augmentoient déjà dans la mer Noire , la flotte , qui , dès l'année dernière , y étoit entrée pour empêcher , s'il étoit possible , le siège d'Azoph ; qu'ils avoient renforcé les garnisons de la Crimée , & que tous les jours , l'armée qu'ils avoient sur les bords du Danube , grossissoit ; qu'il étoit donc à propos de faire attention à cette maxime du sage , qu'on commence la guerre quand on veut , mais qu'on ne la finit pas de même ; que les succès étoient incertains , & que , continuant la guerre , la désolation des meilleurs provinces de l'Empire , étoit indubitable ; qu'enfin il étoit comme impossible de conserver des conquêtes sur le Turc , la nature ayant établi entre lui & la Russie , de véritables limites , d'immenses déserts.

Le Comte de Munich au contraire appelé de l'armée , par l'Impératrice pour donner son avis dans cette impor-

tante délibération , & qui ne cherchoit qu'à se rendre nécessaire , & à faire parler de lui , conseilloit la guerre de tout son pouvoir. Il dit qu'avec une prudence si craintive , on ne formeroit jamais aucune entreprise ; que rien ne nuisoit tant au tems , que le tems , & que tout considéré , l'occasion ne pouvoit être plus belle : que l'Empire Turc étoit agité au dedans , par la fidélité incertaine du Bacha de Babylone , & par les mouvemens de l'Egypte ; que le trésor du Grand Seigneur étoit épuisé & qu'il lui étoit impossible de faire la guerre , sans des exactions violentes qui souleveroient les peuples ; que l'élite de ses forces Européennes avoit été détruite par les Persans , & que les troupes d'Asie étoient molles , & peu propres à se mesurer avec des soldats bien disciplinés ; que quelque nombreuses que fussent ses armées , une partie seroit obligée de se porter contre les Au-

trichiens , qui se préparoient déjà à l'attaquer ; que puisqu'ils trouvoient le moment favorable , pour quoi la Russie n'en jugeroit - elle pas de même ? qu'il ne falloit pas au reste s'imaginer avoir jamais de trêve avec les Tartares, si l'on ne contraignoit par les armes les Turcs , dont ils dépendent , à conclure une paix glorieuse pour l'Empire : que les Princes devoient se ressentir des injures faites à leur Couronne , d'une maniere éclatante , & qui prévînt jusqu'à la tentation d'une récidive ; que c'étoit bien moins encore les brigandages passagers des Tartares , qu'il falloit avoir sous les yeux , que la honte du traité de Pruth , les fourches Caudiennes de la Russie ; qu'il étoit tems enfin d'en effacer l'ignominie : qu'une femme avoit dernièrement sauvé l'Empire , que c'étoit à une autre femme , héritière à la fois des états & des vertus de Pierre le Grand , à le venger ;

qu'après avoir donné un Roi à la Pologne , & montré ses armées au Rhin , les heureux succès de la campagne dernière devoient inspirer à cette Princesse une juste espérance d'accomplir le grand projet du Czar, des'emparer de la Crimée, le principal grenier de Constantinople , & d'avoir une flotte sur la mer Noire : que si la fortune continuoit d'être favorable , on pouvoit se promettre bien au-delà ; qu'il ne s'agissoit de rien moins , peut-être , que de chasser le Turc de l'Europe & de Constantinople , cette métropole de l'Empire des Grecs qui , regardant tous la Czarine comme leur légitime souveraine , mettoient en elle leur unique espoir , l'appelloient pour les délivrer de la domination des infidèles , & ne soupiroient qu'après le moment de s'enrôler sous ses étendarts.

Le hardi conseil de Munich , à qui les expéditions de Dantzick & de la Crimée donnoient de la faveur , plut

à l'Impératrice ; & en conséquence elle se décida à s'unir de plus en plus avec l'Empereur , & à continuer la guerre plus chaudement que jamais.

Cependant le fil des négociations pacifiques n'étoit point encore rompu. Pendant qu'on délibéroit quel feroit le lieu le plus propre pour le congrès , qui se tint depuis sans aucun fruit à Nimirow ville de Pologne , les Autrichiens déclarèrent la guerre aux Turcs , & se répandirent aussitôt dans la Bosnie , la Servie , la Valachie & la Moldavie. Dans leur manifeste , ils s'étendoient beaucoup sur les dangers que couroit l'Empire Romain , depuis la paix conclue entre les Persans & le Grand Seigneur ; & faisant allusion à certains articles concernant le pèlerinage de la Mecque & la religion , dont ces deux puissances étoient convenues , ils assuroient que la Chrétienté étoit perdue par la réconciliation des sectes d'Omar &

d'Ali , & la réunion du Mahométisme ; si elle n'employoit pas toutes ses forces pour prévenir des ennemis aussi redoutables.

Le Comte de Munich projetta cette année une entreprise plus sérieuse que celle de la dernière campagne ; ce fut le siège d'Oczakow défendu par plus de vingt mille Turcs , & abondamment pourvu en tout genre. Afin de pouvoir battre la place du côté de la mer , & avoir de quoi opposer aux galères qu'y entretiennent les Turcs , pour empêcher les Cosaques de descendre le fleuve avec leurs barques , & d'infester les côtes de la mer Noire ; on construisit une flottille sur le Borystène , qui prend sa source dans la Russie , & passe par l'Ukraine. Mais comme on fut obligé de la construire au-dessus des cataractes & des rochers , à travers lesquels ce fleuve se précipite , pendant un assez long cours ; il fallut

faire les bâtimens plats, d'où ils ne furent presque d'aucun service sur mer.

La flotte que les Russes armèrent sur le Tanais, fut beaucoup plus considérable. Elle étoit destinée à en venir aux mains, en cas de besoin, avec celle des Turcs; & à seconder le Maréchal Lascy, lequel devoit se porter en Crimée, pour y occuper les Tartares, & faciliter l'entreprise de Munich sur Oczakow.

A l'entrée du printems, Munich partit de l'Ukraine avec une armée de soixante à soixante-dix mille hommes, un très-grand train de vivres & d'artillerie, & deux mille chameaux pour porter les bagages & les tentes. Il partagea son armée en trois corps, qui passerent le Borystène sur trois ponts différens: l'un d'eux étoit à Perewolozna, proche de l'endroit où Charles XII traversa ce fleuve lorsqu'il se retira à Bender, après la bataille, de

Pultava. Ce pont avoit plus de cinquante toises de longueur, & portoit sur cent vingt-huit barques. Munich ayant réuni son armée au-delà du fleuve, hâta sa marche, autant qu'il lui fut possible, afin de prévenir les nouveaux secours que le Grand Visir, campé sur le Danube, envoyoit à Oczakow tant par mer que par terre; & ayant pareillement passé le Bog sans obstacles, il fut à la fin de Juin à portée de la place.

On vit la force de la discipline; dans l'attaque d'un grand retranchement en avant d'Oczakow, défendu par un nombre considérable de Turcs, & celle de la fortune dans la prise de la ville. Les Russes attaquèrent le retranchement jusqu'à trois fois, quoique rudement repoussés les deux premières, & à la fin leur courage l'emporta. Quant à la place, ils l'attaquèrent du côté le plus fort, ne l'ayant pas bien reconnue, & n'en ayant point de plan. Ils se trouvoient,

de plus, dépourvus de fascines, de gabions, & des autres choses nécessaires à un siège, lesquelles portoit la flottille qui n'arriva que quinze jours après la reddition de la ville.

Ce qui l'occasionna fut une bombe que l'étoile de Munich fit tomber sur un magasin de poudre. À la faveur du désordre que l'incendie causa dans la ville, les Russes y donnerent l'assaut & y entrèrent. La garnison fut prisonnière de guerre avec le Serafquier qui la commandoit, & on prétend qu'en ce jour, périt tout le fruit de la discipline Européenne, que Bonneval avoit introduit en Turquie, & qui, consistoit en quelques compagnies de Canoniers, formés à son école. Lowendal & Keith qui animoient les Russes, encore plus par leur exemple que par leur voix, furent blessés dans l'assaut. Keith en fut hors d'état de servir le reste de la guerre; pour Lowendal il se rétablit bientôt, & la continua avec beaucoup de gloire.

Cependant l'armée Turque, qui se grossissoit tous les jours sous Bender, étoit déjà en mouvement; ce qui obligea Munich de rester en présence d'Oczakow, jusqu'à ce qu'il en eût réparé les fortifications. Ce Général, obligé par le défaut de subsistance de rentrer en Ukraine, prévoyoit bien que les ennemis ne manqueroient pas de tenter de reprendre cette place importante; & il ne fit sa retraite qu'après l'avoir mise dans le meilleur état de défense. En effet, à peine eut-il levé son camp, que les Turcs se montrèrent & en formèrent le siège. Ils y perdirent beaucoup de monde, & furent à la fin contraints de se retirer, par la résistance vigoureuse du Général Stolffen, que la flottille laissée par Munich à l'embouchure du fleuve, seconda parfaitement. Dans les différentes sorties des Russes, l'avantage de leurs piques sur les sabres des Turcs fut manifeste; ils avoient

déjà éprouvé l'utilité des chevaux de frise, contre la Cavalerie Tartare.

Pendant que Munich s'avançoit vers Oczakow, Lascy se préparoit, la même année. 1737, à entrer dans la Crimée. Un certain nombre de soldats & même d'officiers, parmi lesquels il s'en trouvoit des plus qualifiés de son armée, n'approuvoit aucunement cette entreprise, & on en murmuroit hautement dans son camp, comme autrefois dans celui de César, quand on fut qu'il alloit marcher contre Arioviste. A son exemple, Lascy accorda aux mécontents la permission de se retirer; il signa leurs congés, & leur donna une escorte pour les conduire en Ukraine. Trois jours après ils reconnurent leur faute, & lui demander permission de le suivre.

Il marcha d'Azoph, par la petite Tartarie, le long du rivage du Palus-Méotide; recevant ses vivres de la

flotte qui alloit cotoyant, sous les ordres de Bredal. Ce Général eut soin d'affurer sa communication avec Azoph, par une chaîne de redoutes; & sur le fleuve Moloskinawodi, il éleva un fort où il laissa les malades. Le Kam l'attendoit avec ses troupes, derrière les lignes de Précop qu'il avoit rétablies, mais ce fut en vain.

A quelques marches de l'Isthme, il y a du côté de la Tartarie, une espece de cap appelé Geniczi; vis-à-vis duquel vers Arabat, s'avance de Crimée, une langue de terre très-longue. Il n'y a pour les séparer qu'un canal fort étroit, par où le Palus-Méotide entre dans une grande lagune, qui baigne cette partie de l'Isthme. Lascy, pour tromper le Kam qui l'attendoit à Précop, fit halte à Geniczi; & ayant jetté un pont sur le bras de mer, il le traversa facilement avec son armée.

Quand il fut à deux journées d'A-

rabat , il apprit qu'un gros de Tartares y étoit accouru , & défendoit l'entrée de la Péninsule. Que devenir entre deux mers , sur une langue de terre , où une poignée d'hommes étoit en état d'arrêter l'armée la plus nombreuse ; étant impossible d'y faire aucune disposition , & d'étendre les troupes de maniere , à attaquer l'ennemi avec quelque espérance de le forcer ? Laszy fit fonder la Lagune , & voyant que les chevaux n'auroient à nager que dans un court trajet , il commanda qu'avec les tonneaux , les chevaux de frise , & généralement tout ce qu'il y avoit de bois dans l'armée , on dressa du mieux possible un pont ou radeau , de la langue de terre au rivage de la Péninsule ; & en même tems il fit creuser un large fossé de la Lagune à la mer , pour servir de défense à l'arrière garde & aux bagages. Ainsi n'ayant d'ennemis , ni en tête ni en queue , l'armée passa à son

aïse. Comme le pont n'avoit pas assez de consistance , pour porter les chevaux , on les conduisoit par la bride ; & ils guéioient ou nageoient suivant l'occurrence.

Les Tartares abandonnèrent Arabat & Précop , dès qu'ils furent que les Russes étoient entrés en Crimée ; & Laszy se porta dans la partie de la Péninsule , à laquelle Munich n'avoit pas touché l'année précédente. Il prit & brûla Caraybassar , ville des plus riches de la contrée , & ravagea tout le pays ; escarmouchant sans cesse avec les Tartares , qui mêlés avec les Turcs , l'attaquoient successivement de tous côtés. Enfin ayant fait mine de marcher sur Arabat , il tourna à gauche , & sortit de la Crimée , avec quantité de prisonniers & de butin , par une autre langue de terre appelée Schoungar , proche Genicz ; & mit ses troupes en quartier d'hiver , le long du Tanais & du Donetz.

La campagne de Lasçy n'eut pas d'autres événemens : à moins qu'on ne veuille compter pour quelque chose d'important , un combat qui se donna au mois d'Août , pendant deux jours , entre la flotte de Bredal , & celle des Turcs , après lequel elles rentrèrent l'une à Azoph , l'autre à Cassa , d'où elles étoient sorties.

Une troisième expédition que les Russes , toujours aux ordres de Lasçy , firent dans la même contrée , l'année suivante 1738 , n'eut pas un plus heureux succès. Le projet étoit de s'emparer enfin de Cassa , (l'ancienne Théodosie ,) afin d'avoir un port sur la mer Noire , & un pied en Crimée. Cette ville jadis la Messine de la Grèce , étoit très propre à remplir ces deux vues , étant encore la plus riche & la plus commerçante du pays. Elle a une rade excellente , avec un très-bon havre , où se tient la flotte Turque du Pont-Euxin. Outre le grain , le beur-

re , & le sel , ce qu'on y achette de poisson salé est incroyable ; il s'en débite par toute l'Europe , & jusqu'aux extrémités des Indes.

Cassa étoit autrefois le boulevard de la Chrétienté contre les Huns , lesquels du fond de la Tartarie inondoient cette frontiere de l'Empire Grec. A la fin ils la prirent , & les Génois qui , dans la décadence de Constantinople , donnoient la loi sur la mer Noire avec leurs vaisseaux , la leur enleverent en 1266. Cette République l'a conservée plus de deux siècles ; jusqu'à ce qu'enfin les Turcs , s'étant établis en Europe , ont englouti tout ce qui les environnoit. Depuis qu'ils s'en sont emparés sous Mahomet II , ils y entretiennent une forte garnison. On voit encore dans cette ville plusieurs monumens de la domination Génoise.

Lasçy fut obligé de renoncer à son projet sur Cassa , par l'état affreux où étoit réduit le pays , qu'il falloit tra-

verfer pour y arriver ; & principalement par la difperſion de la flotte de Bredal , cauſée par une tempête. Il comptoit ſur elle pour la ſubſiſtance, de ſon armée & il devoit en être ſecondé dans le ſiége. De forte que cette année l'incurſion des Rufſes en Crimée, ſe borna à détruire la fortereſſe & une partie des lignes de Précop, & à eſcarmoucher, à l'ordinaire, contre les Tartares; après quoi ayant laiffé Donduc-Ombo dans Azoph , avec une bonne garniſon, Laſcy fut prendre ſes quartiers en Ukraine.

Ce qu'il y eut de plus fingulier dans cette expédition, ce fut la maniere dont l'armée Ruſſe pénétra en Crimée. Elle n'y entra ni par la langue de terre d'Arabat, ni par celle de Schoungar, comme ſe le propoſoit Laſcy. Les Tartares avoient de bonne heure occupé ces poſtes, & ils garderent pareillement les lignes de l'Iſthme, avec une exacte vigilance. Il ne ſa-

voit

voit plus quel parti prendre, quand un Tartare lui fit connoître, peu loin de Précop, un endroit où la mer a très-peu de fond, & qui lorsque le vent d'Oueſt ſouffle, demeure ſouvent quelque tems à ſec. Laſcy ſ'abandonna donc courageuſement à ſa fortune, & dès qu'il vit le vent favorable ſe lever, il diſpoſa ſon armée ſur une ligne, força ſa marche, & paſſa dans la Crimée à pied ſec.

Pour Munich, après la priſe d'Oczakow en 1737, & ſon retour en Ukraine, il ſ'occupa à donner les ordres néceſſaires, pour garantir la province des courſes des Tartares, à reſtaurer ſon armée, & à rasſembler des vivres pour la campagne prochaine. Les Rufſes & les Autrichiens avoient à concerter leurs opérations contre l'ennemi commun; & à chercher les moyens de le reſſerrer, s'il étoit poſſible, entre deux feux.

Vienne, qui, au commencement

H

de l'été, avoit attaqué les Turcs de tous côtés, & qui sur la fin de la campagne, s'étoit réduite à la défensive; propofoit d'assiéger Viden, place située sur le Danube, frontiere de la Bulgarie: tandis que pour faciliter cette entreprise, St. Pétersbourg enverroit un corps de troupes nombreux en Transilvanie, afin d'occuper une partie des forces Turques, lesquelles grossissoient tous les jours en Hongrie; & pour faire une diversion encore plus considérable, elle demanda, que, tandis que Laschy pénétreroit dans la Crimée, Munich entreprît le siège de Choczyn, ville située sur le Niester, & frontiere des Turcs du côté de la Pologne.

La Russie n'envoya point d'armée en Transilvanie, celles de Laschy & de Munich ayant un égal besoin d'être recrutées; & au lieu du siège de Choczyn, il fut résolu à St. Pétersbourg de former celui de Bender. On disoit en cette Cour que cette diversion, qui

donneroit moyen d'achever de dompter les Tartares de Budziack, suffiroit d'ailleurs pour faciliter les opérations des Autrichiens; & qu'une raison de plus pour s'y fixer, c'est que par ce moyen on ne s'éloigneroit point des nouvelles conquêtes, & qu'on seroit toujours à portée du Borystène, dont l'armée pendant la plus grande partie de sa marche, n'auroit qu'à suivre le cours.

Munich passa donc le Borystène, prenant sa route du côté de Bender. Il s'avançoit avec beaucoup de précaution, campant toujours sur les bords de quelque riviere, pour la commodité de l'eau & des fourages, dont il y a disette dans ces contrées. L'armée Russe ressembloit, au milieu de ces déserts, à un gros vaisseau, portant avec lui ses magasins, & répandant la terreur partout où il se présente. On y avoit encore moins de soin des malades que sur mer, vû qu'il

Étoit impossible de dresser des hôpitaux dans ces plaines arides, & de leur procurer aucun des soulagemens, que dans les guerres d'Europe il est ordinaire, ou du moins permis de leur apporter.

Quand il arrivoit aux Russes d'enlever des moutons, ou des bœufs à l'ennemi qu'ils avoient toujours en tête, c'étoit dans leur camp la même fête que sur un bord; lorsqu'au milieu d'une longue navigation, on vient à y recevoir des provisions fraîches. A mesure que l'armée consommoit ses vivres, on brûloit les chariots, & on mangeoit les bœufs qui les tiroient, devenus dès-lors inutiles.

Munich cotoya long-tems le Niefter, dans l'espérance de trouver jour à le passer, & à se frayer une route pour le siège de Bender: mais les Turcs qui tenoient la rive opposée, & qui ne le perdoient pas de vue, l'en empêcherent constamment. Il lui fal-

loit sans cesse être aux mains avec les Tarrares, lesquels, soutenus d'un corps de Turcs, se tenoient du même côté du fleuve que lui, l'attaquoient continuellement, tantôt en flanc, tantôt en queue, & réussissoient admirablement à lui enlever les vivres. Dans le grand nombre d'escarmouches qu'il lui fallut avoir avec eux, il y en eut de très considérables, & qu'on pourroit appeller des batailles. Sans la vigilance de leur Général, & la discipline exacte qu'il faisoit régner dans l'armée, les Russes étoient perdus sans ressource. Harcellé de toutes les manières, & obligé de ne pas quitter les armes, il se montra toujours également prompt à marcher, & à combattre.

Enfin extrêmement affoibli par ses victoires continuelles, sans espérance de pouvoir passer le Niefter, & loin d'être dans le cas de tenter aucune entreprise, obligé de penser à sa propre

sûreté, d'autant plus que la peste étoit de jour en jour ses ravages dans cette contrée, il prit le parti de retourner en Ukraine. Auparavant il eut la précaution de faire raser Ocza-kow, qui avoit coûté la vie à vingt mille Russes; & qu'il étoit impossible de conserver cette année, que les Turcs avoient une armée nombreuse aux environs. Il crut que le plus sage étoit de ne point défendre du tout une place qu'il falloit perdre absolument.

Les malheureux succès de cette campagne, tant de la part des Russes que de celle des Autrichiens, occasionnerent des reproches mutuels entre les deux Cours alliées. On se plaignoit à Vienne que Munich & Lascy n'avoient fait que jôûter contre les Tartares, & que leurs expéditions se réduisoient à des exercices de Tournois, tandis que les Autrichiens avoient à dos le grand Visir, avec l'élite des forces Ottomanes.

Les Russes disoient au contraire; que la guerre qu'ils faisoient étoit plus sérieuse qu'on ne pensoit; qu'elle leur coutoit déjà plus de cent mille soldats, & que tout le mal venoit des Autrichiens, qui, en 1737, avoient morcelé leur armée, abandonné le Danube & leur flotte, & négligé de marcher sur Viden, conquête alors aussi facile qu'importante; & de laquelle en grande partie, dépendoit le succès de la guerre. Ils ajoutoient qu'en 1738 les Autrichiens avoient perdu Orsova, le rempart de Belgrade, par le peu de troupes qu'ils tenoient en campagne, les changemens continuels de Généraux, la variété des conseils, l'instabilité des résolutions, & autres désordres semblables, dont ils ne pouvoient inculper qu'eux seuls.

Avec ces mécontentemens mutuels, les Cours alliées ont continué la guerre, cette année 1739, que la médiation de la France, pour la pacifica-

tion générale a été enfin acceptée des deux côtés. Lascy n'est point sorti de l'Ukraine. Donduc-Ombo, qu'il avoit laissé dans le Kuban, a seul entrevenu la guerre chez les Tartares; les poursuivant dans leurs retraites les plus inaccessibles; faisant main-basse sur tout ce qui lui tomboit entre les mains, enlevant les femmes & les enfans pour peupler la Russie, & formant entr'elle & la Tartarie un vrai désert. Telle est la maniere dont les Orientaux font la guerre. En ruinant les provinces qui les environnent, & transportant ailleurs leurs habitans; ils regardent leurs frontieres mieux gardées, que par la construction des meilleures forteresses.

Ce qui a retenu Lascy en Ukraine, ce sont les inquiétudes que donnoient les Suédois. Ils étoient dans la plus grande correspondance avec la Porte, dont ils avoient été reconnus amis & alliés; ils tenoient des conférences se-

crettes à Stockholm avec le Ministre de France, ils attendoient de Brest une escadre dans leurs ports, ils travailloient sans relâche à l'augmentation de leurs forces navales, ils avoient formé en Finlande de grands magasins de vivres; & sous prétexte d'y changer les garnisons, ils y envoyoit tous les jours de nouvelles troupes. Lascy se tenoit donc en Ukraine prêt, aux premiers mouvemens, à accourir avec son armée contre les Suédois; du côté desquels le gouvernement avoit eu soin de mettre la frontiere dans le meilleur état de défense.

Il fut arrêté avec la Cour de Vienne, que Munich cette année, se porteroit directement sur Choczin, à travers la Pologne. Cet expédient donnoit aux Russes des facilités pour se procurer des vivres, & les mettoit à portée de seconder les Autrichiens en Hongrie. En conséquence Munich, au commencement du mois de Mai,

envoya un corps de troupes, grossi de plusieurs bandes de Cosaques, sur la rive Occidentale du Borystène, avec ordre d'aller en avant le long du fleuve, faisant ainsi semblant de tirer sur Bender, comme la campagne précédente; & tout-à-coup il le passa plus haut, & entra dans le Palatinat de Volhinie.

Mettre le pied en Pologne, & demander passage ce ne fut qu'un. On alléqua pour raison la nécessité à qui tout est permis; & l'on promit de payer tout ce qu'on prendroit, & la plus exacte discipline. Les Polonois qui voyant les Russes sur leurs frontières, les menaçoient si hautement, en cas qu'ils tentassent de troubler la neutralité de la république; devinrent muets de l'instant qu'ils se virent environnés de leurs armes.

Quant aux Turcs, ils attendoient les Russes sur les bords du Niester; & desqu'ils les surent en Volhinie, ils

passèrent le fleuve, & entrèrent en Pologne par la Podolie. Ils dirent qu'ils suivoient l'exemple de leurs ennemis, lesquels d'ailleurs ils devoient chercher partout où ils étoient. En très-peu de tems, les Tartares eurent parcouru & pillé cette fertile province, baignée de plusieurs rivières, lesquelles forment quantité de belles prairies; & qui fournit du bled à la moitié de l'Europe. Les gens de la campagne, éperdus, fuyoient de toutes parts, abandonnant leurs effets à la merci du soldat, & ne pensant qu'à éviter l'esclavage. C'est un grand exemple, que pour être tranquille spectateur des guerres de ses voisins, il faut pouvoir les combattre; & qu'une neutralité n'est respectée qu'autant qu'elle a les armes à la main.

Pendant que les Turcs se bernoient en Pologne à observer Munich, en Hongrie le Grand Visir avoit tourné toutes ses vues du côté de Belgrade.

Le siège de cette importante place lui étoit facilité par la prise d'Orsova, l'année précédente, & par l'état de foiblesse où étoient en ce Royaume les affaires des Autrichiens, dans lesquelles il se proposoit d'augmenter encore le désordre, en entrant de bonne heure en campagne. Son projet lui réussit à merveille. Vallis qui commandoit l'armée de l'Empereur, laissa prendre aux Turcs le camp de Crostka, proche de Belgrade; & s'avisa imprudemment de les y attaquer.

Ce Général croyoit surprendre un corps de seize mille hommes seulement; & il y trouva toute l'armée bien retranchée, & défendue par l'artillerie d'une redoute, qui battoit de flanc la campagne. Sa confiance lui fit même négliger de marcher avec toutes ses forces. Il avançoit entre deux montagnes par une longue gorge; & à mesure que ses troupes défilioient pour se mettre en bataille, elles étoient reçues par les

Turcs, qui avoient déjà fait toutes leurs dispositions, & taillées en pièces les unes après les autres. Le front de l'armée de Vallis consistoit pour la plus grande partie, en Cavalerie; aux manœuvres de laquelle le terrain où il falloit combattre, n'étoit pas propre. Ces circonstances & autres semblables ont occasionné, le 22 du mois dernier, la défaite entière des Autrichiens; & maintenant on doit s'attendre, tous les jours, à voir les Turcs campés sous Belgrade.

Voilà, Mylord, les dernières nouvelles, nous les avons apprises ici chez la Palatine de Masovie, Dame dont le mérite répond à la grande réputation de son illustre époux.



 LETTRE VIII.

Au même.

De Hambourg le 30 Septembre 1739.

LE siége de Belgrade a été comme la suite immédiate de la bataille de Croftka. L'armée de Vallis extrêmement affoiblie, s'étant retirée sous cette place, le grand Visir eut la liberté d'envoyer un corps de troupes au-delà du Danube; & de dominer ainsi les deux rives de ce fleuve: ce qui lui étoit d'autant plus facile que les Autrichiens, lesquels avoient déjà eu le chagrin de voir une partie de la flotte, qu'ils y entretenoient, détruite par les Turcs, venoient d'être obligés d'en brûler eux-mêmes le reste, pour l'empêcher de tomber dans les mains des vainqueurs.

Le corps des Turcs qui avoit passé

le Danube, étoit assez considérable pour donner de l'inquiétude sur Témisswar; de sorte que Vallis ayant laissé une forte garnison dans Belgrade, se détermina à traverser le fleuve, & à courir au secours de cette ville. Ainsi le Grand Visir réussit dans son projet, & parvint à faire abandonner aux Autrichiens leurs lignes, entre la Save & le Danube, dont vingt-deux ans auparavant, le Prince Eugène étoit sorti contre un autre Visir, assuré de la victoire. Il les occupa aussitôt.

Vallis eut de l'avantage contre les Turcs à Panzova, ce qui ne les empêcha cependant pas de former le siége de Belgrade; & afin d'y porter du secours, il se vit contraint, peu de jours après, de repasser le fleuve. Le Visir, maître du Danube, la place serroit presque de toutes parts. Il ne restoit aux Autrichiens que cet angle de terre à l'Occident, entre la Save & le Danube, où est situé Semlin; & pour ne

pas perdre sa communication avec Belgrade, Vallis y établit son camp.

Tel étoit l'état des affaires, quand les négociations pour la paix furent reprises, plus vivement que jamais, par l'Ambassadeur de France, lequel se trouvoit alors dans le camp des Turcs. L'Empereur y dépêcha le Comte de Neuperg, habile politique, qui signa la paix le 31 d'Août. Désavouée avec solennité, & toutefois observée régulièrement par la Cour de Vienne, elle est à tous égards la plus mystérieuse dont on ait encore entendu parler.

Entre les autres avantages qui en résultent pour la Porte, l'Empereur lui cède la forteresse de Belgrade, ce principal boulevard de l'Allemagne contre les infidèles, qui a coûté tant de sang & de trésors à la Chrétienté, pendant qu'il y avoit encore une armée sur pied pour la secourir, que le Gouverneur répondoit de la

défendre au moins pendant deux mois; & qu'enfin les Russes alliés de l'Autriche, dont il n'est pas même mention dans le traité de paix, venoient de remporter sur les Turcs à la vue de la Hongrie, une victoire complète, dont les suites étoient déjà considérables, & alloient incessamment le devenir bien davantage.

Le Maréchal Comte de Munich, à la tête d'une armée de soixante-cinq mille hommes, tira sur Choczin après avoir traversé la Pologne. Il avoit envoyé le Général Romanzoff avec un gros corps vers Kamienieck, place frontière de la Pologne en cette partie, & située sur le Zabruck, qui peu au-dessous se jette dans le Niefter, avec ordre de faire semblant de vouloir y passer le fleuve. Pour lui s'étant mis à la tête de ses troupes les plus lestes, & ayant fait en deux jours une marche forcée de près de soixante milles, il traversa le Niefter au-dessus

de Kamienieck; trompant ainsi les Turcs qui l'attendoient plus bas sur les rives du Zabruck, derrière de forts retranchemens, défendus par une bonne artillerie. Leur armée étoit de quarante-cinq mille hommes, & le nombre des Tartares leurs Auxiliaires encore plus considérable. Aussitôt qu'ils eurent appris que Munich avoit passé le Nies-ter, ils ne tarderent pas un instant à le passer eux-mêmes; & ils coururent en hâte couvrir Choczyn, où il marchoit.

Le camp qu'ils choisirent ne pouvoit être plus avantageux; c'étoit une plaine qui dominoit en partie la campagne, & située de façon qu'ils avoient Choczyn sur leurs derrières, pour front une petite rivière formant des marais çà & là, à droite des hauteurs & des bois qu'ils eurent soin d'occuper, & à leur gauche un grand vallon- auquel on ne pouvoit parvenir que par des sentiers étroits & escarpés. Ils ne négligerent rien ensuite pour ren-

dre leur camp inaccessible. Munich fut obligé de leur en donner tout le tems. Il étoit contraint d'attendre Romanzoff, lequel conduisoit les bagages & la grosse artillerie de l'armée, & fut retardé dans sa route par un débordement, qui avoit entraîné les ponts préparés pour son passage. Il lui falloit de plus prendre langue dans le pays ennemi, ravitailler son armée, bien reconnoître le camp qu'il devoit attaquer; & faire en sorte à la fois de ne perdre, ni ses avantages par la célérité, ni l'occasion par la lenteur.

Enfin Munich ayant reconnu que l'aîle gauche étoit la moins difficile à entamer, se mit en marche le 20 d'Août au matin, menaçant uniquement la droite. Il feignit d'y diriger tous ses efforts, attaquant les hauteurs, pénétrant dans les bois, & faisant pleuvoir les bombes dans le camp des Turcs. Ils accoururent pour la

soutenir, & pendant que le combat s'engageoit dans cette partie, Munich fit défiler avec beaucoup de célérité; le plus grand nombre de ses troupes du côté opposé; de sorte que l'aile gauche s'en trouva incontinent investie. Avant qu'ils eussent reconnu le vrai lieu de l'attaque, & qu'ils fussent en état d'y porter du secours; les Russes avoient déjà passé les défilés, renversé ceux qui en gardoient l'entrée; & pointé des batteries contre celles des Turcs.

Pendant que Munich faisoit ces mouvemens, une nuée de Tartares l'assaillit par derrière, & un gros de Janissaires, guidé par une intrépidité rare, traversa presque son corps de bataille. La victoire ne lui en demeura pas moins: il trouva dans le camp des Turcs quantité de munitions de guerre & de bouche; & sans perdre de tems il investit Choczin, qui le 30 se rendit à discrétion, l'armée Ottomane s'étant retirée à Bender.

De Choczin, Munich prit, comme en triomphe, la route du Pruth; & y déployant les drapeaux enlevés aux Turcs, il y rétablit autant qu'il fut en lui, l'honneur des armées Russes, qu'il venoit de venger si glorieusement. Peu de jours après il entra dans Jassy capitale de la Moldavie; y déposa l'Hospodar Gica, & proclama en sa place Cantimir, qui servoit dans son armée, recevant avec de grandes réjouissances, au nom de la Czarine, l'hommage & la foi de cette province Grecque.

Au milieu de ces succès, quand les Russes & les Autrichiens qui tenoient la Transilvanie, n'étoient séparés, pour ainsi parler, que de quelques heures de chemin, & que déjà des escadrons de Cosaques avoient pénétré dans la Bulgarie; la paix fut conclue sous Belgrade, au nom de l'Empereur, par le Comte de Neuperg. Peu de tems après elle fut pareillement signée, au nom de

la Czarine, par un Plénipotentiaire Russe, que l'habile Comte d'Osterman avoit dépêché au Grand Visir, immédiatement après la nouvelle de la malheureuse journée de Croftka.

Ces deux traités ont été négociés par la médiation de la France, qui, quelques années auparavant, ayant terminé les différens de l'Europe, en acquérant pour elle la Lorraine & le Royaume de Naples pour un Prince de sa maison, vient maintenant de la pacifier, en faisant d'un côté céder à la Porte par les Autrichiens, Belgrade démantelé avec une partie de la Valachie & de la Servie; & de l'autre faisant céder à la Czarine par la Porte Azoph pareillement démantelé, avec promesse de la part des Turcs de lier les mains aux Tartares, pour qu'ils n'infestent plus les frontières de la Russie.

Telle a été la fin d'une guerre qui sembloit, au commencement, devoir

entraîner la ruine de l'Empire Ottoman en Europe. Il faut convenir que les Turcs l'ont conduite avec une profonde sagesse; temporisant à propos, & y mettant à l'occasion de la vivacité & de l'ardeur. L'habileté fixe ordinairement la fortune, & ils viennent d'en être la preuve. Les Autrichiens ont perdu dans cette guerre, une grande partie de la réputation de leurs armes, & la frontière dont ils avoient le plus de besoin. Quant aux Russes, s'ils y ont gagné de la gloire, ils la payent bien cher. Leurs plus belles provinces ont été dévastées, & leur Empire épuisé d'argent, d'hommes, & de matelots, & toujours exposé aux mêmes injures qu'auparavant, affoibli comme il est, est bien moins propre à parvenir à ce point de grandeur, qu'ils se proposoient en prenant les armes.

Après de si grands événemens, s'il m'étoit permis, Mylord, de vous en-

retenir de moi, je vous dirois que de Dantzick nous prîmes la route de Dresde. En parlant de commerce, de guerre & de politique, j'avois oublié de demander à Dantzick des nouvelles de l'observatoire d'Eveillon, fameux Astronome. Nous partions quand je me le rappelai. Le célèbre Halley y a été en pèlerinage; & ce grand homme ayant fait un voyage très-long pour le visiter, je ne voulois pas avoir un jour à me reprocher une telle négligence. Je fus donc voir cette céleste vedette, où personne maintenant n'examine les cieux; après quoi nous nous mîmes en route le 15 d'Août.

Ayant traversé une grande étendue de pays entierement sablonneux, qu'un Anti-Diluvien soutiendrait avoir été autrefois le lit de la mer; nous cotroyâmes un peu avant d'arriver à Francfort, les rives verdoyantes de l'Oder, qui, comme la Duna, conduit

duit dans la Baltique de si belles mâtures pour les vaisseaux.

A Francfort nous traversâmes le fleuve, & prenant par la Lusace, province remplie de bois, & célèbre par ses belles toiles, nous nous rendîmes à Dresde en sept jours; d'où vous jugerez, Mylord, qu'en ces pays on ne court pas la poste, comme en France & en Italie.

Dresde est une ville trop connue pour que j'entreprenne de vous en faire la description. Seulement je vous dirai que la politesse y répond à la magnificence de la Cour, & que les yeux connoisseurs de vos Myladis trouveroient un grand plaisir à parcourir les riches émaux, & les superbes diamans qui brillent dans le trésor du Roi; de même que les belles porcelaines, tant du pays que du Japon & de la Chine, qu'on conserve dans un Palais appelé de Hollande, lequel un jour, ainsi que quelques édi-

fices Chinois, doit être couvert de tuiles de porcelaine.

Je ne vous parle point des broderies à jour qu'on travaille à Dresde, & qui en rendent le nom si fameux dans le monde féminin. Quelques-uns seroient d'avis qu'on y fit aussi du point moins cher, comme à Marseille, afin d'en multiplier le débit. Pour la même raison d'autres voudroient que les formes, & les couleurs des porcelaines qui se fabriquent en Saxe, fussent d'un meilleur goût. Les pagodes enluminées de plaques de diverses couleurs, les petites miniatures, les dorures, les ornemens surchargés, & les desseins dénués de grace, leur déplaisent fort dans ces précieuses bagatelles, lesquelles, disent-ils, devroient n'être qu'agrément. Un des Artistes François, qui président à la manufacture de Chantilly, seroit nécessaire à Meissen pour y fournir des modèles.

Il me semble aussi qu'on devroit s'y

attacher davantage, à copier l'ancien-porcelaine du Japon & la Chine, dont les formes, comme les plantes & les animaux qui nous en viennent, ont je ne fais quoi de noble & d'exotique à la fois. Je crois surtout que ce commerce, déjà très considérable, le deviendroit bien davantage encore, si les Saxons s'appliquoient à l'imitation des antiques. De combien de sortes de vases, aussi élégans que simples, n'enrichiroient-ils pas par-là leurs magasins? Quel plaisir ne seroit-ce pas d'avoir, en belle porcelaine blanche, des morceaux choisis de bas-reliefs, une suite des médaillons des Empereurs & des Philosophes, & les statues les plus estimées, comme celles de la Vénus-Médicis, du Faune, de l'Antinoüs, du Laocoon, du Gladiateur mourant, de l'Apollon, modélées en petit. Je m'imagine qu'on voudroit en orner tous les cabinets & tous les desserts d'Angleterre.

Je ne fais, Mylord, si vous avez connoissance que c'est à la manie de faire de l'or, que nous sommes redevables de cette belle porcelaine de Saxe. Le pere du Roi régnant s'occupoit fort du grand œuvre, & ayant fait venir de Berlin un fameux Alchimiste de ce tems; celui-ci en cherchant la pierre philosophale, trouva la porcelaine, qui réellement vaut de l'or. La premiere qu'on fit étoit brune, & est devenue très-rare. Je suis parvenu à m'en procurer une piece; je la destine pour le Muséum de notre ami, le Général Churchill, qui n'auroit pas envié à Sannazar ses églogues, mais bien ses porcelaines.

De Dresde nous nous rendîmes à Leipfick, traversant le plus beau pays du monde. La Saxe, si l'on peut parler ainsi, n'est qu'un palme de terre; mais la mieux cultivée qu'on puisse voir, pleine de peuple & d'industrie. A chaque quart de mille d'Allema-

gne, ou tiers de lieue, il y a sur les chemins une colonne milliaire. Il me sembloit voyager en miniature dans l'empire Romain.

Nous arrivâmes à Leipfick, dans le tems qu'on y faisoit les préparatifs pour la foire. Presque toute l'Allemagne, & la moitié de la Pologne & de la Hongrie s'y rassemblent, pour se pourvoir tant des manufactures du pays, que des Etrangères, dont les productions y viennent par Hambourg, d'où l'Allemagne regarde dans l'Océan.

Cette foire est une source de richesse pour le pays. Il en a donné & en a donné tous les jours de grandes preuves. Aussi, dit-on ici, que c'est l'Electeur de Saxe qui fait les honneurs du Roi de Pologne. Pour avoir une idée de l'opulence & des ressources de la Saxe, il suffit d'observer que, depuis Charles XII, on y a levé à diverses reprises des contributions con-

fidérables , sans que le crédit des fonds publics , qui , pour m'exprimer à l'Angloise , est le pouls des Etats , ait cessé de se soutenir.

Une autre source continuelle de richesses pour cet Electorat , ce sont les mines d'argent de Freyberg. Elles vont au moins de pair avec celles de Hartz possédées , en commun , par l'Electeur de Hanovre & le Duc de Wolfenbuttel , & sont les plus riches qu'on connoisse en Europe , depuis que celles de Grèce & d'Espagne ne subsistent plus. On assure que tous les ans elles rapportent de produit net , cent mille livres sterlings.

Elles offrent un exemple bien étrange de la force de l'habitude. En y travaillant on est sûr , à cause des vapeurs malignes qu'elles exhalent , de ne pas passer quarante ans , & le plus souvent de ne pas les atteindre ; on fait en même tems que , partout aux environs , on vit communément jusqu'à soixan-

te-dix : cependant , accoutumés dès l'enfance à ce travail meurtrier , les mineurs sont aussi gais en tirant l'argent des entrailles de la terre , que les ouvriers de Meissen en fabriquant leurs belles porcelaines. Je ne dois pourtant pas , Mylord , vous omettre que la politique est venue à l'appui de l'habitude. Ceux qui travaillent aux mines jouissent de beaucoup d'honneurs & de privilèges : ils sont à Freyberg comme les Chanoines à Cologne ou à Mayence.

Une autre particularité sur ces mines , c'est que les ouragans , qui , de tems en tems , défolent la Saxe s'y forment tous ; ou du moins sortent des montagnes de Freyberg situées , pour continuer de m'énoncer en termes de mer , au Sud-Ouest de Dresde , & au Sud-Est de Leipfick. Cette dernière ville est assise sur une belle plaine , & environnée de jardins à la Hollandoise. J'y ai été voir M. Mascow ,
I iv

savant très-versé dans le droit public ; science dominante en Allemagne, & fort renommé principalement pour tout ce qui concerne la balance entre l'Empereur & les Electeurs ; du reste homme aussi poli dans ses manieres qu'honnête dans ses discours, & possédant son Horace à défier un Anglois. Chez un autre Littérateur de Leipfick, j'ai vu un cabinet de coquillages, où les raretés les plus curieuses de ce genre sont rassemblées. On y trouve les amiraux, le Nautile, le papier de Musique, le Bonnet de nuit de Neptune, & je ne fais quel autre restacée d'une beauté admirable ; lequel vaut, dit-on, plus de cinquante louis, & est estimé au pair de l'Othon & de l'Echelle Orientale.

De Leipfick nous fûmes à Post-dame, le noviciat militaire de la Prusse ; c'est la garnison de ce superbe régiment, que, pour la beauté & la taille des soldats, on peut appeller la fleur

de l'espece humaine. Il est composé y compris les furnuméraires, de quatre mille géans de toute religion & de tout pays. On ne voit cependant entre eux, ni schismes, ni controverses. On a trouvé le moyen de les occuper uniquement d'évolutions & d'exercices, & de borner toutes leurs prétentions à s'y distinguer. Voir faire l'exercice à un soldat, à travers un verre à facettes, & le voir faire à ce régiment, c'est précisément la même chose, pour la régularité, & la justesse des tems. Plusieurs même trouvent que dans le maniement des armes, on les assujettit à des minuties, lesquelles, quoique d'un bel effet à la parade, sont fort inutiles un jour de bataille.

Le Prince d'Anhalt, qui s'est tant distingué à la bataille de Turin, est l'instituteur de cette discipline rigoureuse. Cependant ce régiment de Géans est toujours sous l'œil du maître, c'est lui qui en est proprement le

Commandant: il en prend même le titre, nous ayant fait l'honneur de nous dire que nous dînerions, non pas à la table d'un Roi, mais à celle d'un Colonel. On ne peut s'empêcher de convenir qu'il en remplit le plus exactement les fonctions. Son regiment est l'objet principal de ses pensées, & pour lui seul il donne dans la profusion. Comme autrefois on ne regardoit pas en Angleterre à plusieurs guinées pour un demi-doigt de marge de plus que de coutume, dans une édition ou dans une estampe; de même ici on ne regarde pas à dix & même vingt mille talers, pour un palme ou deux qu'un homme a au-dessus de la taille ordinaire. Le plus bel *in-folio* de Postdam est un certain Kaitland, de sept pieds & demi de haut, imprimé à Dublin en 17:6.

Ce régiment en un mot fait les délices du Roi. Tous les matins, quelque tems qu'il fasse, il le va voir monter la

garde; & semble toujours le voir pour la première fois. C'est alors qu'il donne audience, & qu'il admet en sa présence les Étrangers. Aussi quelque un a dit que son antichambre avoit la terre pour parquet, & le ciel pour plafond. En certain pays on rappetisse les races des chiens dont on trafique; ici qu'on veut des soldats, on aggrandit l'espece des hommes. A cet effet on cherche dans le Royaume, les femmes les plus grandes qu'on puisse trouver, pour les donner aux Géans de Postdam; & dans les mariages de leurs enfans, on observe, autant qu'il est possible, la proportion des tailles. Qu'une fille ait un palme de plus que l'ordinaire, & le Roi paye sa dot.

Outre son superbe régiment des Gardes, ce Prince entretient plus de soixante-dix mille hommes, qui, sans être aussi grands, sont tous jettés au même moule, & forment les troupes les plus brillantes qu'il soit possi-

ble de voir. Les Arcenaux de Stettin, de Magdebourg & de Wesel, ses plus importantes places, sont, ainsi que celui de Berlin, dans le meilleur état, & fournis d'une nombreuse artillerie. Les chevaux destinés pour la servir & pour les autres usages de la guerre, sont formés depuis long-tems, & distribués dans les différentes provinces, où ils ne demeurent pas oisifs; & où on les tient toujours prêts à changer les travaux de Cérès pour ceux de Mars. Enfin le Roi de Prusse peut porter, sur la frontiere, une armée de cinquante mille hommes, avec tout ce qui lui est nécessaire, en beaucoup moins de tems qu'il n'en faut, à un de nos entrepreneurs d'Italie, pour mettre sur pied un Opéra.

Ce Monarque a introduit dans ses Etats la même réforme, qu'établirait dans son ordre un Abbé, qui, de l'aifance & de l'oifiveté des villes, reconduiroit ses Moines à la campagne, pour

y partager leur tems entre la priere & le labourage. Sous Frédéric son pere, Berlin étoit livré à la magnificence & aux galas; il y a substitué les mœurs Lacédémoniennes. Avec une plume de fer il a supprimé les charges de la Cour, & les appointemens inutiles; persuadé que le luxe ne peut être que pernicieux dans un pays pauvre en argent, & peu riche en industrie: & sachant de plus que sans des troupes nombreuses, bien disciplinées, & stipendiées de ses propres fonds, un Prince n'est jamais suffisamment respecté au dedans, & recherché au dehors.

Quoique le département de la guerre l'occupe principalement, & que tout ce qui l'environne soit soldat, ses soins ne s'en étendent pas moins aux autres parties du gouvernement. Ses finances sont réglées avec la plus parfaite économie. On parle partout de son trésor; humeur stagnante dans

le corps politique suivant les négocians, & vie de l'État au jugement des troupes, lesquelles ne voyent rien de comparable à une caisse militaire. A Berlin un vaste appartement, tenant au trésor Royal, est plein de tables, de chaises, de consoles, de candelabres, de lampes & de balustrades d'argent; tout y est de ce métal, comme autrefois dans les Palais des Rois du Mexique.

Il a repeuplé les états qu'il possède en Prusse & en Lithuanie, ravagés jadis par la peste, en y envoyant des colonies achetées dans les pays Catholiques d'Allemagne, où les Protestans n'ont pas le libre exercice de leur religion. Il y a aussi établi des races de chevaux qui jouissent aujourd'hui d'une grande réputation. Postdam lui doit presque tout ce qu'il est. Il y a bâti, entr'autres, une Eglise pour ses soldats, où l'on voit son tombeau soutenu, à droite & à gauche, par Mars

& Bellone, qui, depuis bien longtemps, n'avoient pas paru dans les Temples.

Il a aussi augmenté Berlin de plus de sa moitié, & le nouveau fauxbourg, ou plutôt la nouvelle ville qu'il y a ajoutée, du nom de son fondateur, s'appelle *Williemstat*. Il est vrai que les maisons n'y sont ni aussi chères, ni aussi habitées qu'à Londres à la place d'Hanovre; mais, dit-il, j'ai construit des nids, & tôt ou tard les oiseaux viendront s'y loger. C'est bien dommage que ce Prince n'ait pas eu à son service un *Palladio*. Le Czar Pierre ne fut pas plus heureux; & dans le pays des beaux arts, le feu Roi de Sardaigne qui a tant bâti à Turin, n'a rencontré pour Architecte qu'un *Giovana*.

L'agriculture n'est pas le dernier de ses soins: de même que le Czar envoyoit les jeunes Gentilshommes dans les pays Etrangers, pour y apprendre la politesse ou la marine; le Roi de Prusse

les envoie à la campagne, pour y étudier le labourage, & la maniere de faire fructifier la terre. Aussi cet art, le plus important de tous, encouragé & honoré par le Souverain, fait ici des progrès considérables. Outre que l'agriculture fournit du pain aux soldats, comme ce Prince possède dans les différentes parties de ses Etats, qui sont fort étendus, quantité de terres & de domaines sous le titre de Gentilhomme, il a un intérêt particulier à la mettre en vigueur.

Vous savez, Mylord, que les Protestans, chassés de France, apportèrent à Berlin les manufactures & les arts. Celui de travailler l'acier y est extrêmement perfectionné; & les draps qu'on y fabrique, surtout les bleus, sont d'une grande beauté. Cette manufacture est particulièrement protégée du Roi; à l'exemple de votre illustre Elizabeth, il a défendu, sous des peines très-sévères, la sortie des

laines du pays: il a de plus fondé un grand magasin de laine, où les pauvres ouvriers, qui n'ont pas le moyen d'en acheter, peuvent aller en prendre; ils la payent ensuite en travaux pour le compte du Roi. Avant qu'il donnât asyle au Roi Stanislas à Königsberg, il fournissoit, en grande partie, la Russie de draps: mais depuis, ce commerce est passé entre les mains de vos compatriotes.

Que vous dirai-je maintenant, Mylord, du Prince Royal, l'amant & le favori des Muses. Plusieurs jours que nous avons passé auprès de lui, dans son château de Reinsberg, ne m'ont paru que quelques heures. C'est le plus instruit & le plus aimable des hommes. Quoique je n'aye été à portée de voir que ses vertus privées, je vous assure avec confiance, Mylord; que le monde admirera un jour ses vertus royales; & que quand il sera sur le trône, il se montrera le plus grand

des Souverains. Il y a tout lieu de croire qu'il recherchera les grands hommes, avec le même empressement que les Géans le font par son pere.

De Reinsberg qui n'est pas loin de Ferberlin, où se donna cette fameuse bataille entre le grand Electeur & les Suédois, nous nous rendîmes à Hambourg. Toute cette contrée n'offre qu'un terrain sablonneux, & semblable à celui que nous traversâmes, à la sortie de Dantzick. Hambourg, qui, dans sa premiere origine, n'étoit qu'un fort élevé, par Charlemagne, contre les Barbares du Nord, a succédé au grand commerce d'Ausbourg; & fait aujourd'hui en Allemagne, le rôle brillant que cette ville y a joué autrefois: je veux dire qu'il sert d'entrepôt aux marchandises des Indes, & de l'Orient, que les Anglois & les Hollandois transportent maintenant en Europe, à la place des Vénitiens.

Mais de quoi m'avisé-je, Mylord,

de vous parler d'Hambourg, où vos compatriotes fourmillent, & qu'attendu l'état actuel de la navigation, on peut dire à quelques milles de Londres. Vous dirois-je que cette ville est très-peuplée, qu'elle a un vaisseau de guerre, plus de trois cent navires marchands, qu'elle fait une grande partie de la pêche de la baleine, que son commerce en Espagne & en Portugal est considérable, & qu'enfin les toiles de Silésie, qui se débitent à l'Amérique en si grande quantité, y font échelle? non, je me bornerai à vous dire que nous attendons depuis quelques jours, notre frégate, laquelle, par ordre de Mylord Baltimore, fait le tour du Danemarck pour nous venir prendre ici. Je vous ajouterai seulement, Mylord, que je suis dans une impatience extrême de m'embarquer; & que j'invoque avec ferveur ce vapoureux vent d'Est, tant ennemi de vos compatriotes, pour qu'il souffle bientôt, &

(212)

me ramene promptement à St. James
auprès de vous. Il me semble, My-
lord, que je ne présume pas trop de
votre amitié pour moi, en me flattant
que dans votre beau parc, *pascitur in
nostrum reditum votiua juvenca.*



(213)

LETTRE IX.

Au Marquis Sipion Maffei, à Vérone.

De Berlin le 27 Août 1750.

LE trafic des Anglois en Perse par la
Russie, dont on a depuis tant rai-
sonné dans le monde négociant & dans
le monde politique, étoit dans sa pre-
miere enfance, lorsque je me trouvois
à St. Petersbourg : de sorte que sans
un Anglois, lequel a été un des prin-
cipaux agens de ce commerce, & a
bien voulu me donner tous les éclair-
cissemens désirables sur ce qui le con-
cerne, pendant quinze jours qu'il a
demeuré ici; je ne pourrois vous faire
part que de ce qui regarde ses com-
mencemens, en tâchant de me rap-
peller ce que, dans les tems, j'en en-
tendis dire. Mais enfin, grace aux in-
structions détaillées que j'ai reçues, je
suis en état de vous en donner une

histoire assez complete. Cette facilité de converser avec les plus illustres voyageurs, n'est pas un des moindres avantages qui m'attachent à Berlin. Tous ceux qui ne cherchent pas uniquement des ruines, & dont l'esprit éclairé a besoin d'un aliment plus solide, y sont attirés par des raretés d'un genre bien différent de celle, de notre Italie; & surtout par la curiosité de voir sur le trône, non pas un homme Roi, mais un Roi homme.

Aussitôt que les Anglois eurent découvert le port d'Archangel, sous le règne du fameux Iwan Basilowitz, & lié un commerce avec la Russie, ils jettèrent les yeux sur la Caspienne. Cette mer étant située entre cet Empire & la Perse, par son moyen, & principalement à la faveur du Wolga, qui, après avoir parcouru une très-grande partie de la Russie, s'y jette sous Astracan; ils formèrent sur le champ le dessein de s'ouvrir en Perse,

une route beaucoup plus facile & plus courte que celle des Portugais, alors maîtres des Indes, obligés de faire le tour de l'Asie & d'une partie de l'Asie, pour se rendre à Ormus dans golfe Perlique.

Ils y étoient d'autant plus encouragés, que la partie Septentrionale de la Perse, que baigne la Caspienne, est d'une toute autre importance, pour le commerce, que la Méridionale. Les soies des provinces de Schirvan, de Manzeradan, & principalement celles du Ghilan, sont les meilleures & les plus estimées de l'Orient; & les Anglois auroient voulu en fabriquer des étoffes dans leur Isle, de même qu'avec leurs laines, qu'ils envoyoit auparavant en Flandre, ils venoient d'établir ces manufactures de draps, qui, depuis ont si bien prospéré. Différentes tentatives furent la suite de ce projet, & le succès en fut tel, que le président de Thou n'a pas cru, dans son

histoire, devoir les passer sous silence : mais en ces tems, les conquêtes nouvellement faites par les Russes, au Midi de leur Empire, n'étoient point assez solidement affermies, ni le commerce des Anglois assez formé, pour pouvoir espérer de conduire à une heureuse fin, une entreprise aussi vaste & aussi compliquée.

Ces difficultés n'effrayèrent cependant pas, quelques années après, un Duc de Holstein. Il avoit établi dans ses Etats des fabriques de soie, & il pensa à la tirer immédiatement de Perse, par la voie de la Russie. En conséquence il envoya au Sophi une Ambassade solemnelle, dont étoit, comme vous savez, le fameux Oléarius : elle n'eut point d'autres suites qu'un naufrage sur la Caspienne, & une fort bonne relation de la côte Occidentale de cette mer : de même qu'une relation des Hottentots fut tout le fruit de l'envoi d'un Astronome, au Cap de
bonne

Bonne-Esperance, par un certain Krosick de Berlin, pour avoir la parallaxe de la Lune ; entreprise au reste qui, exécutée comme il faut, ainsi qu'elle vient de l'être, est véritablement digne d'un Roi.

Les François, lesquels commençoient à sentir l'importance du commerce, la veine cave des Etats, & qui déjà s'y livroient avec ardeur, eurent aussi la pensée de cette route par la Russie, pour se procurer des soies ; principalement lorsque, sur la fin du règne de Louis XIV, il y avoit à Paris un Ambassadeur de Perse : mais différentes considérations les en détournèrent.

Enfin le génie patient & hardi des Anglois sembla dernièrement, pendant quelques années, être venu à bout de ce grand projet, qui leur devoit sa première origine. Un certain Elton, d'une imagination ardente, entreprenant & ambitieux à l'excès, à la fois

homme de mer, de guerre & de commerce, le reprit lorsqu'on le croyoit abandonné sans retour; & après avoir applani les obstacles, qui s'opposoient à son exécution, & commencé à en cueillir les fruits, il a été lui-même la principale cause de la ruine de l'édifice qu'il venoit d'élever, de sorte qu'il s'est écroulé tout à-coup, sans qu'on puisse e perer de le relever jamais.

Ayant servi en Russie, & voyagé dans ce vaste Empire, il vit avec combien peu de dépense on pouvoit y voiturer les marchandises, & les faire descendre par le Wolga dans la Caspienne; l'avantage qu'il y auroit pour sa nation de trouver en Perse une nouvelle échelle pour ses manufactures de laines, qui, dans le Levant, ont infiniment moins de débit que celles de France; & les grands profits qu'elle feroit en prenant en retour des soies crues, achetées de la première main, des paysans-mêmes du Ghilan, tandis qu'à Smyrne & à Alep il faut les acheter

des Arméniens, maîtres du commerce intérieur de l'Asie, lesquels les transportent dans ces villes, au moyen de leurs caravanes: il vit enfin que les circonstances ne pouvoient être plus favorables pour établir ce trafic.

Nadir-Schah, connu parmi nous sous le nom de Koulikan, prince en même tems grand guerrier & grand promoteur du commerce, entretenoit plus de deux cent mille hommes de troupes réglées, & venoit de transférer le siège de l'Empire Persan à Mesched, capitale du Korassan, distante de peu de journées d'Astrabat, ville située sur la Caspienne: de sorte qu'on avoit ainsi la facilité de lui fournir immédiatement les draps nécessaires pour l'habillement de son armée, lesquels il étoit obligé d'acheter, de la seconde main, des Arméniens qui les prennent dans les échelles du Levant; & l'espérance d'en faire un débit d'autant plus considérable, qu'on pourroit en porter à Kieva & à Bokara chez les Tar-

tares Usbecks, situés à l'Orient de la Caspienne, & jusqu'au Nord du Mogol d'où on tireroit en échange de l'or, du lapis-lazuli, & autres marchandises précieuses qui ne viennent en Europe, qu'après de longs circuits dans les Indes, & des frais immenses qui les rendent extrêmement cheres.

Pour assurer les avantages de ce trafic, & en tirer tout le parti possible, Elton jugeoit nécessaire d'avoir sur la Caspienne, au moins une couple de vaisseaux qu'on construiroit sur le Wolga à Casan; qu'ainsi les Anglois parcourroient cette mer à leur gré, établissant Mesched pour le centre de leur commerce, & Astrabat pour son entrepôt.

Ayant proposé ce plan à la factorie Angloise de St. Petersbourg, il en fut envoyé, avec un petit chargement, en Perse, comme pour tâter le gué; d'où étant revenu avec un privilège, aussi ample que favorable, de

Riza-Kouli-Mirza Régent du Royaume, en l'absence de Nadir occupé alors à son expédition du Mogol, son projet commença à prendre couleur. Il fut même embrassé avec chaleur par la compagnie Angloise de Russie, à laquelle la factorie de St. Pétersbourg le communiqua: de sorte qu'après quelques contradictions, de la part des compagnies du Levant & des Indes Orientales qui voyoient, de mauvais œil, celle de Russie mettre le pied dans leur territoire; le commerce de la Caspienne eut la sanction solennelle du Parlement d'Angleterre.

En Russie il ne rencontra aucune opposition; outre les liens d'un intérêt réciproque qui unissent les deux nations, il n'en résul toit pas de médiocres avantages pour la Russie; principalement par le bénéfice du transport des marchandises Perfiennes & Angloises, dont elle parvenoit en même tems à priver le Turc. Les espérances

de la compagnie de Russie sembloient donc avoir un fondement solide. Elle expédia beaucoup de commissions ; & nomma Elton agent du nouveau commerce. Actif au-delà de ce qu'on peut imaginer, au printems de 1642, il se vit en état d'appareiller de Casan, sur un excellent vaisseau, avec une riche garnison. Quelques jours après il mouilla à Astracan, d'où il mit en mer, & la Caspienne vit, pour la première fois, ce pavillon qui a soumis l'Océan.

La traite ne réussit cependant pas aussi bien qu'on se l'étoit figuré. A peine le tiers de l'armée Persane est habillé en drap ; & la Route d'Astrabat à Meshed est infestée par les Turcomans, peuple féroce qui vit, aux environs, dans un désert, que le manque d'eau rend inaccessible. Il se trouva encore qu'à Kieva & à Bokara, on ne fait presque pas usage des marchandises Européennes ; sans parler des risques continuels qu'on court dans la Russie

Asiatique, où les Tartares & les Calmouks ne sont pas moins adonnés au brigandage, que les Arabes dans l'Asie Méridionale. Le malheureux état où la Perse étoit réduite par ses divisions domestiques, n'offroit pas de moindres difficultés à l'entreprise d'Elton. Des guerres longues & cruelles l'avoient épuisée d'hommes & d'argent ; & Nadir qui pouvoit la rétablir, & lui donner une nouvelle vie, en y faisant circuler le trésor immense qu'il avoit apporté des Indes, venoit de l'enterrer dans la forteresse de Kelat, & n'entretenoit son armée qu'à force d'impôts & d'exactions.

Le nouveau commerce faisoit toutefois des progrès ; & conduit par des hommes industrieux & modérés, on pouvoit encore en espérer des profits considérables. Seulement les causes, qui auroient à la fin nécessairement entraîné sa ruine, fermentoient sourdement, & commençoient même

déjà à se manifester. Les Arméniens, transplantés jadis de leur patrie par Schah-Abas, & réduits à vivre de trafics, conçurent une violente jalousie contre les rivaux qu'ils rencontroient dans la Caspienne, & secondés par les négocians Russes, qui, de Casan, portent en Perse du cuir & autres marchandises, ils conjurerent la perte des Anglois. Sans que d'autres événemens la hâtèrent, ces derniers auroient infailiblement éprouvé combien il est difficile de lutter avec une nation rusée, établie depuis long-tems dans un pays, accoutumée aux usages servils de l'Orient, ne s'occupant que d'une seule pensée; & pour tout dire, l'impossibilité qu'un commerce, formé au milieu des États d'un Prince Etranger, puisse se soutenir à la longue.

Mais ce qui accéléra sa ruine, ce fut la marche de Schah-Nadir & de son armée, dans les provinces de la Caspienne. Pendant les trois ans qu'il

employa à sa conquête des Indes, les Tartares de Kiéva & de Bokara avoient fait différentes incursions dans le Korassan, ainsi que les Lasghi dans le Schirvan; & ces brigands en avoient conduit en esclavage un grand nombre de familles. Nadir, revenu victorieux de son expédition, n'eut pas de peine à soumettre les Tartares de Kieva & de Bokara, qui habitent un pays de plaines & ouvert; mais il n'en fut pas ainsi des Lasghi, enfermés de toutes parts de montagnes inaccessibles, endurcis à la fatigue, jaloux à l'excès de leur liberté, tous soldats, en un mot les Suisses de l'Asie.

La puissance Persane a fait, en divers tems, différentes tentatives pour les dompter, & toutes ont été vaines: de sorte qu'il court en proverbe dans cet Empire, que le Roi, qui sera fou, entreprendra d'assujettir les Lasghi. Nadir si prudent jusqu'alors, enhardi

par ses victoires, osa marcher contre eux, & eut le sort de ses prédécesseurs.

Le bruit de ses exploits engagea d'abord quelques Tribus, situées sur la frontiere Méridionale, à lui envoyer des otages, & à se mettre à sa discrétion. Suivant l'usage Oriental, il en transplanta le plus grand nombre dans le Korassan. Çà lui devoit suffire à l'exemple de César, lequel, après avoir traversé le Rhin, fut content d'avoir répandu l'allarme parmi les Germains, & ne s'avisa pas d'aller les provoquer au fond de leurs forêts. Nadir au contraire, animé par ses premiers succès, pénétra dans le pays, s'empara d'un passage important, & s'enfonça au milieu des rochers & des abîmes du Daghistan. Alors peu s'en fallut que le conquérant des Indes ne fût de toutes parts environné & assailli, par ces montagnards pratiques de leurs plus petits sentiers: la science

militaire du rival de Sésostris & d'Alexandre, loin de les asservir, put à peine le sauver de leurs mains, & le faire parvenir à Derbent, pour tâcher d'y procurer des vivres à son armée réduite à la dernière disette.

Il sentit alors la commodité de la mer pour la facilité des transports, déclara Derbent port franc, & invita les Russes à y porter des grains & des farines. L'espoir du gain les attira, & quoique le gouvernement, allarmé du voisinage d'une armée si considérable, eût prohibé toute exportation; il la ravitaillèrent, & tirèrent Nadir de la position la plus fâcheuse où il se fut trouvé.

Le vaisseau d'Elton, lequel, sur les entrefaites, abordoit dans le Ghilan, y fut nolisé pour porter du ris à Derbent. Y étant débarqué avec son chargement, il se rendit au camp de Nadir qui lui fit beaucoup de ques-

tion sur son voyage.

tions, concernant la navigation & le commerce, auxquelles il répondit avec une précision Angloise. Nadir, parfaitement satisfait sur toutes les demandes, le caressa beaucoup : ce Prince, qui méditoit toujours de grandes entreprises, le jugeant propre à le seconder, lui promit monts & merveilles ; & il ne fut pas difficile à un aussi grand Souverain, de retenir à son service, un homme amateur de nouveautés, & tourmenté de l'ambition de jouer un rôle.

La premiere commission qu'il lui donna, ce fut d'élever un fort au milieu de la province de Balcke, pour contenir les Turcumans ; lesquels, non contents d'exercer leurs brigandages sur la route de Mesched à Astrabat, infestoient encore par leurs pirateries la plage de cette dernière ville, & les côtes Méridionales de la Caspienne.

Cependant Nadir pensoit aux moyens d'avoir une flotte ; le Ghilan

avec ses bois & son cotton, & le Manzanderan avec son fer lui en offroient la matiere principale. Il confia ce département à Elton, & telle en fut l'activité, que, malgré l'ignorance & l'inhabilité des Persans pour tout ce qui concerne la marine, il eut en très-peu de tems construit & équipé un vaisseau de guerre de vingt canons. Il parcourut aussitôt ces mers en Souverain, faisant amener le pavillon à tous les bâtimens Russes, qui jusqu'alors n'y avoient redouté que les ondes & les vents : en un mot, si la mort n'eut pas enlevé Nadir sur ses entrefaites, ce Prince alloit devenir, par les soins de son ministre Anglois, la puissance maritime de la Caspienne, comme l'avoit été Pierre le Grand, quelques années auparavant.

Une telle nouveauté excita, ainsi qu'on peut se l'imaginer, bien des rumeurs à la Cour de St. Pétersbourg.

& le rappel immédiat d'Elton fut la première chose qu'elle exigea. La compagnie de Russie, qui ne pouvoit employer à son égard que la voix de la négociation, lui offrit une somme considérable, s'il vouloit quitter la Perse, & en outre s'engagea de lui procurer de l'emploi dans la flotte Angloise, ou de le faire nommer chef de l'expédition projetée, pour aller à la découverte d'un passage dans la mer du Sud, par le Nord-Ouest de l'Amérique. Mais soit qu'il ne dépendît pas de lui de quitter le service de Nadir, ou qu'il y fût attaché, rien ne put l'engager à retourner en Angleterre.

La compagnie se vit donc obligée de vendre les vaisseaux qu'elle avoit construits à Casan; & un décret fulminant, par lequel l'Impératrice de Russie lui interdit, en 1746, tout commerce dans la Caspienne, acheva de détruire ses dernières espérances. Les Anglois ne s'occupèrent plus que

des moyens de faire venir à St. Pétersbourg, les parties de soies qui leur restoient dans le Ghilan, & ils n'y purent même parvenir: la mort de Nadir, laquelle arriva l'année suivante, & les guerres civiles qui bouleversèrent aussi-tôt la Perse, dissipèrent les effets de la compagnie, de même que dans une tempête, un faible esquif disparoît bientôt sous les vagues. Elton qui s'étoit fait un parti assez considérable, & qui espéroit conserver sa domination sur la Baltique, survécut peu à Nadir, & périt après avoir donné les plus grandes preuves de valeur.

L'Anglois, dont je tiens toutes ces particularités, lequel, ayant joué lui-même un grand rôle dans cette entreprise, est parfaitement instruit de ses moindres détails, se propose, autant que je puis le croire, d'en donner l'histoire au public, & d'y joindre une relation de la Perse, où il a demeuré un

certain tems, avec une histoire naturelle de la Caspienne. De sorte qu'on pourra dire, que, si la connoissance de la vraie situation de cette mer est due aux conquêtes des Russes, on est redevable au commerce des Anglois de la description exacte de ses côtes.



LETTRE X.

Au même

De Berlin le 4 Février 1751.

VOUS avez raison, Monsieur, on est bien dans le cas d'appliquer aux Anglois, pour toutes les peines qu'ils ont prises, à l'effet d'ouvrir le commerce de la Caspienne, le *sic vos non vobis* de Virgile. La Russie cueille les fruits de l'arbre qu'ils ont planté; & ils se bornent aujourd'hui au privilège d'acheter, de la seconde main; à St. Petersbourg les soies crues de Perse. Ainsi les provinces du Shirvan, du Ghilan, & les autres baignées par la Caspienne, sont maintenant aux Russes d'une plus grande utilité, que lorsqu'elles étoient sous leur domination.

Outre que la fameuse loi d'Auguste de *Coercendo Imperio*, s'applique

rigoureusement à la Russie, & que jamais elle ne s'en écartera impunément; il est impossible de dire tout ce que ces provinces Etrangères lui ont coûté, pendant le peu de tems qu'elle les a possédées. Pierre le Grand s'en empara, au commencement des troubles de la Perse, tant dans l'espérance d'attirer, par leur moyen, dans ses Etats, une partie du riche commerce de l'Asie; que par la crainte que le Turc ne vînt à s'y établir, & à le barrer encore du côté d'Astracan.

Elles rapportoient d'abord aux Russes six cent mille roubles chaque année, non compris l'entretien des garnisons, composées de vingt mille Fantassins, six mille Dragons, & quatre mille Cosaques. Mais la désertion continuelle des payfans qui fuyoient un joug étranger, fit tous les ans diminuer la culture de la soie, du coton, & du ris, & par conséquent les reve-

nus du Prince. D'autre part la chaleur du climat, l'humidité du sol, la mauvaise qualité des fruits, & la malignité de l'air, occasionnée de ce que les hautes montagnes, qui environnent ces provinces, empêchent son ressort & arrêtent les vents, emportoient chaque année un nombre étonnant de Russes; de sorte qu'en quatorze ans qu'ils les ont gardées, on compte qu'il en est péri cent trente mille. Elles étoient pour eux ce qu'étoit dans son genre, pour les Impériaux, la forteresse d'Orsova située, si l'on peut s'exprimer ainsi, au fond du Danube.

Les Russes les occupèrent jusqu'en 1736, quoiqu'ils fussent convenus, quelques années auparavant, de les rendre. Dans cette intervalle il y tinrent garnison, au nom de la Perse; & ils ne les évacuèrent qu'après que Koulikan eut conclu la paix avec les Turcs. Cette restitution leur valut

au reste de grands avantages ; tels que l'exemption de tous droits , tant pour ce qu'ils portent dans les ports de la Caspienne , que pour ce qu'ils en exportent , & le privilège de vendre à Hispahan leurs différentes marchandises , avec les mêmes franchises dont jouissent les Arméniens à Zulpha. Depuis ce traité , il réside à Reshed , Capitale du Ghilan , un Consul Russe auquel il est permis d'avoir une garde de soldats de sa nation.

Avec ces divers avantages , & les ponts qu'elle a sur la Caspienne , vous voyez, Monsieur, que la Russie doit tirer à elle dans la suite tout le commerce de la Perse. Les Anglois lui auront appris à naviguer sur cette mer , & les différens périls qu'ils y ont couru tourneront à son avantage. On peut croire en effet qu'ils rendront publics les moindres particularités qu'ils y ont observées. La fameuse relation du voyage de l'Amiral Anson , au tour

du monde , prouve assez combien peu ils sont mystérieux de découvertes , que toute autre nation retiendrait religieusement dans le secret du cabinet.

Je me trouve maintenant moi-même suffisamment instruit de ce qui regarde la Caspienne , pour quelqu'un qui n'a point envie d'y naviguer , & je me crois en état de vous en dire assez pour satisfaire votre curiosité , & lui faire attendre , sans impatience , de plus amples détails sur cette mer.

Ptolomée l'a placée d'Occident en Orient , quoiqu'elle soit du Midi au Septentrion ; & de plus l'a fait trois fois plus grande qu'elle ne l'est réellement. Abulfeda , Prince Arabe , Souverain d'Hama en Syrie , en donna , au commencement du quatorzième siècle , une description beaucoup moins fautive , même pour ce qui concerne la latitude des côtes Méridionales. Ses observations ont été perfectionnées par Oléarius , lequel ,

dans la relation de son voyage , en a le premier fait connoître la grandeur & la figure. Vossius & Cellarius n'en écrivirent pas moins contre lui ; aimant mieux en croire ce que sur la foi , d'on ne fait qui , rapporte Ptolomée , qu'un savant qui publioit ce qu'il avoit vu & vérifié. Enfin le Czar Pierre profita de ses conquêtes sur la Caspienne , pour en lever la carte ; & l'envoya , en 1721 , à l'Académie des Sciences de Paris dont il étoit membre , présent digne d'un Académicien Roi.

Alors seulement on eut un plan exact de la côte Orientale de cette mer , qui , n'ayant point de ports & étant possédée par les Tartares , avoit toujours été inaccessible aux voyageurs : mais on la connoit bien mieux encore , depuis l'expédition de Nadir dans le Balkan , contre les mêmes Tartares.

Cette mer est Méditerranée , & sans

aucune communication extérieure avec les autres mers ; contre le sentiment des anciens , qui , excepté toutefois Hérodote & Ptolomée , l'ont crue un golfe du grand Océan. N'en auroit-elle point une souterraine avec le golfe Persique ou la mer Noire ? Il faudroit , pour décider cette question , faire l'anatomie du globe.

Elle n'a point de marées , & n'en peut avoir , étant une mer isolée & étroite. Ses eaux sont salées & d'une telle profondeur , qu'à quelque distance du rivage on n'y trouve plus de fond. Au reste , on n'y voit plus ni ces monstres marins qui la rendoient autrefois si fameuse , ni ces écueils qui en inspiroient tant d'horreur.

Depuis le mois de Mai jusqu'au mois de Septembre , c'est un plaisir d'y naviguer. Ceux de Juin , de Juillet , & d'Août , sont les meilleurs ports de la Caspienne , comme le disoit de notre Méditerranée l'illustre Spinola,

Les vents d'Ouest y régissent ordinairement. Celui d'Est y est modéré, & y procure un tems agréable dans le cœur-même de l'hyver. Pour ceux de Nord & de Sud, qui la parcourent dans toute sa longueur, ils soufflent avec force; & chassant les eaux devant eux, ils les amoncellent tellement qu'ils les élèvent jusqu'à trois & quatre pieds de hauteur, & quelquefois beaucoup plus. Quand ils viennent à se calmer, les eaux reprennent leur niveau avec une agitation violente, & un courant furieux; lequel est encore plus irrégulier & plus dangereux sur la côte de Russie qu'ailleurs, à cause de la résistance que lui opposent les fleuves du Gamba, du Yaiek, & du Wolga qui y ont leur embouchure. Ce sont presque aussi les seuls risques qu'on coure sur cette mer, si l'on y joint cependant l'ignorance de ceux qui y naviguent. Les Russes de cette partie sont encore novices

vices dans l'art de la manœuvre; & vous savez, Monsieur, que les Persans n'ont jamais été grands marins.

La Caspienne n'est pas abondante en ports. Dans la plage Septentrionale, excepté Astracan situé à vingt lieues sur le Wolga, il n'y en a aucun. L'Orientale est bordée de falaises & armée d'écueils qui empêchent de l'approcher. On y trouve cependant un petit golfe, appelé Baye d'Alexandre, dont le nom est aussi répandu en Orient, que celui de César en France, & celle de Balkan repaire des Pirates Turcumans. Sur une pointe de la côte du Midi, Astrabad présente une espece de port à l'embouchure du fleuve Korgan. Dans le Manzanderan, les vaisseaux peuvent mouiller à Alemmarood, & à Farabad. Langarod & Enzellée dans le Ghilan sont des rades passables.

Dans le Shirvan, sur la plage Oc-

cidentale, Bakou, dont les Turcs donnent le nom à cette mer, en est le port le meilleur, pour ne pas dire l'unique. Egalement à l'abri des vents & des flots, pour y être en sûreté, les navires n'ont besoin ni d'ancre, ni d'amarres. Il se faisoit autrefois à Bakou, un grand commerce de soies crues du Ghilan; & il est encore fameux par la quantité de sel de roche, de soufre & de safran qui s'y charge. Nézabad a une assez bonne rade.

Derbent la Porte de Fer, ou la Porte Caspienne, touche aux montagnes du Daghistan. Cette ville fondée, dit on, par Alexandre, fut prise au commencement des troubles de la Perse, par le Czar qui se déclara pour cette conquête les honneurs du triomphe. Nadir, en 1742, la déclara port franc, & elle n'en fera jamais qu'un fort mauvais, *statio malefida carinis*. Le reste de la côte

depuis Derbent jusqu'à Astrabad est très-peu élevé. Cette plage est marécageuse dans la plus grande partie; & la moitié de l'année l'air y est épais & nébuleux,

La Caspienne s'étend entre les trente-sept & les quarante-sept degrés de latitude; c'est-à-dire qu'elle est à peu près de la longueur de l'Adriatique. Sa largeur est d'environ deux cent milles, & à Bakou où elle se resserre le plus, elle n'en passe pas cent. Les hautes montagnes qui la dominent à l'Occident & au Midi servent de signaux aux navigateurs. Le Démoan l'émule de l'Ararath, sur lequel les Persans prétendent que l'arche s'est arrêtée après le déluge, proémine parmi elles. l'Ararath lui-même, quand l'air est bien serain, se voit de la Caspienne (1). Non loin de Bakou s'é-

(1) Le Mont Ararath est à plus de soixante-dix lieues de la Caspienne.

Leve une montagne finguliere ; par la quantité de talc qui la couvre , on la croiroit une montagne de diamant ; quand elle est éclairée du soleil.

Mais il me semble , Monsieur , qu'il est tems de finir notre navigation , & d'aborder quelque parr.



L E T T R E X I.

Au même.

De Postdam le 19 Février 1751.

J'AI oublié dans ma dernière lettre de vous faire part d'une particularité de la Caspienne , qui mérite la plus grande attention. C'est un phénomène que je dois d'autant moins vous omettre , qu'il est une nouvelle preuve de la vérité des spéculations de ce Manfredi , qui a tant honoré notre nation , dont nous avons pleuré tous deux si amèrement la mort , & dont la mémoire nous est toujours si chère : je veux vous parler de l'élevation continuelle du niveau de cette mer.

Vous vous rappelez , Monsieur , que Manfredi ayant été appelé à Ravenne , pour quelques affaires concernant les eaux , s'aperçut en fai-

font ses nivellemens, que les rez-de-chauffée des anciens édifices de cette ville, se trouvoient au-dessous de la surface de la mer; & qu'entr'autres, elle s'élevoit d'un pied au-dessus du pavé du dôme, monument du tems de Théodose. Un tel phénomène paroît d'abord si étrange, qu'on a presque de la peine à y croire, même après les observations les plus exactes. Elles sont cependant en si grand nombre, & si bien constatées, qu'on ne peut refuser de s'y rendre.

A Venise, le souterrain de l'Eglise de St. Marc n'est plus d'aucun usage, à cause des eaux qui l'ont gagné, & dans les marées un peu fortes la Lagune se déborde sur la place St. Marc, & l'inonde, quoiqu'il n'y ait pas long-tems qu'on l'ait exhaucée d'un pied: ce qui est une preuve manifeste que le niveau de la mer s'éleve sans cesse. Anaxagore eut donc raison de répondre à celui qui lui de-

mandoit, s'il croyoit que la mer dût couvrir un jour les montagnes de Lampsaque, qu'il n'en faisoit pas de doute pourvu que le tems ne lui manquât pas. De même Polybe, ce génie profond, considérant les bancs que forment dans l'Euxin les sables qu'y portent le Danube, & les autres fleuves qui s'y déchargent; prédit que dans le cours des siècles, cette mer franchiroit ses bornes, & que se répendant sur les terres, dont son lit est resserré, elle ne seroit plus aucunement navigable: en quoi un de ces littérateurs, lesquels ne savent voir que devant eux, n'a pas fait difficulté de le reprendre; parce qu'un événement qui demande peut-être quarante mille ans pour avoir lieu, n'est pas arrivé dans le cours de deux mille.

Manfredi essaya de calculer le tems qu'il falloit à la prédiction de Polybe pour se vérifier. Supposant le sable que charient les fleuves, en propor-

tion de 1 à 174 avec les eaux qu'ils roulent, ce qui a été observé à Boulogne du Réno, riviere laquelle sans être limpide ne sauroit être citée pour trouble; & estimant ensuite, avec le plus de justesse possible, la quantité d'eau, tant de pluie que de source, que reçoit la mer annuellement, il trouve qu'en 348 ans, elle doit s'élever d'un demi-pied de Paris.

Hartfocker, fameux principalement par la découverte des vers spermatiques, trouva aussi dans ces digues, remparts de la Hollande contre l'impétuosité des flots de l'Océan, des signes manifestes de l'élévation du niveau de la mer; mais il ne l'établit pas aussi lente que Manfredi. Car supposant un quatre-vingt-dix-neuvieme de sable, dans les eaux que les fleuves portent à la mer, il prétend, en conséquence, que, dans le cours d'un siècle, sa surface doit s'élever d'un pied. Si l'on considère les changemens survenus à

Venise depuis deux cent ans, il faut convenir que le naturaliste Hollandois a mieux rencontré que Manfredi, lequel, dans la crainte de trop heurter l'opinion commune de ses compatriotes, n'osa s'approcher du but, de peur de voir sur le champ sa conjecture reléguée dans la classe des paradoxes.

Mais enfin une confirmation sans réplique, de la vérité de ce que Manfredi observa dans notre Adriatique, est comme je vous disois, en commençant ma lettre, ce qu'on a pareillement remarqué dans la Caspienne. Le niveau de ce vaste lac s'élève tous les jours, par la quantité de sable & de limon qu'y charient les grands fleuves qui s'y précipitent. On vient d'observer qu'il y a maintenant douze pieds d'eau dans un certain endroit; proche d'Astracan, où il n'y en avoit que six en 1722. Les observations des Persans s'accordent avec celles

des Russes. A Langarood, la mer a tellement gagné depuis le commencement de ce siècle, que plusieurs cabanes, situées alors sur ses bords, en sont aujourd'hui entièrement couvertes; & la baie d'Astrabad où l'on guéoit autrefois, a maintenant dix pieds de fond. On remarque la même chose d'un détroit entre Deverish & Naphronia, dans le golfe de Balkan; & à Derbent un quai, sur lequel on déchargeoit il n'y a pas très-long-tems les marchandises, est à présent submergé.

On ne doit pas s'étonner que le niveau de la Caspienne s'éleve plus vite que celui de nos mers. Outre qu'elle n'a point de dégorgeement dans aucune autre, & qu'elle n'est pas d'une très-grande étendue, il faut faire attention à la qualité des fleuves qui s'y précipitent. Il est vrai que l'Oxus, qui autrefois conduisoit dans la Caspienne les marchandises des Indes

Septentrionales, d'où par le Cyrus elles passioient en Europe, détourné par les Tartares, & se perdant dans les sables, n'y a plus aujourd'hui son embouchure: mais elle reçoit toujours le Kur, le Sambur, le Jamba, le Yaeik, & enfin après un cours de sept cent lieues où deux cent rivières, si je ne me trompe, lui rendent hommage, le Wolga fleuve des plus considérables de l'Asie, bien supérieur au Danube le premier de l'Europe, & qui figure dans les Mappes-Mondes avec le Nil, la riviere des Amazones & celle de la Plata.



LETTRE XII.

Au même.

De Poffdam le 24 Août 1751.

JE suis charmé, Monsieur, que ma dernière lettre ait mérité votre approbation. Les observations de Vitaliano Donati, le long de la côte de Dalmatie, que vous citez, en confirmation de ce qu'a trouvé Manfredi à Ravenne, ne me sont pas inconnues; Monsieur de Maupertuis, à qui elles sont dédiées, ayant bien voulu me les communiquer. A Lissa, à Diclo, à Zara, & en plusieurs autres lieux, le niveau de la mer est présentement plus élevé que le rez-de-chaussée des anciens édifices, qui pour avoir les écoulemens nécessaires, & pour n'être pas d'une habitation malsaine, ont sans doute été conf-

truits beaucoup au-dessus. Or comme ils sont assis sur le roc vif, il n'est pas possible de supposer qu'ils se soient affaîlés le moins du monde.

Zendrini a fait de semblables observations à Viareggio sur l'élévation de la surface de la mer; phénomène, dit-il, qui n'a pas été ignoré de nos savans du seizième siècle, & dont parle en termes exprès l'ingénieur Sabbadini, qui a beaucoup écrit concernant les Lagunes de Venise.

Mais enfin que direz-vous, Monsieur, si malgré des faits en apparence si décisifs, il se présente des naturalistes qui assurent positivement le contraire? Je ne parle pas de ceux, qui, avec Maillet, le veulent prouver par certains terrains, dont on voit que la mer s'est retirée: Ravenne fournit contr'eux un argument sans réplique. Par des nivellemens très-exacts, nous sommes certains que de-

puis l'Empereur Théodose, la mer s'y est élevée de plusieurs pieds, & cependant elle s'en est tellement retirée, que cette ville, qui étoit un port où se tenoit la flotte Romaine, se trouve maintenant avancée d'une lieue dans les terres.

Le mouvement littoral qui porte les sables des fleuves de la Romagne, vers l'entrée de l'Adriatique, est la cause principale de cette grande barre, laquelle sépare en quelque sorte Ravenne de la mer. Il faut en dire autant de la basse Egypte, ou du Delta formé des alluvons du Nil.

Je voulois donc vous parler, Monsieur, d'un Mathématicien Suédois, lequel prétend, par des observations très-constantes, que le niveau de la Baltique & de cette partie de l'Océan qui baigne la côte Occidentale de Suède, s'abaisse continuellement: & cette diminution n'est pas d'un demi-pied en 348 ans, comme l'élé-

vation de Manfredi, ou d'un pied par siècle comme celle d'Hartsoeker, mais d'un grand pouce par an, c'est-à-dire de plus de huit pieds par siècle. D'où vous voyez, Monsieur, qu'il ne faudra pas grand tems pour que la Baltique, laquelle n'a pas beaucoup de fond, reste à sec; & qu'on courre la poste de Stralsund à Stockolm.

Les observations qui appuyent cette assertion nouvelle, sont des noms modernes d'Isles, de détroits, de caps; de gros anneaux de fer & des ancras qu'on trouve au dedans des terres, des fonds d'eaux plus bas qu'ils n'étoient autrefois, différens aterrissemens sur la côte; enfin les plus décisives ce sont des écueils qui, au souvenir des vieillards du pays, étoient autrefois à fleur d'eau, & qui aujourd'hui levent la tête, ou même dominant la mer de plusieurs pieds.

J'ai entendu soutenir, par quelques uns, que les mers du Nord diminuent,

continuellement, pendant que celles du Midi augmentent sans cesse. Ce qui provient, disent-ils, de la force centrifuge, laquelle étant plus grande, par exemple, en Italie qu'en Suède; doit par conséquent faire refluer les eaux dans nos parages; de sorte que le diamètre de la terre se rétrécit continuellement vers les poles, & s'élargit à l'équateur: mais ils ne réfléchissent pas que cette action de la force centrifuge qu'ils prétendent persévérante, n'a dû avoir lieu que dans le principe, lorsque la terre a commencé à tourner sur elle-même, & que bien-tôt il s'y est établi un équilibre universel, en vertu duquel elle retient constamment sa figure sphéroïde.

Il y a bien plus de subtilité dans le raisonnement des Suédois, qui prétendent qu'en Général, la quantité d'eau doit diminuer constamment sur notre globe, tant au Midi qu'au Septentrion. Ils se fondent sur l'autorité

du Grand Newton: voici à-peu-près ce qu'il dit dans le troisième livre de ses Principes Mathématiques de la Philosophie Naturelle. » Le seul aliment des Végétaux est l'eau. C'est » cet élément qui leur donne le développement & l'accroissement. Or » quand ils sont morts ils ne s'y résolvent pas; mais une bonne partie de leur substance, par le moyen » de la putréfaction, se convertit en » terre. D'où la partie terrestre du » globe augmente de jour en jour; » tandis que, par la raison contraire, » la partie aqueuse diminue; de sorte » que, continue-t-il, celle-ci seroit bien-tôt réduite à rien, si les queues des » Comètes, raréfiées à l'infini, & » dispersées dans l'espace des cieux; » en tombant peu-à-peu sur les planètes, ne fournissoient des vapeurs » à leurs atmosphères, & de l'humidité à leurs mers.

C'est ainsi que le volume d'eau, en vertu de la végétation continue;

va toujours en diminuant ; ce dont quelques uns sont si persuadés , qu'ils ne font pas difficulté de croire que ces couches merveilleuses de testacées pétrifiées , & de fossiles marins , lesquelles se trouvent quelquefois jusques sur le sommet des montagnes , loin d'être des médailles du déluge , suivant l'expression d'un bel esprit , montrent au contraire , avec évidence , un lit de mer desséché par l'abaissement des eaux ,

Que conclure de tout ceci , Monsieur ? malgré ces beaux raisonnemens , je ne fais aucun doute que vous ne soyez toujours pour l'élévation du niveau de la mer. Les démonstrations en sont trop sensibles ; & des traditions vagues , des conjectures , des spéculations sur l'état primitif de la terre , quelque ingénieuses qu'elles soient , ne peuvent avoir beaucoup de force auprès d'elles. D'autant plus que les observations d'Hartfoeker , sur l'Océan , contredisent absolument celles des

Suédois ; & quant à la Baltique , d'autres naturalistes prétendent que c'est par l'élévation de sa surface , que la mer a pénétré entre le continent & le territoire de Rugen , lequel anciennement ne formoit pas une Isle.

Pour plus grande confirmation de cette vérité , je vous ajouterai , Monsieur , que me trouvant ces jours derniers avec un savant Anglois , & la conversation étant tombée sur cette matière , il m'assura qu'ayant demeuré quelque tems dans l'Isle de Caprée ; aussi fameuse par la pureté de son ciel que par les impuretés de Tibère ; il y avoit observé que le rez-de-chauffée d'un édifice du tems des Romains ; situé sur le bord de la mer , en étoit maintenant inondé.

Au reste , s'il reste encore des doutes sur cette question , il n'y a point de naturaliste plus en état de les éclaircir que l'Impératrice de Russie. Souveraine d'une partie de la Caspienne & de la Baltique , & de côtes immen-

ses sur la mer Glaciale, elle peut donner ordre à ses Académiciens d'y faire des observations, d'après lesquelles nos neveux, au moins, verroient la vérité dans toute son évidence: & ce ne seroit pas le premier problème important de Physique qu'auroit résolu la Russie. C'est par elle qu'il est désormais hors de controverse, que la nouvelle Zemble est réellement une Isle; & que l'Asie s'étend fort loin, il est vrai, à l'Orient vers l'Amérique, mais qu'enfin elle en est séparée. Il y a entre ces deux grands continents un détroit, par lequel nos vaisseaux pourront un jour aller aux Indes Orientales, si suivant l'avis de Maupertuis & de Maclaurin, ils osent prendre au large de la Zemble; tirer au pôle où la mer est libre de glace & très-large, & delà tournant à l'Est, entrer dans la mer du Sud, laquelle, par un détroit, communique à la mer Glaciale.

Fin des Lettres de la Russie.



ESSAI

Sur la durée des régnes des sept
Rois de Rome.*

Non quæro rationes eas quæ ex conjectura pendent, quæ disputationibus huc & illuc trahuntur, nullam adhibent persuadendi necessitatem. Geometra provideant, qui se profitentur non persuadere, sed cogere. Cicer. Acad. quæst. lib. iv.



EWTON a porté dans l'étude de la Chronologie, le génie observateur & éclairé, qui lui découvrit l'illusion des hypothèses philosophiques les plus accréditées, & lui dévoila les ressorts du vrai système du

* Cet Essai est du Comte Algarotti, ainsi que le morceau sur les Incas qui le suit.

monde. La fin de cette science est de fixer les époques de l'histoire, & de placer les principaux événemens dans le tems précis où ils sont arrivés; ce qui devient difficile en proportion qu'on s'enfonce dans l'antiquité, & que les monumens qui peuvent y servir de flambeau diminuent. Le guide, auquel recoururent les Chronologistes Grecs pour sortir de ce labyrinthe, fut la suite des Princes qu'on affûroit avoir régné dans ces siècles éloignés. Ils regardoient pour incontestable que les régnés égaloient en durée les générations, & c'est sur ce fondement qu'ils entreprirent de mettre de l'ordre dans le cahos de leurs traditions.

Newton s'aperçut du peu de solidité de leur principe. Comme les couronnes ne passent pas constamment des peres aux enfans, qu'elles sont exposées à différentes révolutions, que ceux qui les portent ne les conservent pas toujours jusqu'à la fin,

que plusieurs d'eux périssent de mort violente, & qu'enfin l'ordre des successions est quelquefois interrompu, il jugea qu'il falloit une autre règle pour la durée des régnés que pour celle des générations. Il démontre en effet, par un calcul sans réplique, que tandis que les générations peuvent être évaluées à trente-trois ans, les régnés de tous les Rois tant anciens que modernes, dont la chronologie est certaine, n'excedent pas, l'un portant l'autre, dix-huit ou vingt ans.

Cette longue suite d'Empereur, que les annales de la Chine nous offrent depuis Yao, dans le cours de plus de quatre mille ans, confirme admirablement la loi établie par le Philosophe Anglois: (a) de sorte que les anciens Chronologistes, qui, comptant un siècle pour trois Rois, se trou-

(a) Voyez la description de la Chine du Pere du Halde, v. 1.

vent avoir augmenté leurs régnes de près de moitié, font remonter ainsi l'histoire beaucoup trop avant dans la nuit des âges. Newton corrigea donc la Chronologie ancienne, &, conformément aux loix de la nature, il rapprocha les principales époques de l'antiquité, & abrégéa les tems héroïques; de même que Délisle, d'après des observations exactes, avoit resserré les limites de notre continent qu'on étendoit auparavant fort loin dans les espaces des mers.

Par une conséquence immédiate de son système, il est clair que les historiens ont considérablement ajouté à la vraie durée de la royauté à Rome. Ils la font de deux cent quarante-quatre ans: les régnes des sept Rois se trouveroient à ce calcul de trente-huit ans chacun; ce qui étant contre toute vraisemblance, il faut conclure que l'ancienne capitale du monde est beaucoup moins ancienne qu'on ne l'estime. On

On fait que lors de l'incendie de Rome, par les Gaulois, les archives furent consumées dans l'embrâsement; d'où les écrivains qui entreprirent ensuite de transmettre à la postérité les faits antérieurs à cette époque, n'ont pu se fonder que sur des traditions vagues & incertaines. (a) Il dépendit donc d'eux de reculer dans la nuit des tems le règne des Rois, & d'en étendre la durée. La seule loi à laquelle il leur fallut se soumettre fut d'en conserver les noms, & de ne pas altérer essentiellement ces événemens principaux dont la mémoire subsistoit encore. Dans tout le reste ils purent donner carrière à leur imagination & à leurs préjugés; & se livrer au penchant qu'ont les nations, ainsi que les familles, à faire remonter leur origine le plus loin qu'il leur est possible.

(a) Voyez l'introduction de l'Histoire Critique du gouvernement Romain.

Comme cependant les détails, souvent minutieux, dans lesquels entrent les historiens, & plus encore la forme d'Annales qu'ils suivent dès Romulus, est, aux yeux de la multitude, un puissant témoignage pour la certitude de leur Chronologie, j'ai cru qu'il étoit à propos d'en dévoiler toute l'erreur. Newton, s'en tenant au cours ordinaire de la nature, a bien montré qu'il n'étoit aucunement probable que sept Rois, dont un a été chassé & quatre font périés de mort violente, ayent régné deux cent quarante quatre ans; mais ce grand homme ne s'étant pas arrêté à discuter le fond de la question, je me suis proposé de le faire, & d'examiner avec soin les époques qu'établissent les historiens, & principalement Tite-Live, celui de tous qui a le plus d'autorité. On verra qu'elles ne peuvent se concilier avec les faits auxquels elles se rapportent, & qu'il est indispensable de les rejet-

ter, à moins qu'on ne soit cuirassé contre toutes les invraisemblances & les contradictions qui en résultent.

Pour commencer par Romulus, qu'on fait régner trente-huit ans, (a) ses principaux exploits furent la guerre contre les Sabins qui reclamoient leurs filles, & différentes incursions chez les peuples de la contrée. Quelque nom qu'il plaise de leur donner, on ne peut gueres les faire durer plus d'une campagne chacune. (b) Plutarque nous donne l'époque de l'expédition de ce Prince contre les Camériens, laquelle fut son avant dernière, & il la place à la seizième année de la fondation de Rome, ou de son règne, ce

(a) Tit. Liv. decad. 1. lib. 1. Plut. in Romulo. in fine. idem in Numa in princip.

(b) Je croirois même que toutes ces courses, dont le but étoit d'enlever des moissons ou de piller un bourg du voisinage, n'ont jamais duré une semaine entière.

qui revient au même. (a) Depuis cette époque jusqu'à sa mort, les Véïens se trouvent les seuls avec lesquels il en soit venu aux mains. Ils demandoient qu'il leur restituât Fidène, ville de leur dépendance dont il s'étoit emparé avant de prendre Camerio; (b) & cette particularité semble une raison décisive pour ne pas rejeter cette dernière guerre de Romulus plus tard que l'an dix-sept de son règne, vû qu'il est hors de vraisemblance qu'une nation puissante, tels qu'étoient les Véïens, ait différé long-tems à exiger la restitution de ce qui lui appartenoit. Les guerres alors étoient subites, & la vengeance ne tarδοit pas à suivre l'offense.

Ainsi la dernière expédition de Romulus appartenant à la dix-septième année de son règne, si on le fait ré-

(a) *Plutar. in Romulo.*

(b) *Id. ibid. Paulo post.*

gner trente-huit ans, on sera forcé de dire que, sous ce Prince, Rome a été plus long-tems en paix qu'en guerre; ce qui répugne absolument à l'inclination belliqueuse que tous les auteurs s'accordent à lui attribuer. Tant d'années de repos & d'inaction se concilieroient encore plus difficilement avec la réponse que Plutarque fait faire par Numa, aux députés du peuple Romain qui vinrent lui offrir la couronne. Pour s'excuser de l'accepter il leur représente qu'ils ont besoin pour les gouverner, d'un homme ardent & dans la fleur de l'âge; & qu'environnés de tant d'ennemis que Romulus leur a laissés sur les bras, c'est moins un Roi qu'il leur faut qu'un Général (a).

Plutarque fournit encore un autre passage non moins concluant pour abréger le règne de Romulus. Il mou-

(a) *Id. in Numa.*

rut, suivant cet écrivain, à cinquante-quatre ans; de sorte que pour lui conserver ses trente-huit de règne, il faut supposer qu'il n'en avoit que dix-sept lorsqu'il jeta les fondemens de Rome. Or se persuadera-t-on qu'à peine sorti de l'enfance, ce Prince eût fait toutes les grandes choses que Plutarque en rapporte? Des troupes de brigands détruites ou dissipées, la sûreté rendue aux grands chemins, les foibles protégés contre les vexations des forts; & pour ne rien dire de sa prudence dans les conseils, de sa profonde politique, & des autres preuves éclatantes qu'il avoit déjà données de sa capacité & de sa valeur, des guerriers rassemblés, une colonie établie, une ville fondée, paroissent-ils les exploits d'un âge aussi tendre? On ne peut donc s'empêcher de convenir qu'on a placé trop haut le commencement de son règne, & qu'il faut absolument en retrancher bien des années.

Passant maintenant de Romulus au règne de Numa qu'on fait de quarante-trois ans, (a) il n'est pas moins clair qu'il faut pareillement l'abréger. Je n'examine point ici la question agitée par Tite-Live & par Plutarque, si Numa a pu être disciple de Pythagore, & avoir puisé dans les leçons de cet illustre Philosophe, le plan de ces établissemens religieux qui contribuèrent tant à la grandeur de Rome: il est certain que suivant la Chronologie vulgaire, le commencement du règne de Numa précède d'un siècle le tems où Pythagore vint en Italie; (b) de sorte que pour soutenir

(a) *Romulus septem & triginta regnavit annos: Numa tres & quadraginta.* Tit. Liv. Decad. I. lib. I.

(b) *Qui regno ita potius urbem novam conditam vi & armis, jure eam legibusque ac moribus de integro condere parat... Auctorem Doctrinae ejus, quia non extat alius falso Sa-*

que ce Prince l'a eu pour instituteur ; il seroit nécessaire de placer plus bas son règne , & de retrancher considérablement de ceux des cinq Rois qui portèrent la couronne après lui , jusqu'à l'expulsion de Tarquin le Superbe , cette dernière époque ne souffrant aucune contestation. Mon objet présent est d'exposer les raisons qu'on

mium Pythagoram edunt : quem , servio Tullio regnante Roma , centum amplius post annos , in ultima Italia ora circa Metapontum Heraclæamque & Crotona , juvenum æmulantium stultiæ cætus habuisse constat. Id. ibid.

Theracides Syrus primum dixit animos hominum esse sempiternos.... Hanc opinionem discipulus ejus Pythagoras maxime confirmavit , qui cum superbo regnante in Italiam venisset , tenuit magnam illam Græciam , &c. Cicer. Tuscul. quæst. lib. i.

Pythagoras qui fuit in Italia temporibus ipsdem quibus L. Brutus patriam liberavit. Id. ibid. lib. iv.

Voyez encore Plutarque au commencement de la vie de Numa.

a de racourcir le règne de Numa , & la dispute sur le tems précis où l'on doit le rapporter y est quant au fonds étrangere.

Il s'ensuit du récit de Plutarque & de Tite-Live que Numa, Sabin d'origine étoit âgé de quarante ans ; (a) lorsqu'après les longs débats d'un interrègne d'un an. (b) Ce Prince fut enfin choisi pour succéder à Romulus. On voit que ce qui réunit les suffrages en sa faveur fut la haute idée que toute la contrée avoit conçue de sa sagesse. Telle étoit , dit Tite-Live , sa justice & sa religion , telle étoit sa science , tant du droit civil que du culte des Dieux , qu'aussitôt que son nom fut

(a) Plutar. in Numa.

(b) *Patrum interim animos certamen regni ac cupido versabat. Tit. Liv. Decad. i. lib. i. Annumque intervallum regni fuit. Id. ibid. paulo post.*

prononcé à Rome, les différens partis se tournerent vers lui, & quoiqu'on pût craindre que les Sabins ne chassent à tirer avantage d'un Roi de leur nation, les Sénateurs le proclamèrent d'un accord unanime, aucun n'osant paroître se préférer, ni personne de sa faction à un homme aussi généralement estimé (a)

Je demande maintenant s'il est croyable qu'à quarante ans, Numa eût acquis des connoissances si pro-

(a) *Inclita justitia religioque ea tempestate Numæ Pompilii erat. Curibus Sabinis habitabat, consultissimus vir, ut in illa quisquam etate esse poterat, omnis divini atque humani juris. . . Audito nomine Numæ patres Romani, quanquam inclinari opes ad Sabinos, rege inde sumpto, videbantur; tamen neque se quisquam nec factionis sive alium, nec denique patrum aut civium quemquam præferre illi viro ausi, ad unum omnes Numæ Pompilio regnum deferendum decernunt. Id. ibid. inferius,*

Plutar. in Numæ.

fondes, & fût parvenu à une si haute sagesse. Je demande au moins s'il est probable qu'à cet âge il ait pu jouir d'une réputation si éclatante & si répandue, que son nom seul ait suffi à Rome pour dissiper les cabales d'un long interregne, concilier les esprits, & déterminer dans un instant les différens ordres de la république à lui remettre la couronne.

Mais ce n'est pas tout. Tattius le collègue de Romulus lui avoit donné sa fille unique; & il ne s'étoit décidé à le choisir pour gendre que sur l'estime universelle qu'on en faisoit. (a) Quoique les historiens ne nous apprennent pas le tems précis de ce mariage, on peut avancer hardiment qu'il se célébra les premières années du règne de Romulus, puisque Tattius n'étoit plus lors des guerres contre les

(a) *Id. ibidem.*

Fidenates & les Camériens. (a) c'est à dire l'an feize ou dix sept de la fondation de Rome. Plutarque assure en outre que Tatia étoit morte quand Numa fut appelé au trône & qu'ils avoient vécu ensemble l'espace de treize ans; (b) d'où l'on voit qu'il jouissoit d'une grande réputation long-tems avant la mort de Romulus. S'en tenant aux dates de Plutarque, il est même nécessaire de dire, contre toute vraisemblance, que, dès vingt-cinq ans, elle étoit telle que le Roi Tatius passa en sa faveur sur l'inégalité des conditions. Nous ne pouvons donc nous empêcher de donner au

(a) *Nam Lavinii quum ad solemne sacrificium eo venisset (Tatius) concursu facto interficitur... Fidenates nimis vicinas prope se convalescere opes rati, priusquam tantum roboris esset, quantum futurum apparebat, occupant bellum facere. Tit. Liv. Decad. 1. lib. 1.*

(b) *Plutar. in Numa.*

moins une soixantaine d'années à Numa, lors de son avancement à la couronne. Le discours que lui fait tenir Plutarque pour se dispenser de l'accepter, cessera ainsi d'être une énigme. Un homme de soixante ans peut se dire épuisé, sans force, & incapable par son âge de commander une armée, langage fort extraordinaire, pour ne rien ajouter de plus, dans la bouche d'un homme de quarante.

Supposant donc que Numa est monté sur le trône vingt ans plus tard qu'on ne l'estime communément, comme, suivant les historiens, il est mort à quatre-vingt-trois, on abrège d'autant la durée de son règne, & par ce moyen celle de la paix dont Rome jouit alors; ce qui sans doute est beaucoup plus analogue à la situation de cette république naissante, environnée de peuples aussi allarmés de son ambition, que jaloux de ses progrès.

Tite Live dit, dans un endroit, que

cette paix a duré quarante ans. (a) Mais comparant les différens textes & ne laissant rien échapper, il se trouve qu'elle en auroit duré réellement soixante-cinq : savoir quarante-trois ans du règne de Numa, un an d'interrègne, & les vingt-une dernières années de Romulus, tandis que d'après les faits que nous venons de discuter, elle se réduit à vingt-quatre ans. Alors on ne sera plus étonné que Tullus Hostilius successeur de Numa, ait réveillé aussi vite l'humeur martiale des Romains, & les ait fait triompher de plusieurs nations belliqueuses. Après une paix de soixante-cinq ans, les victoires de ce Prince ne se conçoivent pas avec autant de facilité.

(a) Hac ferme à Romulo domi militiae gesta... ab illo enim profectu viribus datis tantum valuit, ut in quadraginta deinde annis tantam pacem haberet. Tit. Liv. Decad. 1. lib. 1.

Sans vouloir rien retrancher aux deux régnes suivans de Tullus Hostilius & d'Ancus Martius, le premier desquels est de trente deux ans & le second de vingt-quatre, (a) je dirai cependant qu'il n'est pas probable que les enfans de ce dernier n'eussent pas encore atteint l'âge de puberté à la mort de leur pere, ainsi que le rapporte Tite-Live. (b) Ancus Martius avoit cinq ans à la mort de Numa (c). Y en joignant trente-deux & vingt-quatre, nous trouvons que ce Prince avoit soixante ans lorsqu'il mourut. Or à cet âge il auroit dû, naturellement parlant, avoir des enfans plus adultes; les Princes entr'autres ayant

(a) Tullus magna gloria belli regnavit annos duos & triginta. Id. ibid.

Regnavit Ancus quatuor & viginti. Id. ibid.

(b) Jam filii prope puberem aetatem erant, Id. ibid.

(c) Plut. in Numa sub fine.

coutume de se marier de bonne heure, afin d'en laisser après eux en état de leur succéder dans le gouvernement de leurs Etats.

Il ne serviroit de rien d'alléguer que la couronne étant élective, cette considération ne l'aura pas touché, ou que tous ses aînés sont peut-être morts dans le bas âge: car d'un côté une telle supposition est peu vraisemblable, & de l'autre on ne sauroit contester que, lors des élections, la Famille Royale ne réunît ordinairement les suffrages. Ancus Martius successeur de Numa étoit petit fils de ce Prince, (a) & après sa mort Tarquin l'ancien, qu'il établit tuteur de ses enfans, les éloigna de Rome le jour des comices où il se fit proclamer Roi, quoique leur bas âge ne semblât pas

(a) Numa Pompilii regis nepos, filia ortus Ancus Martius erat. Tit. Liv. Decad. I. lib. I.

devoir donner de l'ombrage à son ambition (a).

Ce Tarquin l'ancien nous est représenté comme un usurpateur qui s'empara du trône au préjudice de ses pupilles. Il régna, dit-on, trente-huit

(a) Jam & Romanis conspicuum eum novitas divitiarum faciebant: & ipse [L. Tarquinius] quoque fortunam benigno alloquio, comitate invitandi, beneficiisque quos poterat, sibi conciliando adjuvabat. Donec in regiam quoque de eo fama perlata est; notitiamque eam brevi, apud regem liberaliter dextereque obeundo officia, in familiaris amicitia adduxerat jura, ut publicis pariter ac privatis consiliis, bello domique interesset. Et per omnia expertus, postremo tutor etiam liberis regis testamento institueretur.... Jam filii prope puberem aetatem erant, eo magis Tarquinius insurre, ut quam primum comitia regi creando fierent. Quibus indictis, sub tempus pueros venatum ablegavit. Isque primus & petisse ambitiose regnum, & orationem dicitur habuisse ad conciliandos plebis animos compositam. Id. ibid.

ans; & enfin les enfans de Martius, se flattant, quand il ne seroit plus, de recouvrer la couronne de leur pere, le firent assassiner (a). Il est sans doute étrange qu'ils ayent différé tant d'années leur vengeance, du moins ils ont été bien malheureux pour qu'une conjuration, si long tems concertée, n'ait abouti qu'à les faire bannir de Rome. On peut donc conjecturer que le règne de Tarquin l'ancien est dans le cas d'être abrégé ainsi que les précédens.

Que dirons-nous maintenant de Servius Tullius son successeur? On

(a) *Duode quadragesimo ferme anno ex quo regnare cœperat Tarquinius, non apud regem moào, sed apud patres plebemque longe maximo honore Servius Tullius erat. Tum Ancii filii duo, et si antea semper pro indignissimo habuerant, se patrio regno tutoris fraude pulsos... sed & injuria dolor in Tarquinium ipsum magis quam in Servium eos stimulabat. ... Ob hæc ipsi regi insidia parantur. Id. ibid.*

Je fait assassiner, après un règne de quarante - quatre ans (a) par Lucius Tarquin, surnommé le Superbe, qui le regardoit comme un intrus, & un esclave monté par la fraude sur un trône enlevé à l'héritier légitime. Pour sentir le ridicule de cette Chronologie, qu'on se rappelle que Tarquin le Superbe étoit en âge de se marier lorsque Servius Tullius fut proclamé Roi, & qu'il en épousa même une fille, (b) qu'il avoit un caractère impétueux, qu'une ambition violente l'animoit, & que Tullia sa femme, laquelle n'en éprouvoit pas une moins vive, l'excitoit sans cesse à la révolte

(a) *Servius Tullius regnavit annos quatuor & quadraginta. Id. ibid.*

(b) *Nec jam publicis magis consiliis Servius quam privatis munire opes. Et ne qualis Ancii liberum animus adversus Tarquinium fuerat, talis adversus se Tarquinii liberum esset duas filias juvenibus regis, Lucio atque Arunti Tarquinii jungit. Id. ibid.*

(284)

& ne lui laissoit pas un moment de repos. (a) Tite Live ne parle jamais de ce Prince, pendant la vie de Servius, que comme d'un jeune homme; (b) & l'histoire de la révolution qui le plaça sur le trône le représente comme tel: on y voit qu'il faisoit son malheureux beau-pere par le milieu du corps, qu'il le transporta hors du Sénat, & qu'il le précipita dans la place publique du haut de l'esca-

(a) *Et ipse juvenis ardentis animi, & domi uxore Tullia inquietum animum stimulante. . . . Nec nocte, nec interdum virum conquiescere pati, ne gratuita praterita parricidia essent. Id. ibid.*

(b) *Servius, quanquam jam usu haud dubie regnum possederat, tamen quia interdum jactari voces à juvene Tarquinio audibat. &c. Id. ibid.*

Quid te ut regium juvenem conspici finis?
Id. ibid.

(285)

lier. (a) Une telle vigueur seroit aussi extraordinaire dans un homme de soixante quatre ans, que l'épithète de jeune homme déplacée à son égard; & cependant on ne peut prétendre que Servius ait régné quarante quatre ans sans donner, lors de sa mort, à-peu-près cet âge à Tarquin son successeur.

Ce dernier des Rois de Rome est marqué avoir régné vingt-cinq ans. (b) On connoit l'aventure qui occasionna son expulsion. Sextus son fils & Tarquinius Collatin, étant campés devant Ardée qu'ils assiégeoient, se répandirent un jour en éloges de la vertu de leurs femmes, & chacun

(a) *Tum Tarquinius. . . . Multo & aetate & viribus validior medium arripuit Servium: elatumque curia, in inferiorem partem per gradus dejecit. Id. ibid.*

(b) *L. Tarquinius Surperbus regnavit annos quinque & vicini. Regnum Roma ab condita urbe ad liberatam annos ccxliij. Id. ibid.*

d'eux prétendit que la palme de la chasteté étoit due à la sienne : [a] voilà l'origine du malheur de Lucretia, du consulat, & de la liberté de Rome. Or ce Tarquinius Collatin étoit, comme on peut le conjecturer, un jeune homme; Tite - Live le dit même expressément. Suivant cet auteur il avoit eu pour pere Egérius, neveu de Tarquin l'ancien, qui lui donna le commandement de Collatia, ville nouvellement conquise sur les Sabins [b].

[a] *Regii quidem juvenes interdum otium convivii comestationibus ve inter se terebant. Forte potantibus his apud sextum Tarquinium, ubi & Collatinus cœnabat Tarquinius Egerii filius incidit de uxoribus mentio. Suam quisque laudare miris modis, inde certamine accenso Collatinus negat verbis opus esse, paucis id quidem horis posse sciri quantum cæteris præstet Lucretia sua. Quin si vigor juventæ inest, consendimus equos, invisimusque præsentis nostrarum ingenia? Id. ibid.*

[b] *Collatia, & quidquid. citra Collatiam*

La prise de Collatia se rapporte au commencement du règne de Tarquin l'ancien, c'est-à-dire qu'en suivant la Chronologie ordinaire, on ne peut la placer plus tard que l'an cent cinquante de Rome. A cette époque Egérius, afin d'être en état de remplir un emploi de cette importance, devoit avoir au moins une quarantaine d'années; & il paroît d'autant plus indispensable de lui accorder cet âge, qu'il étoit né, selon Tite - Live, avant que Tarquin l'ancien fût établi à Rome (a).

Agri erat Sabinis ademptum. Egerius (fratris hic filius erat) Collatiæ in præsidia relictus. Id. ibid. multo ante.

(a) *Anco regnante, Lucumo vir impiger, ac divitiis potens Romam commigravit... Damarati Corinthii filius erat, qui ob seditiones domo profugus cum Tarquiniis forte confedisset, uxore ibi ducta duos filios genuit. Nomina his Lucumo atque Arans fuerunt. Lucumo superfuit patri bonorum omnium hæres. Arans prior quam pater moritur; uxore gra-*

Or maintenant je demande si on con-
 goit qu'un homme, qui avoit quarante
 ans, l'an cent cinquante de Rome,
 ait eu un fils jeune encore l'an deux
 cent quarante-quatre? Il faudroit pour
 cela qu'il eût eu des enfans à près d'un
 siècle, ce qui, bien loin d'être omis
 par Tite-Live, auroit dû trouver place
 parmi les merveilles de l'histoire na-

*vida relicta. Nec diu manet superstes filio pa-
 ter : qui quum ignorans nurum ventrem ferre,
 immemor in testando nepotis deceffisset, puero
 post avi mortem in nullam sortem bonorum
 nato, ab inopia Egerio inditum nomen. Lucu-
 moni contra omnium heredi bonorum, quum
 divitiæ jam animos facerent auxit ducta in
 matrimonium Tanaquil, summo loco nata,
 & quæ haud facile iis, in quibus nata erat,
 humiliora sineret ea quæ innupiffet. Sprenenti-
 bus Etruscis Lucumonem exule advena ortum,
 ferre indignitatem non potuit, oblitæque inge-
 nitæ erga patriam charitatis dummodo virum
 honoratum videret, concilium nigrandi ab
 Tarquiniis cepit. Roma est ad id portiffimum
 visa Id. ibid.*

turelle

turelle de Pline. Si par conséquent on
 veut s'en tenir à la généalogie des
 Tarquins, Il est indispensable d'a-
 courcir les regnes de Tarquin l'an-
 cien, de Servius Tullus & de Tar-
 quin le Superbe qui ne peuvent alors
 remplir que le cours d'une génération,

Voici une autre raison aussi forte
 pour abréger le règne de Tarquin le
 Superbe, de même que celui de Ser-
 vius Tullius son prédécesseur, quand
 Tarquin le Superbe parvint à la cou-
 ronne, il avoit soixante - quatre ans,
 comme nous l'avons vu plus haut; y
 joignant les vingt - cinq années pré-
 tendues de son règne, il se trouve
 qu'il étoit âgé de quatre - vingt huit
 ans, lorsqu'il fut détrôné, particula-
 rité que les Historiens n'auroient pas
 omise, suivant les apparences, si elle
 eût été vraie. Plusieurs années après
 son expulsion de Rome, c'est-à-dire
 vers la centième année, on lit qu'il

N

combattit à cheval au Lac Regille contre le Dictateur Posthumius, & qu'il y reçut une blessure (a). Cette absurdité qui s'ensuit des époques de Tite-Live est trop grossière pour que nous nous ariétions à la relever. Elle est du même genre que celle qui résulte de la Chronologie vulgaire, touchant l'âge que devoit avoir Hélène, lorsqu'elle enflamma Paris, & alluma la guerre de Troie. La tradition commune la fait sœur jumelle de Castor & de Pollux, lesquels furent l'un & l'autre de l'expédition des Argonautes. De cette époque à la ruine de Troie les calculs les plus autorisés comptent au moins soixante-dix ans;

(a) *In Posthumium, prima in acie suos adhortantem instruentemque, Tarquinius Superbus, quamquam jam ætate & viribus erat gravior, equum infestus admisit: ictusque ab latere, concursu suorum, receptus in tutum est.* Tit. Liv. decad. 1. lib. II.

de sorte qu'on est obligé de dire que cette beauté merveilleuse étoit contemporaine d'Hécube, quand l'Europe & l'Asie en vinrent aux mains pour l'honneur de la posséder. Aussi Lucien plaisante assez agréablement sur son âge. Il paroît que Denis d'Halicarnasse se rappelloit celui de Tarquin; il sent le ridicule de lui faire livrer des batailles courbés sous le poids d'un siècle, & à celle du Lac Régille il substitue en sa place Titus Tarquin son fils (a).

Les contradictions qu'on découvre entre la Chronologie reçue, & les principales circonstances des règnes des sept Rois de Rome, prouvent donc démonstrativement qu'il faut en retrancher bien des années. Dans l'impossibilité de concilier les événemens

(a) *Dionys Halicarn. antiquit. Roman. lib. vi.*

& les dates, dans la nécessité de regarder les uns ou les autres comme supposés, il semble qu'on ne doit pas balancer: la tradition a sans doute conservé plus fidèlement la substance des faits, que l'époque précise où ils sont arrivés. On sent en outre combien il a été facile à un peuple grossier, & ignorant les premiers principes de l'Astronomie, de se tromper sur le nombre des révolutions d'une planète.

Si maintenant on adopte la loi observée & vérifiée par Newton, & qu'on réduise en conséquence les régnes des sept Rois de Rome, pris ensemble, à dix-huit ou vingt ans pour chacun; les difficultés s'évanouissent & l'histoire devient lumineuse. Romulus ne sera plus un enfant qui fonde un Empire; Numa par son âge & par sa sagesse aura réuni en sa faveur les différens partis qui se disputoient

la couronne; les fils d'Ancus Marcius, dans l'âge des passions & de la violence, n'auront pas retenu trente-huit ans leur ambition captive, & différé tout ce tems à se venger de leur tuteur; Tarquin affaibli par les années ne montrera plus la force & la vigueur de la jeunesse; tous les événemens rentreront dans l'ordre de la nature.

Afin de prouver, de toutes sortes de manières, en quelle erreur sont tombés les Historiens lorsqu'ils font durer la royauté à Rome deux cent quarante-quatre ans, nous finirons par examiner le nombre des générations qu'ils rapportent, & en comparer le résultat avec leur Chronologie. On voit dans la vie de Romulus, qu'Hostilius, ayeul du Roy Tullus Hostilius, mourut dans la guerre contre les Sabins (a), arrivée les premie-

(a) *Principes utrinque pugnam ciebant: ab*
Nijj

res années de la fondation de Rome (a) : par conséquent les régnes de Romulus, de Numa & de Tullus n'occupent pas au-delà de deux générations. Il n'y en a pareillement qu'une de Numa à Ancus Martius, l'un étant ayeul de l'autre; d'où il s'en suit que la génération écoulee entre Numa & Ancus coïncidant à Tullus, de ce dernier Prince jusqu'à la fin du régne d'Ancus, on ne peut compter plus d'une génération; & suivant ce calcul de Romulus à cette époque nous en avons environ trois.

Tarquain l'ancien, un des Lucumons de l'Etrurie, avoit passé la

Sabinis Metius Curtius, ab Romanis Hostius Hostilius... ut Hostius occidit, &c... Inde Tullum Hostilium nepotem Hostilii, cujus in infima arce clara pugna adversus Sabinos fuerat, regem populus jussit. Tit. Liv. decad. 1. lib. 1. Plut. in Romulo.

(a) *Id ibid.*

jeunesse lorsqu'il vint à Rome sous le régne d'Ancus qui l'établit tuteur de ses enfans. Son âge se rapportant ainsi à celui de ce Prince, il ne reste qu'une génération à compter entre le régne d'Ancus & celui de Tarquin le Superbe, fils de Tarquin l'ancien; & conséquemment depuis Romulus jusqu'à l'expulsion de ce dernier, il n'y a pas plus de quatre générations (a).

Tite-Live, il est vrai, n'ose pas décider si Tarquin le Superbe étoit fils, ou seulement petit fils de Tarquin l'ancien. Mais outre que le plus

(a) Pour Romulus, Numa & Tullus Hostilius, deux générations. 2

Pour Ancus Martius contemporain de Tarquin l'ancien, pere de Tarquin le Superbe. 1

Pour Tarquin le Superbe. 1

Total. 4

N iv

grand nombre des Historiens s'accorde à dire qu'il en étoit fils, & que Tite-Live lui-même a embrassé cette opinion (a), Collatin qui, sur la fin du règne de Tarquin le Superbe, étoit encore jeune, quoique son pere Egérius eût déjà atteint l'âge mur, au commencement de celui de Tarquin l'ancien, prouve évidemment qu'il n'y a point de génération intermédiaire entre ces deux Princes.

Or maintenant évaluant, suivant l'estimation commune, la génération à trente-trois ans, nous aurons cent

(a) *Hic L. Tarquinius Prisci Tarquinii filius nepos ve fuerit, parum liquet: pluribus tamen auctoribus filium crediderint.*

Devolvere retro ad stirpem fratri similior quam patri quas Anco prius, patre deinde sua regnante, perpeffi sint. Tarquinius reges ambos patrem vovisse filium perfecisse. Tit. Liv. decad. 1. lib. 1.

trente-deux ans pour la durée de la royauté à Rome, tandis que, suivant Tite-Live, il y en a deux cent quarante-quatre, de manière qu'il se trouve plus d'un siècle de différence entre deux résultats qui devroient être les mêmes. Au contraire si, comme le veut Newton, on réduit les sept règnes à dix-neuf ans l'un portant l'autre, ils ne monteront qu'à cent trente-trois ans, & leur durée s'accordera parfaitement avec celle des générations pendant lesquels ils se sont écoulés.

C'est ainsi que la Chronologie de Newton, en justifiant Virgile de l'anachronisme dont on l'accuse, pour avoir fait vivre dans le même âge Enée & Didon, peut justifier aussi la tradition commune des Romains que Numa avoit été disciple de Pythagore, & que la sagesse de la Grèce n'avoit pas moins contri-

(298)

bué que la valeur de l'Italie, à la
fondation de cet Empire qui a donné
des loix au monde.



ESSAI

SUR

L'EMPIRE DES INCAS.

*Nous seuls dans ces climats nous sommes les
Barbares.*

Voltaire dans *Alzire*.



ARMI les fausses opinions
accréditées dans le monde
littéraire, la prévention où
l'on est que les Grecs & les
Romains sont les seuls peuples qui mé-
ritent d'être étudiés, ne tient pas le
dernier rang. Par une suite de ce pré-
jugé, la plupart des gens de Lettres
ne daignent pas seulement jeter un
regard sur les nations qu'il leur plaît
d'appeller Barbares, parce qu'elles

n'ont pas eu l'avantage d'avoir pour Historiens des Thucydides, ou des Tite-Lives. Ce n'est pas ainsi que pensent ces Philosophes qui, non contents de voyager, à l'aide des livres, dans la patrie de Cicéron & de Démosthène, aiment à parcourir d'un œil curieux, la surface entière du globe. Ils voyent que les contrées les plus méprisées des nos savans, peuvent nous fournir de grands exemples, & des instructions importantes pour tout ce qui regarde la vie civile : de même que les animaux réputés communément les plus vils, sont ordinairement ceux dont nous tirons le plus d'usage.

Dans l'Amérique Septentrionale, la République des Iroquois se distingue principalement. Ils fixent nos regards, entre toutes les peuplades qui les environnent, tant par leurs conquêtes, que par leur amour de la liberté, leur passion pour la gloire,

& l'opinion universellement établie parmi eux, qu'ils sont la nation la plus excellente de la terre; opinion qui jointe à l'activité & à la valeur, peut en effet rendre un peuple tel qu'il s' imagine d'être.

Le peu de cas que font des richesses leurs Sachèmes ou Capitaines; n'a point d'exemple dans nos gouvernemens civilisés: l'honneur & la honte sont le premier mobile de leurs actions; l'un fait leur principale récompense, l'autre leur plus grand châtement. La maturité dans les Conseils, la promptitude dans l'exécution, la bonne foi dans les traités, la fidélité à les observer, & surtout la constance à faire & à souffrir ce qu'il y a de plus propre à ébranler le courage, les rend égaux pour ne pas dire supérieurs aux Romains. Mais ainsi que la vertu de ces derniers fut enfin corrompue par le luxe Asiatique, celle des Iroquois n'a pas été

à l'épreuve de nos eaux de vie; & depuis que nous leur avons communiqué notre intempérance ils n'ont pas peu dégénéré.

Si dans l'Amérique Septentrionale ces nations, qu'il nous plaît d'appeller Sauvages pourroient nous fervir de modèles; dans la Méridionale, les Péruviens, que nous estimons propres tout au plus à exercer quelquefois nos Romanciers, ne le méritent pas moins. L'histoire tant ancienne que moderne n'offre rien de plus intéressant que leurs Princes ou Incas. On les voit, sans autres secours que leur habileté & leur génie, former un projet immense, & l'accomplir dans le cours d'un siècle, en mettant en action des moyens aussi singuliers que profondément réfléchis, en employant les maximes d'une politique consommée, & en donnant à la fois des exemples éclatants & continuels de piété, de magnificence

& de valeur : en un mot ils offrent le spectacle unique d'une simple famille qui parvient en assez peu de tems, à la domination d'un pays d'une vaste étendue, d'une richesse immense; & y fonde un Empire auquel il en est peu de comparable aujourd'hui en Europe (a).

Manco Capac, dont les Incas tirent leur origine, fut vers le milieu du treizième siècle, le Romulus de cet Empire : à cette différence près que Romulus, à la tête d'une troupe de brigands, se disoit fils de Mars; & que Manco, sans partisans & sans armées, publioit comme Orphée qu'il étoit fils du Soleil, & envoyé par ce Principe de la fécondité de la nature, pour tirer les hommes de l'état

(a) Il s'étendoit depuis Quito jusqu'au-delà du Chili, & avoit 1300 lieues de longueur. Voyez l'histoire du Pérou & des Incas de Garcias-Lasso-della Vega.

de Barbarie où ils menoient une vie semblable aux bêtes. Il les rassembla. leur apprit les arts les plus utiles, fut les occuper, les adoucir, les apprivoiser, & multiplier leurs besoins pour se les assujettir. Enfin telle fut sa sagesse & son industrie, qu'il tira du fond de leurs antres quantité de Sauvages dont, s'étant fait le Chef, il fonda la ville de Cozco, laquelle parvint en peu d'années, à être la Rome de ce vaste continent. Les successeurs & les descendans de Manco travaillèrent tous, avec une égale application, au grand ouvrage qu'il avoit ébauché; & ce qu'ils ont fait est la plus grande preuve de ce que peuvent la prudence, l'occasion & la fortune réunies.

Les Incas étoient une espece d'hommes moitié missionnaires, & moitié conquérans: ils prêchoient l'épée à la main, & combattoient avec le bâton pastoral. Leurs Dogmes étoient simples & en petit nombre. Ils en-

seignoient un Etre Suprême, créateur de toutes choses, qu'ils appelloient Pachecamac, c'est-à-dire le soutien de l'Univers. Ils ajoutoient que le Soleil est son image, & que cet Astre bienfaisant, comme son instrument principal, anime la terre, l'empreigne de la vertu du Ciel, & donne la vie au monde.

Ils se vantoient, ainsi qu'on l'a déjà vu, d'en tirer leur origine, & d'en avoir été envoyés pour civiliser les hommes, leur donner les regles des mœurs, leur apprendre les arts propres à les rendre heureux; & enfin leur révéler la connoissance de Dieu, son culte, & le mystère redoutable d'une autre vie, où les méchans seront rigoureusement punis, & les bons magnifiquement récompensés. Ils annonçoient expressément qu'après la mort, ceux-ci jouissent d'une tranquillité parfaite & inaltérable de l'esprit & du corps; tandis que les

impies & les infracteurs des loix souffrent, sans fin & sans interruption, tous les maux & toutes les douleurs auxquels l'humanité est sujette.

Tels étoient leurs dogmes; ils les prêchoient à la tête d'une armée, laquelle se tenoit sur la défensive, jusqu'à ce que les Sauvages qu'ils vouloient convertir, fussent suffisamment instruits: elle n'en venoit aux hostilités que lorsque l'incrédulité & l'obstination ne laissoient plus rien espérer du tems & des soins. Les prodiges qui attestoient la mission des Incas, étoient la félicité des peuples soumis à leur domination.

Ils leur montroient l'art de filer la laine & le coton, de cultiver & de dessécher la terre, rendoient chaque citoyen utile à la société, & punissoient l'oisiveté, comme un vol qu'on lui faisoit. Ils assignoient aux aveugles & aux boiteux certains mé-

tiers suffisans pour les occuper & les empêcher d'être à charge à l'Etat. Pour les vieillards ils étoient nourris à ses dépens; seulement ils avoient le soin d'écarter les oiseaux des terresensemencées. Sur les grands chemins il y avoit de distance en distance des especes de caravanserais, où les voyageurs avoient la commodité de se reposer & de prendre de nouvelles forces; en un mot la sûreté du particulier, & la vigueur de la constitution étoient la fin à laquelle ces sages Princes tendoient par toutes sortes de moyens. Le spectacle du bonheur de ceux qui vivoient sous leurs loix, rendoit les Sauvages qui en étoient les témoins, dociles à leur joug & crédules à leur mission.

Ils divisoient les terres en trois portions égales. La première étoit réservée pour le soleil; ils retenoient la seconde pour leur domaine, & partageoient la troisième entre les habi-

tans du pays ; par cette distribution ils excitoient l'industrie du peuple qui ne se trouvoit qu'un patrimoine peu considérable, & augmentoient continuellement la force de l'Empire & la majesté de la religion. L'austérité dont ils l'avoient revêtue y ajoutoit encore. Tout le monde connoit ces Vierges consacrées au culte du Soleil par les vœux les plus solennels ; elles étoient assujetties à des loix pour le moins aussi sévères que les Vestales Romaines.

La pompe auguste du Temple consacré au Soleil, l'éclat des fêtes célébrées en son honneur, la magnificence du Palais & de la Cour du Souverain, tout entretenoit un peuple sobre, & pauvre, au milieu des richesses, dans la foi de la divinité de ses Maîtres. Outre que les Incas étoient les Chefs Suprêmes de la religion, de la magistrature & de l'armée, ils avoient concentré en eux tous les

pouvoirs, & avoient ainsi multiplié les titres qui les pouvoient rendre respectables. On diroit qu'en jetant les fondemens de leur Empire, ils avoient pris conseil d'un des plus profonds politiques de notre continent, lequel, inculquant aux Princes qu'ils doivent, s'ils sont sages, communiquer le moins possible de leur autorité, par une figure convenable à son siècle, leur fait remarquer que les rayons qui sont d'or dans le Soleil, réfléchis par la Lune ne sont plus que d'argent.

Ils ne prenoient jamais d'épouses hors de leur famille, comme s'ils n'eussent pu s'allier au reste des hommes sans se dégrader, & en même-tems ils descendoient en peres dans le détail des moindres besoins de leurs sujets, veilloient sur eux continuellement, & leur étoient pour ainsi dire présens sans cesse, visitant successivement les différentes provinces de leur Empire, & y maintenant en

vigueur, par leur inspection, la justice & les loix.

C'est ainsi que les Incas avoient su réunir le Sacerdoce & l'Empire, le scèptre & l'encensoir, l'humanité du gouvernement & la terreur des armes, le faste des Monarques Orientaux & la popularité des Rois de l'Europe; en un mot ils possédoient éminemment ce grand art des Princes les plus habiles, de voiler sous des prétextes spécieux les desseins de leurs passions, & , par un choix heureux de moyens convenables, de porter les hommes, comme d'eux-mêmes, aux objets qu'ils aiment le moins, & pour lesquelles ils semblent avoir le plus de répugnance.

Maintenant que dirons-nous en considérant que ces Princes, prétendus Barbares, non seulement se conduisoient par les principes les plus sages de la politique; mais encore, ce qui en est le chef-d'œuvre, savoient

sans compromettre leur dignité se prêter aux circonstances, y accorder leurs loix, les adoucir, & les interpréter suivant l'occurrence & le tems? Quoique les armes semblaient la profession naturelle des Incas, qu'ils ne parussent s'occuper que de conquêtes, & qu'ils fussent presque toujours à la tête de leur armée, ils n'en savoient pas moins profiter des divisions qui s'élevoient parmi les nations dont leur Empire étoit environné. Ils protégeoient le parti le plus foible contre le plus fort, les animoient sourdement l'un contre l'autre, & à la fin les réduisoient en esclavage, se contentant le plus souvent de vaincre sans triompher.

La famille des Incas, dont le Roi étoit le Chef, s'élevoit, sans aucune comparaison au-dessus de tout ordre de l'État, & même étoit respectée comme supérieure à la condition humaine, raison unique & fondamentale

de leur souveraine puissance. Cependant Manco Capac honora du titre d'Incas les premiers peuples qu'il réduisit sous ses loix ; & , ainsi qu'en usèrent les Romains à l'égard des Latins , il se les associa plutôt pour les faire servir de coopérateurs à ses desseins, que pour leur partager son autorité.

Quoique la religion parût toujours la cause motrice de toutes les démarches de ces Princes , & l'ame de leurs expéditions militaires, ils n'étoient cependant pas rigides en fait de croyance , au point de ne pas tolérer le culte des vaincus. Ils négligerent constamment des opinions que la seule attention du gouvernement rend dangereuses , en leur donnant de l'importance ; leur grand soin fut de laisser dans l'obscurité les controverses , d'empêcher les partis de devenir sectes, des questions dogmatiques de déchirer l'Etat ; & surtout ils prirent pour

pour principe de ne point fouiller dans la religion , & de ne jamais souffrir qu'on immolât des victimes au Fanatisme. Cet esprit de paix & de sagesse se montre principalement dans la conduite de Viracocha. Cet Empereur ayant convoqué une espèce de synode au sujet du culte des habitans de Lima , loin de s'opposer à ce qu'ils conservassent une ancienne idole , fameuse dans leur nation par ses oracles , leur permit de continuer de lui offrir des sacrifices ; exigeant seulement qu'ils reconnussent la divinité du Soleil , & qu'ils se soumissent à ses enfans.

Les Incas avoient de semblables égards pour les loix & les usages des peuples qu'ils assujétissoient. Ils continuoient dans leurs charges les Curacas ou Généraux des vaincus , ne leur laissant toutefois qu'une autorité subordonnée à celle de l'Inca qu'ils établissoient Gouverneur de la Pro-

vince. En même tems ils en prenoient les enfans auprès de leurs personnes, sous prétexte d'user de distinction envers eux, & réellement pour avoir des otages de leur fidélité. Ces jeunes gens, en respirant l'air de la Cour dès le bas âge, se trouvoient, à la fin de leur éducation, remplis de son esprit & de ses mœurs, attachés par habitude & par reconnoissance à la maison Royale, & différens en tout de ce qu'ils eussent été s'ils fussent restés dans leur famille. C'est ainsi que, semblables à ces Botanistes qui, arrachant de terre de jeunes arbrisseaux & les replantant la cime renversée, en obligent les rameaux à se garnir de chevelure & les racines à se revêtir de feuilles, les Incas avoient trouvé le secret de changer entièrement les idées, les préjugés & les opinions de ceux qu'ils gouvernoient. Par ces sages précautions, en laissant aux peuples conquis une image de leur an-

cienne liberté, ils en prévenoient l'abus, & leur ôtoient tout moyen de se révolter: ce qui fut comme on fait le chef-d'œuvre de la politique des Romains.

Ils s'accordoient encore avec ces grands Maîtres dans l'art du gouvernement, dans un point non moins essentiel pour s'assurer des Provinces conquises. Ils y établissoient des colonies tandis qu'ils ne paroissoient occupés qu'à les embellir d'aqueducs & de grands chemins; d'une main ils y élevoient des Temples, & de l'autre ils y construisoient des forteresses. Sur-tout ils vouloient que tous les peuples, soumis à leur Empire, parlassent la langue de la Capitale: ils faisoient que rien ne lie plus étroitement les nations & les villes qu'un commun langage. Il leur sembloit que les hommes, accoutumés à confondre les signes des choses avec les choses mêmes, ne tarderoient pas à voir

uniformement dès qu'ils s'accorderoient dans l'expression.

Pachacutec, un des plus grands Princes qu'il y ait eu au Pérou, porta un Edit par lequel il défendoit de parler une autre langue que celle de Cozco : & de même que Guillaume le conquérant distribua des Normands dans tous les couvens d'Angleterre, & publia ses Loix en langue Françoise, dont il reste même encore aujourd'hui des vestiges frappans dans la Jurisprudence & la Législation de cette Isle, cet Inca envoya dans tous les pays de sa domination des Maîtres de Grammaire, pour apprendre à ses sujets la langue de la Métropole, & l'écriture des Quipos ou de ces nœuds qui, par le mélange de leurs couleurs & de leurs fils, étoient chez les Péruviens, ainsi que les lettres chez les peuples de notre continent, le signe & l'expression des plus intimes pensées. Si l'Edit de Pachacutec étoit

d'une grande importance, la peine qu'il infligeoit aux négligens & aux transgresseurs n'étoit pas moins sévère; elle emportoit l'exclusion de tout emploi & de toute charge: on fait que l'Empereur Julien, ce grand ennemi des Chrétiens, la crut l'espece de martyre la plus propre à ébranler leur foi.

Ce qui contribue principalement à la prospérité & à la gloire d'un Empire, c'est la discipline militaire. Aussi en tous tems les Péruviens étoient préparés pour la guerre, la paix n'en étoit pour eux en quelque sorte que la continuation; & parmi eux la plus légère faute dans le service étoit punie irrémisiblement. Avant d'armer un jeune Inca Chevalier, on exigeoit des preuves rigoureuses de sa capacité: c'est-à-dire de sa dextérité dans la lutte, de son adresse dans le manement des armes, de son agilité à la course, de sa bravoure & de son ha-

O iij

bileté à attaquer & à défendre une forteresse. On ne peut certainement disconvenir que leurs troupes ne fussent bien disciplinées, puisque, dans leurs conquêtes les plus considérables, ils n'employèrent jamais que des armées de cinquante à soixante mille hommes. Ils tenoient encore un cens exact des habitans de l'Empire. Chaque ordre de citoyens étoit comme reparti en plusieurs classes, & chaque division particulière étoit soumise à l'inspection d'un chef. L'on ne pouvoit parvenir au Pérou au moindre commandement, sans avoir fait auparavant l'apprentissage de l'obéissance.

Après des réglemens si sages pour toutes les parties de l'administration, & qui ne le cèdent en rien aux plus excellens dont notre Europe puisse se vanter, on est sans doute curieux d'être instruit des établissemens qu'avoient formés les Incas, pour faire

fleurir les lettres. Combien le plus grand nombre sera surpris d'apprendre que ces Princes si judicieux s'étoient appliqués au contraire à les empêcher de se répandre parmi le peuple ? Il paroît qu'ils connoissoient la fatalité attachée aux sciences ; & qu'ils prévoyoient qu'elles ne pouvoient sortir des cabinets & des bibliothèques, sans exciter les troubles & les désordres qui ont désolé les Etats où elles ont le plus fleuri.

Il n'arrive que trop souvent que de simples particuliers, transportés par l'ardeur de leur imagination, & enorgueillis de leur connoissance, osent porter une main audacieuse au voile du Sanctuaire, examiner les ressorts de la machine politique, fonder les fondemens de la constitution, & rechercher surquoi porte le timon du gouvernement. L'obéissance aux loix, & la vénération pour des opinions nécessaires au bien de la société perdent

toujours dans les discussions Philosophiques. De l'instant que les savans commencent à faire figure, les peuples cessent insensiblement d'être bons.

Il y a peu d'hommes de bon sens qui ne souhaitent à la plûpart de nos livres, à ceux surtout qui ont le plus de vogue & dont le public est le plus épris, le même sort de la bibliothèque d'Alexandrie; & le nouvel Omar qui les livreroit aux flammes ne pourroit en donner une meilleure raison que cet ignorant & judicieux conquérant. Les Incas avoient donc interdit les Sciences aux peuples comme un secret de l'Empire: ils lui en communiquoient seulement ce qu'ils croyoient nécessaire par le ministère des loix, qui, ainsi qu'une voix descendue du ciel, parlent aux hommes avec empire, & les dirigent sans donner lieu aux disputes (a). Ils vou-

(a) *Legem per brevem esse oportet quo facilius ab imperitis teneatur, velut emissæ de*

loient que leurs sujets pratiquassent la vertu, & ne se mêlassent point de la définir.

Il n'y avoit que les arts manuels & mécaniques qu'ils crussent utiles aux peuples. Comme ils exercent le corps, qu'ils le rendent robuste, qu'ils distraient des inquiétudes de l'imagination, qu'ils éloignent de cabaler contre l'Etat, & qu'ils tournent même à son avantage, ils ne négligeoient rien pour les faire fleurir. L'on ne sauroit se faire une idée des soins que prirent à cet effet les Incas; le succès y répondit parfaitement. Ceux qui ont demeuré un certain tems en Amérique, & qui ont été à portée de reconnoître combien les Péruviens ont naturellement l'esprit endormi, pour ne pas dire stupide, sont forcés de

cælo vox sit: jubeat non disputari, &c. Seneca. Ep. xciv.

rendre gloire aux miracles que peut opérer la législation.

Qui se persuaderoit qu'une telle nation a égalé les peuples les plus ingénieux, & les plus consommés dans les arts? Celui qui en est le premier & le plus noble, & qui leur donne la vie à tous, l'agriculture sur qui les Romains fondèrent leur Empire & la meilleure milice du monde, & aux progrès de laquelle les Anglois doivent aujourd'hui l'étendue de leur commerce & de leur puissance, étoit aussi honorée que perfectionnée au Pérou. Le Roi, un certain jour de l'année, encourageoit le labourage par son exemple, & traçoit des sillons avec une charrue d'or qu'on conservoit religieusement dans le trésor, comme un instrument sacré. Les Péruviens étoient fort entendus à distribuer les eaux dans les campagnes, pour en augmenter la fertilité & remédier aux sécheresses; ils ne le cédoient, en cette

partie, ni aux Perses chez lesquels les grands de l'Empire s'appliquoient à l'hydrostatique, ni aux Maures-mêmes dont on admire encore en Espagne les travaux en ce genre,

Quant à la beauté & à la magnificence des édifices du Pérou, des fortifications, des ponts, des canaux, des chaussées de cet Empire, & des chemins aussi superbes que commodes qui le coupoient dans sa vaste étendue; on peut en juger par les monumens qui en restent. Les Mathématiciens qui s'y sont dernièrement rendus pour déterminer la figure de la terre, en ont dessiné quelques uns; & ils suffissent pour nous convaincre du degré de perfection où ce peuple, dont nous ne faisons aucun cas, avoit porté les arts.

Parmi les nations étrangères, si l'on peut parler ainsi, à notre monde, c'est aux Chinois que nous en décer-

nous communément le prix. Le commerce immédiat que nous avons avec eux, & le grand usage que nous faisons de leur industrie, contribuent peut-être beaucoup au sentiment de préférence que nous montrons à leur égard. Quoiqu'il en soit, cet ancien peuple occupé uniquement, depuis tant de siècles, des études de la paix, & dont les conquérans n'ont pas fait difficulté d'embrasser les loix & les mœurs, nous semble celui auquel nous devons adjuger le premier rang parmi les modernes. Les gens de lettres sont même partagés dans leur culte entre les Grecs, les Romains, & les Chinois; & chacun de ces trois peuples a ses partisans & ses dévôts.

Pendant ces Chinois, loués souvent avec tant d'enthousiasme, n'ont rien su perfectionner. Lorsque nous les avons connus ils avoient des observations de tems immémorial, & ne

savoient pas composer un almanach; quoiqu'ils eussent l'usage de la poudre & de l'arquebuse, ils n'avoient pas seulement l'idée de l'artillerie; se vantant d'avoir trouvé la boussole bien des siècles avant nous, ils en étoient encore aux premiers élémens de la navigation; & enfin ayant pour la facilité du commerce coupé leur Empire de canaux, ils ont été obligés d'apprendre des Européens l'art de les border de quais. Si l'on fait attention à cette espece de routine qui les retient captifs dans le cercle qu'ont tracé leurs ancêtres, & qu'on considère d'un autre côté comment les Péruviens ignorant les principes de la mécanique, dépourvus des secours qu'elle fournit pour transporter les masses & multiplier les forces, sans même avoir l'usage du fer, sont parvenus à faire des ouvrages qui, pour la difficulté, la grandeur & la magnificence, ne le cèdent en rien à ceux

de Rome & de l'Egypte (a) ; je ne fais laquelle de ces deux nations on jugera avoir le plus de droit à notre estime.

(a) Il y avoit dans la forteresse de Cozco des pierres, de plus de quarante pieds de long, qu'on y avoit transportées de Provinces très-éloignées. Il y a environ quatre cent lieues d'un chemin fort difficile de Tumipampa à la Capitale, & cependant les Péruviens en tirèrent les pierres énormes dont le Temple du Soleil étoit construit.

Voyez les *Essais de Montagne* liv. 3. chap. 4. des Coches.

» Il faut avouer malgré cela, que lorsqu'on compare les uns & les autres (les Indiens de diverses contrées) à la peinture admirable qu'en font quelques Historiens, on n'en croit pas ses propres yeux. Tout ce qu'on rapporte de leurs talens, des différens établissemens qu'ils avoient, de leurs loix, de leurs police, deviendroit suspect s'il étoit possible d'aller contre le témoignage d'un si grand nombre d'Auteurs dignes de foi ; & s'il ne restoit outre cela plusieurs monumens qui prouvent invinciblement,

Mais ce qui doit faire regarder les Péruviens comme supérieurs à tous :

» blement, qu'il ne faut pas juger de l'état ancien de ces peuples par celui où nous les voyons maintenant.

» On ne peut comprendre comment ils ont pu élever les murailles de leur Temple du Soleil, dont on voit encore le reste à Cusco. Ces murs sont formés de pierres qui ont quinze à seize pieds de diamètre, & quoique brutes & irrégulieres, s'ajustent toutes si exactement, les unes avec les autres, qu'elles ne laissent aucun vuide entre elles. Nous avons vû les ruines de plusieurs de ces édifices qu'ils nomment Tambosbos. Les murailles en sont souvent d'une espece de granite, & les pierres qui sont taillées paroissent usées les unes contre les autres, tant les joints en sont parfaits. On remarque encore dans un de ces Tambos quelques mufles qui servent d'ornement, dont les narines, qui sont percées, soutiennent des anneaux ou boucles qui sont mobiles, quoiqu'ils soient faits de la même pierre. Tous ces édifices étoient situés le

les peuples connus, c'est l'excellence de leurs institutions sur la maniere d'élever les enfans. On fait le grand parti que peut tirer de l'éducation un habile Législateur pour donner de la valeur aux lâches, de la vigueur aux foibles, de l'honnêteté aux méchans, pour en un mot tourner sa nation du côté qu'il juge convenable. La Chymie ajoutant au fer, par ses procédés, de nouveaux principes d'inflammabilité, change sa forme par le lustre &

» long de ce magnifique chemin, qui con-
 » duisoit dans la Cordillière de Cusco à
 » Quinto, & même en deçà, qui avoit près
 » de quatre cent lieues de longueur, & dont
 » nous avons souvent suivi les traces. » Mon-
 sieur Bouguer, *Figure de la terre ou rela-
 tion abrégée du voyage, &c. art. v.*

Voyez encore le Mémoire de Monsieur de la Condamine sur quelques anciens monumens du Pérou du tems des Incas, dans le volume de l'Académie de Berlin pour l'année 1746.

l'élasticité qu'elle lui communique, le convertit en acier, & en fait en quelque sorte un nouveau métal; tel est le prodige que l'éducation opère tous les jours sur les hommes.

On connoit le beau trait de Lycurgue pour inculquer cette importante vérité à ses compatriotes. Il porta un jour, au milieu de leur assemblée, deux chiens d'une inclination absolument opposé. L'un étoit aussi familier que l'autre étoit sauvage: le premier se jettoit avec avidité sur toutes les friandises qu'on lui présentoit; le second ne les flairoit même pas, & ne paroissoit se soucier que du gibier qu'il prenoit à la chasse. Les Lacédémoniens en témoignant beaucoup de surprise, sachez, leur dit Lycurgue, que ces deux chiens non seulement ont eu la même mere, mais qu'ils sont encore de la même portée; la diversité de leurs penchans ne vient que de la maniere différente dont je les ai élevés.

On observe en la plupart des villes, remarque un fameux écrivain, certaines familles qui semblent se distinguer de toutes les autres, par des mœurs & une façon de penser particulières. Ce n'est pas au sang, que les mariages varient sans cesse, qu'on peut rapporter cet esprit qui leur semble héréditaire; pour expliquer comment il s'y perpétue, il faut nécessairement recourir à l'éducation uniforme qui le transmet d'une génération à l'autre. Un enfant dès son plus bas âge entend chaque jour approuver ou condamner une chose, on sent qu'il en doit être frappé; dans ces premières années où dépourvu d'idées, il reçoit avec avidité toutes celles qu'on lui présente, les jugemens, que portent ses parens en sa présence, sont autant de principes qu'il adopte machinalement. C'est ainsi qu'à Rome les Manlius furent durs & obstinés, les Valérius populaires & favorable à la Commu-

ne, les Appius ambitieux & zélés partisans de l'Aristocratie. Sans qu'il soit besoin de chercher dans des exemples anciens des preuves de la justesse de cette observation, il s'en offre d'assez frappantes autour de nous. Les Japonois, endurcis par une éducation féroce, vivent insensibles aux plus grands revers; leur ame imperturbable se montre inaccessible aux traits du sort, ils forment un peuple de Stoïciens. Avant que les Européens eussent formé des établissemens si considérables dans l'Amérique Septentrionale, on auroit pu y lever des armées de Scevolas & de Regulus; & sur la côte de Coromandel on trouve encore partout des Porcies.

Aucun Législateur n'a mieux connu que les Incas la force de l'habitude, son influence sur l'esprit & sur le corps, l'Empire qu'elle exerce sur la nature, & su faire entrer aussi bien qu'eux l'éducation des particuliers.

dans la constitution de l'Etat. Pour donner, dans un seul trait, une idée complète de la sagesse de leurs réglemens sur cet objet essentiel, il suffira de dire que si un jeune homme commettoit quelque infraction aux loix, il n'en étoit que légèrement puni, & que toute la rigueur de la justice se portoit sur son pere, qui avoit négligé de diriger à la vertu ses inclinations naissantes, & de lui en inspirer de bonne heure le goût & l'amour; l'indolence & l'indulgence des parens étant toujours la cause principale des désordres de leurs enfans.

Les Incas parvinrent aussi d'eux-mêmes à se pénétrer de cette maxime importante, si profondément inculée dans les écrits immortels du plus grand & du plus universel des Législateurs, Bacon de Vérulam, que dans la plûpart des Etats, il ne seroit pas nécessaire de recourir à tant de loix pour réformer les hommes, si

l'on s'appliquoit de bonne heure à former les mœurs des enfans. C'étoit le soin principal des Péruviens; & une gloire, qu'ils ne partagent qu'avec les anciens Perses, c'est que l'histoire de leurs institutions ne passe, aux yeux du plus grand nombre, que pour un Roman de Philosophie.

Heureux ce peuple d'avoir eu pour maître des Princes également sages, pénétrants & judicieux, qui savoient tourner adroitement leurs sujets du côté qu'ils vouloient les conduire, & n'employoient jamais pour commandement que la raison & l'exemple. Cette bonté & cette prudence, que le ciel n'a semblé destiner qu'à quelques favoris, ont paru des vertus communes & héréditaires à tous les Incas. De treize Rois qu'à eu le Pérou, les douze premiers ressemblèrent presqu'à Trajan, cet Empereur pieux, vertueux & magnanime qui combla Rome de bonheur & de gloire, se montra le meil-

leur des Souverains, &, suivant l'expression d'un grand homme, parut être né pour honorer la nature humaine & représenter la divine. Le seul Athualpa, le dernier d'eux, s'écarta de la route tracée par ses ancêtres. Au rapport de Garcias-Lasso Della Vega, il fut un autre Caligula, & ne s'occupa qu'à bouleverser les établissemens de ses prédécesseurs.

C'est ainsi que l'âge d'or regna véritablement dans le Pérou, & que ce peuple nombreux vécut, pendant plus de deux siècles, dans l'état le plus fortuné que comporte la condition humaine. Dans ce court espace il fit des progrès immenses en tout genre. Serait-on surpris de la grandeur & de la prospérité d'un Empire dont le Prince étoit moins le Souverain que l'ame universelle, & en tenoit tellement dans sa main tous les ressorts que chaque citoyen sembloit ne recevoir de mouvement que par lui; où l'on avoit

prévenu, avec autant de précaution que de prévoyance, l'oïveté qui énerve les Etats, la variété des sectes qui les trouble, les guerres étrangères qui les renversent; où la religion & les loix étoient également sous la protection des armes, où enfin l'on étoit parvenu à réunir l'obéissance absolue & le parfait contentement des peuples, ce qu'on peut appeller la pierre philosophale de la politique, trouvée pour la première fois par les Incas?

Comment donc a-t-il pu se faire, dira quelqu'un, qu'une poignée d'Espagnols soit venue à bout de subjuguier, en aussi peu de tems, un Empire si considérable, si bien pourvu en tout genre, & dont la constitution étoit si solidement affermie? Mais n'est-il pas naturel que des peuples, ignorant absolument l'art de la navigation, ayent été saisis de frayeur à la vue de guerriers qui fondoient en quelque sorte sur eux du sein des

mers? Nos armes à feu leur parurent autant de foudres, & nos cavaliers autant de Centaures: de sorte que l'étonnement que causèrent aux Indiens notre artillerie, nos vaisseaux & notre cavalerie, fut bien supérieur encore à celui dont les retranchemens & les machines militaires des Romains frappèrent les Gaulois, qui furent principalement entraînés dans l'esclavage par l'admiration qu'ils conçurent pour leurs ennemis.

Cependant malgré cet avantage inappréciable qu'avoient les Espagnols de paroître des êtres d'une nature supérieure; ils ne seroient peut-être jamais parvenus à subjuguier l'Amérique, si la fortune & les circonstances n'eussent concouru à leur en faciliter la conquête. Mais leur bonheur voulut que Cortez rencontrât sur le trône du Mexique, Montezuma, Monarque irrésolu & pusillanime, qui ne fut

ni montrer de la confiance aux Espagnols, ni se déterminer à les combattre; tandis que Pizarro trouvoit le Pérou déchiré pour la première fois par des factions, & à la tête de cet Empire Athualpa, Prince détesté de la plus saine partie de la nation, lequel en peu de jour perdit le fruit de deux cent ans de travaux, & contribua lui-même, autant que les Européens, à la ruine de ce que la sagesse & la vertu du nouveau monde avoient produit de plus accompli.

F I N,

fut ni monter de la confiance aux
 Espagnols, ni le dévouer à les
 combattre, tandis que l'Espagne n'avoit
 vu le Roi se dévouer pour la pro-
 tection de son pays, & de la
 gloire de son Empire. A la fin, l'Espagne
 fut de la plus triste partie de la
 nation, lequel en peu de jours perdit
 le fruit de tout ce qu'elle avoit
 & souffrit les mêmes calamités que les
 Français, à la suite de ce que la
 France se laissa aller à donner son
 royaume pour un peu de gloire.

FIN

Russia
I Topogr
epist.



